This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

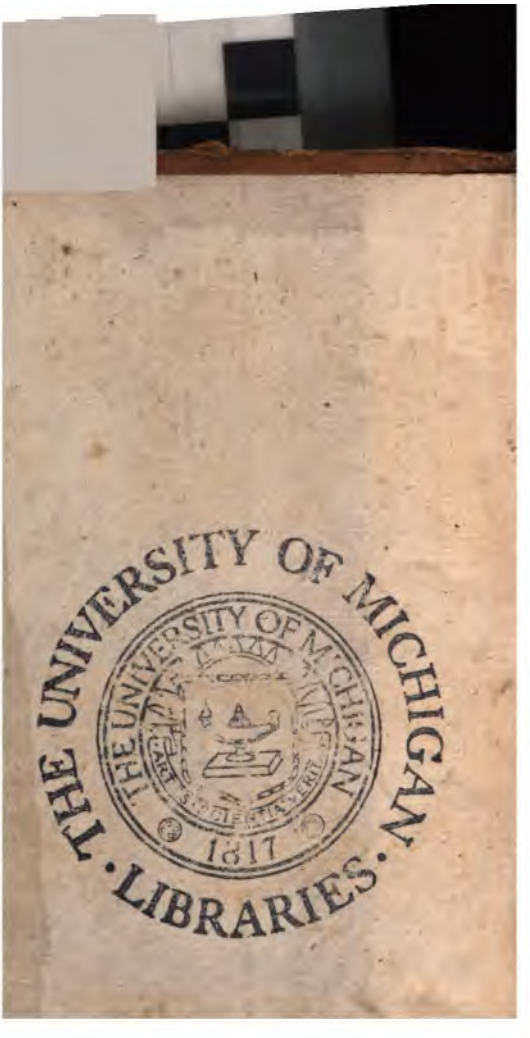
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
1817
LIBRARIES

TRAITÉ
DV CHOIX
ET
DE LA METHODE
DES ETVDES.

Par Me CLAUDE FLEURY, *Prêtre, Abbé du Loc-Dieu, cy-devant Précepteur de Meſſeigneurs les Princes de Conty.*

A PARIS,

Chez { PIERRE AUBOUIN, PIERRE EMERY, ET CHARLES CLOUSIER. } Quay des Auguſtins, prés l'Hôtel de Luynes, à l'Ecu de France, & à la Croix d'or.

M. DC. LXXXVII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

LA
96
.F62

729346-129

Hæc de eodem argumento ludebam ante annos XX.

HENRICO-LUDOVICO HABERTO MONTMORIO.

Cl. Florus

INgenuas artes vulgo sordere queruntur,
Montmori, & spretas fortunæ cedere musas.
Hæc tibi pannosi cecinerunt sæpe poëtæ:
Te solum ingenijs pretium re ponere libris,
Et doctum, & doctos opibus tectoque juvantem.
Vera equidem de te: sed vulgum jure reprendant.
An secus, hic quæso liceat disquirere paucis.
Morborum qui signa oculo lustrare sagaci,
Et facili novit medicamine pellere morbos,
Certatim hunc rapiunt, hunc aureus irrigat imber.
Illum suspiciunt homines, qui pectora dictis
Inquamcumque velit ducit mortalia partem:
Seu medio tonat ille foro, templive cathedra
Sublimis. Cuncti legum morumque peritum
Conveniunt, donisque, ut prisca oracula, placant.
Sortes nosse suas avidi: qui scilicet hujus
Neglexit responsa, dolet damnatus; egetque.
Ædificare domum, colere hortum, texere vestem

Qui reliquis melius novit : qui denique quid-
vis
Utile ; non hic laude caret , non eſurit un-
quam.
Quin oculos & qui pictura paſcit inani,
Signave muta poteſt rigidis educere ſaxis,
Aut vacuas aures cantu mulcere fugaci,
Inveniet magna ſe qui mercede parabit.
Quæ Bruni fortuna, itali quæ gloria cernis
Bernini, quæ ſit Baptiſtæ gratia. Quinam
Eſuriunt igitur, quinam frigentque jacent-
que ?
Grammatici triſtes, importunique ſophiſtæ,
Eloquio docti græco doctique latino ,
Infantes patrio : docti omnes denique lin-
guas ,
Præter eas quibus eſt nunc uſus: quidquid ubi-
que
Terrarum geſtum eſt ante annos mille te-
nentes :
Ignari qui nunc mores quid in urbe geratur.
Exponunt alij virtutum nomina : quærunt
A vitiis pariter quævis utrimque recedat ;
Ars ſit quæ mores regit an prudentia: morum
Securi interea propriorum , diſcipuli dum
Mercedem referant ſolidam , veniantque fre-
quentes.
Eſuriunt etiam vani tenueſque poëtæ ,
Qui tantum numeros , & acumina frigida,
callent ,
Quos fugit humanas moveantquæ carmina
mentes.
Scilicet hos vulgus doctos appellat, eo quod
Verba latina crepant & grandia : tum, quod
ineptos

AVIS.

CE diſcours a été retouché pluſieurs fois ; & je n'ay pû empêcher, qu'il ne s'en répandit pluſieurs copies, qui ſe trouveront en quelques endroits diférentes de celle cy. Il fut compoſé d'abord en 1675. par l'ordre d'une perſone, à qui je devois obéïr ; pour ſervir à l'éducation d'un jeune enfant, qu'elle faiſoit élever. Je le corrigeai en 1677. & en laiſſai prendre quelques copies : j'y travaillai encore en 1684. & je le laiſſois meurir, en attendant que j'euſſe éclairci quelques points d'hiſtoire, que j'y traite. Mais comme j'ai apris que les copies manuſcrites ſe multiplioient, ſuivant l'éxemplaire le moins correct ; je me ſuis enfin reſolu à le donner ; & l'ay encore retouché en cette année 1686. Je prie ceux qui prendront la peine de le lire, de ne s'aréter qu'à cét imprimé, & de

ne conter pour rien les autres copies, que je dés avoüe. J'ay crû y devoir joindre quatre piéces trop petites pour être imprimées à part. Les deux premiéres ſont des lettres en vers latins, écrites il y a vingt ans. Dans l'une, je montre que les vrais ſavans ſont toûjours eſtimés; & dans l'autre, je répréſente les inconvéniens des études mal réglées. La troiſiéme piéce eſt un diſcours ſur Platon, que je fis en 1670. chés Mr. le premier Préſident de Lamoignon; & que j'adreſſai depuis à Mr. de Baſville ſon fils, à préſent Conſeiller d'état, & intendant en Languedoc. La derniére eſt une traduction du même auteur, qui peut ſervir de preuve au diſcours, & montrer un échantillon de ſa doctrine & de ſon ſtile. Elle étoit cinq ou ſix ans auparavant. La lecture de Platon m'ayant fourni une bonne partie des réfléxions, qui compoſent ce traité des études : j'ai crû en devoir indiquer la ſource : ne doutant pas que pluſieurs n'en profitent mieux que moi.

Ignorare pudet vocem græcamve latinamve ;
Inde fames creſcit linguarum : haud Perſia curſum.
Terminat : Æthiopum juvat Indorumque libellos.
Eruere , ignotiſque oculos hebetare figuris.
Tum ſubit hiſtoriæ ſtudium : antiquiſſima ſummè
Quæque placent. Græcos faſtidit , nempe recentes :
Sanchoniatonem deſiderat & Beroſum.
Certius his aliquid divina mathemeta monſtrant :
Arripit Eucliden , & ſchemata mente volutans
Nil præter quadros jam ſomniat atque triquetras.
Nec minus interea ſolem abnormeſque planetas
Obſervat ; quo quiſque loco , quo tempore ſurgat
Sollicitus , torvo an placido ſe lumine ſpectent.
His poſtquam ætatem ſtudijs contrivit , iniquam
Accuſat patriam ſenior deſertus inopſque :
Accuſat ſtolidi ſero jam vota parentis ,
Qui ſteriles colere & damnoſas juſſerit artes,
Anne igitur nil ſcire bonum eſt ? hominesque feratum
Vivere more decet ; nec quidquam quærere paſtum.
Præter , & unde queat placari terra libido ?
Eſt epulas inter quiddam & jejunia pura :
Nec , quia vina nocent enormiter hauſta , neceſſe eſt

Æſtivam tolerare ſitim. Sic multa juvabit
Diſcere, ſi ſelecta, ſuo ſi tempore diſcas.

Ormeſſone VIII. *Kal. Novemb.*
CIↃIↃCLXV.

Eſſe videt ſiccos jejunos & malè tonſos.
Doctrinas falſo deceptus nomine damnat.
At ſi quis perſe res æſtimet, is puto doctos
Dicet, qui certa natione quid utile norunt.
Efficere, aut verè jucundum (ut doctus Homerus.
Qui doctos ligni fabros æriſque vocabat)
Quamvis materno tantum ſermone loquantur,
Quamvis nec legere indociles, nec ſcribere poſſint.
Doctrinis igitur nec honos nec præmia deſunt:
Nomina ſed deſunt. Quam vellem ignarus haberi
Dum bonus officijſque humanis aptus haberer!

Ambolia, IV. *Id. Novemb.* CIↃIↃCLXV.

ANDREÆ FABRO ORMESSONIO.

Cl. Florus.

Doctrinâ prius esse nihil potiusque parentes
Inculcant pueris, Hac aurum, hac cuncta parari.
Quæ bona non sanis mortalibus esse putantur.
Ergo juvat rigidum septem tolerare per annos
Doctorem: neque enim cunctis Cossartius alter
Obtigit: ut verbis vernacula verba latinis,
Reddere, & auctores possit malè vertere priscos,
Et græcè tandem balbutiat. Inde magister
Mitior accedit ferula virgisque remotis,
Qui pueros binis sapientes exhibet annis;
Qui justos forteſque facit dictando, docetque
Angusto incluſus ludo, quæ forma tenenda
Imperij, reges melius populive gubernent.
Legitimum emensus stadium, multisque libellis
Ditior, ignorare tamen se multa fatetur:
Inque dies minus ipse placet sibi. Concipit ergo
Mente nova studia, & laxis indulget habenis.
Grammaticis primum tricis animum implicat ullam.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAr Grace & privilége du Roy, donné à Paris le deuxiéme jour de Janvier 1681. Signé, Reverend, & ſcélé du grand Sceau de cire jaune. Il eſt permis à Claude Fleuri, Prêtre, Précepteur de Monſeigneur de Vermandois, de faire imprimer un livre, intitulé, *Un traité des Etudes*, pendant le tems de vingt années conſécutives, à commencer du jour qu'il ſera achevé d'imprimer : Faiſant défenſes à tous Libraires & Imprimeurs, de le contrefaire, même d'en vendre d'impreſſion étrangére, ſur peine de confiſcation des éxemplaires, amende arbitraire, dépens, dommages, & intérêts; ainſi qu'il eſt plus au long contenu éſdites Lettres de privilége.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de la ville de Paris, le 25. Avril 1681.

Signé, ANGOT, Syndic.

Et Mr. l'Abbé Fleury a cedé ſon droit de privilége, pour le preſent traité des Etudes, à Pierre Auboüin, Pierre Emeri, & Charles Clouzier, pour en joüir ſuivant l'acord fait entre eux.

Achevé d'imprimer pour la premiére fois, le 23. Septembre 1686.

TABLE DES CHAPITRES.

I. Deſſein de ce traité. 1
II. Premiére partie. Hiſtoire des études. Etudes des Grecs. 2
III. Etudes des Romains. 7
IV. Etudes des Chrétiens. 17
V. Etudes des Francs. 26
VI. Etudes des Arabes. 33
VII. Etudes ſcolaſtiques. 43
VIII. Univerſités, & leurs quatre facultés. 51
IX. Faculté des arts. 53
X. Phiſique ou médécine. 65
XI. Droit civil & canonique. 68
XII. Théologie. 70
XIII. Renouvélement des humanités. 73
XIV. Seconde partie. Du choix des études. 83
XV. Métode pour donner de l'atention. 95
XVI. Diviſion des études. 107
XVII. Religion & morale. 111
XVIII. Civilité, politeſſe. 132

TABLE.

XIX. Logique & métaphyſique. 136
XX. Qu'il faut avoir ſoin du corps. 154
XXI. Qu'il ne faut point étudier par intérêt. 166
XXII. Grammaire. 171
* XXII. Arithmétique. 180
XXIII. Oeconomique. 181
XXIII. Juriſprudence. 189
XXIV. Politique. 204
XXV. Langues, latin, &c. 209
XXVI. Hiſtoire. 215
XXIX. Hiſtoire naturelle. 229
XXX. Géométrie. 232
XXXI. Rétorique. 234
XXXII. Poëtique. 243
XXXIII. Etudes curieuſes. 247
XXXIV. Etudes inutiles. 253
XXXV. Ordre des études ſelon les âges. 258
XXXVI. Etudes des femmes. 264
XXXVII. Etudes des Eccléſiaſtiques. 271
XXXVIII. Etudes des gens d'épée. 280
XXXIX. Etudes des gens de robe. 285
Diſcours ſur Platon. 291
Verſion de Platon. 349

DV CHOIX ET DE LA CONDUITE DES E'TUDES.

ENcore que je pretende ne traiter que des études qui ſe font en particulier, & ne donner des avis qu'à ceux qui inſtruiſent les enfans dans les maiſons, & ſont libres de ſuivre la metode qui leur paroît la meilleure : j'ay crû toutefois neceſſaire de conſidérer d'abord le cours d'études que nous trouvons établi dans les écoles publiques, afin de nous y conformer le plus qu'il ſera poſſible. Mais pour bien conoître cét ordre de nos études publiques :

I. Deſſein de ce Traité.

il eſt bon ce me ſemble de remonter juſques à la ſource : de voir d'où châque partie nous eſt venuë, & comment le corps entier s'eſt formé dans la ſuite de pluſieurs ſiécles.

II. Premiere Partie. Hiſtoire des Etudes des Grecs.

LA grammaire, la rethorique & la philoſophie vienent des Grecs : les noms mêmes de ces études le font voir. Des Grecs elles ont paſſé aux Romains, & des Romains juſques à nous. Or les Grecs avoient grande raiſon de s'apliquer à ces trois ſortes d'études, de la maniere qu'ils les prenoient. Par la grammaire ils entendoient premierement la conoiſſance des lettres, c'eſt-à-dire, l'art de bien lire & de bien écrire, & par conſequent de bien parler. Il étoit fort à propos de ſavoir lire, écrire & parler correctement en leur langue, & c'eſt où ils ſe bornoient ; car ils n'en aprenoient point d'étrangeres. Sous le nom de grammaire ils comprenoient encore la conoiſſance des Poëtes, des hiſtoriens & des autres bons auteurs : que leurs grammairiens fai-

Ariſt. 8. Pol. c. 3.

Plat. 7. leg. p. 809.

ſoient profeſſion d'expliquer ; & il eſt aiſé de voir combien cette étude leur étoit utile. Au commencement ils n'avoient point d'autres livres que leurs poëtes, & ils y trouvoient toutes ſortes d'inſtructions. Toute leur religion & toute leur hiſtoire y étoit contenuë: car ils n'avoient point encore de traditions plus certaines que ces fables qui nous paroiſſent aujourd'hui ſi ridicules ; & pour la religion, les poëtes étoient leurs prophétes, il les regardoient comme les amis des dieux & comme des hommes inſpirez ; & avoient pour leurs ouvrages un reſpect approchant, ſi j'oſe en faire la comparaiſon, de celui que nous avons pour les ſaintes écritures. De plus ils y trouvoient des régles pour leur conduite, & des peintures naïves de la vie humaine: & ils avoient cét avantage, que ces livres ſi pleins d'inſtruction étoient parfaitement bien écrits, en ſorte qu'ils divertiſſoient le lecteur ; & qu'outre le fond des choſes il y aprenoit à bien parler ſa langue, & à exprimer noblement ſes penſées. Enfin tous

leurs vers étoient faits pour être chantez, & leur plus ancienne étude étoit la muſique, afin d'avoir de quoi ſe divertir & s'ocuper honétement dans leur loiſir, en chantant & en joüant des inſtrumens.

Plat. 3. rep. Ariſto ph. nub.

La rethorique & la philoſophie vinrent plus tard, & commencerent toutes deux à peu prés en même-tems : ſelon les differentes aplications des hommes d'eſprit ; dont les uns s'engagerent dans les affaires, les autres s'en rétirerent pour ſe donner tous entiers à la recherche de la verité. La maniére dont les républiques greques ſe gouvernoient par aſſemblées dans les théatres, où tout le peuple décidoit les affaires : obligea ceux qui vouloient ſe rendre puiſſans, ou par ambition ou par intereſt, de chercher avec ſoin les moyens de perſuader au peuple ce qu'ils vouloient. Outre les harangues publiques, ils s'apliquérent auſſi à plaider devant les juges des cauſes particulieres : pour ſe faire des amis, & pour s'éxercer à parler. Ainſi l'éloquence devint un moyen plus ſeur de s'avancer, que

la valeur & la ſcience de la guerre : parce qu'un grand capitaine, s'il ne parloit bien, avoit peu de pouvoir dans les délibérations ; & un orateur, ſans être bravé, formoit ou rompoit les entrepriſes. Les retheurs furent donc de ces gens actifs, que les Grecs nommoient politiques. Les ſpeculatifs, que l'on nomma ſophiſtes, & puis philoſophes, s'apliquerent d'abord à conoître la nature, tant des choſes celeſtes, que de celles que l'on voit ſur la terre ; c'eſt-à-dire, qu'ils furent aſtronomes & phiſiciens. Mais Socrate s'étant aviſé de laiſſer toutes ces recherches de ce qui eſt hors de nous, & de s'apliquer à ce qui peut rendre l'homme meilleur en lui même: ſe renferma à cultiver principalement ſon ame, afin de raiſonner le plus juſte qu'il lui ſeroit poſſible, & régler ſa vie ſuivant la plus droite raiſon. Ainſi il ajoûta à la philoſophie deux autres parties, la logique, & la morale de ſon tems & du tems de ſes premiers diſciples ; la philoſophie, auſſi bien que la rethorique étoient des ocupations ſe-

Cicer. 1. Academ quæſt. c. 4.

rieuſes & continuelles d'hommes, meurs & formez, & non pas des études paſſageres de jeunes gens. Les plus nobles & les plus conſiderables s'en faiſoient honeur. Pythagore étoit de race royale. Platon décendoit du Roi Codrus par ſon pere, & de Solon par ſa mere. Xenophon fut un des plus grands capitaines de ſon ſiecle : & depuis ce tems les lettres furent tellement honorées, & devinrent ſi bien la marque des gens de qualité : que le nom d'idiot, qui ne ſignifie en grec qu'un particulier, ſe prit pour un ignorant & un homme mal élevé ; comme ſont la plûpart des gens du commun. Les cours des Rois d'Egypte, de Syrie & de Macedoine ſucceſſeurs d'Alexandre étoient pleines de grammairiens, de poëtes, & de philoſophes. Auſſi eſt-il fort raiſonable en quelque pais que ce ſoit, que ceux-là s'apliquent aux ſciences, qui ont le plus d'eſprit & de politeſſe; que leur fortune délivre du ſoin des neceſſitez de la vie, qui ont le plus de loiſir ; ou qui étant apelez aux plus grandes affaires, ont plus d'oc-

caſion d'être utiles à tous les autres, & plus de beſoin d'étendre leur eſprit & leurs conoiſſances.

III. Etudes des Romains.

LES Romains furent inſtruits par les Grecs & les imiterent le plus qu'ils purent : juſques à apprendre communément leur langue, ce que nous ne voyons pas qui eut été encore pratiqué dans le monde. Ni les Hebreux, ni les Egyptiens, ni les Grecs n'aprenoient point de langue étrangere, pour être comme l'inſtrument de leurs études. Il eſt vrai que le grec étoit une langue vivante & la langue de commerce de la mer Mediterranée & de tout l'Orient, ce qui la rendoit neceſſaire pour les voyages, pour le trafic & pour toutes les affaires du dehors. Il étoit même facile aux Romains de l'apprendre, par la quantité de Grecs libres ou eſclaves qui étoient répandus par tout & par le voiſinage des colonies greques d'Italie. Les Romains eurent donc cette étude de plus que les Grecs ; & d'abord ils y joignirent la grammaire, qu'ils n'apprenoient que comme les Grecs l'a-

Suet de illuſtr. Gramm. nit.

voient faite, c'eſt à-dire par raport à la langue greque. Dépuis ils s'apliquérent au latin, qui alors ſe purifia, ſe fixa, & vint à ſa perfection. Mais quand les Romains commencérent à étudier: les études des Grecs avoient déja fort changé. L'autorité des poëtes étoit fort décheüe, parce que les phyſiciens avoient détrompé le monde, des fables; & décredité parmi les gens d'eſprit leur fauſſe religion, qui n'avoit point d'autre fondement que des traditions incertaines & des impoſtures groſſieres. Les Grecs avoient commencé d'écrire des hiſtoires véritables dépuis les guerres des Perſes, & ils avoient aquis une grande conoiſſance de la geographie dépuis les conquêtes d'Alexandre. Enfin les Philoſophes Socratique enſeignoient une morale bien pl pure que les poëtes. On ne laiſ pas de les eſtimer encore be coup, & de les regarder ſinon ce me des hommes divins, au m comme de grands hommes & me les premiers Philoſophes. C voyoit toûjours des ſentimens

Lucret.

Plat. 2. rei ub. inſt. & 3.

utiles, & de fort belles images de la nature. Ils étoient toûjours agréables à lire, à reciter, à chanter : les cérémonies de la religion en conſervoient l'uſage ; leur antiquité & la coûtume de les vanter, ne ſervoient pas peu à les ſoûtenir.

La réthorique même & la philoſophie, qui étoient alors les études les plus ſolides, avoient bien degeneré ſous la domination des Macédoniens. Les villes Greques, même celles qui étoient demeurées libres, n'avoient plus de grandes affaires à mettre en délibération comme auparavant. Les orateurs employoient ſouvent leur éloquence à flater les princes, ou à ſe faire admirer eux-mêmes. D'ailleurs comme on avoit veu la grande utilité de cét art ; on avoit voulu le faire aprendre aux jeunes gens : & il s'étoit formé pour l'enſeigner, un genre de maîtres, que l'on appela proprement retheurs : qui n'ayant pas aſſés de génie pour la veritable eloquence, ſe réduiſoient à ce métier, dont ils ſubſiſtoient. Ce ſont ceux qui ont formé cét art, que l'on appelle en-

Cic. 2. de orat. c. 5.

core rethorique, ou du moins qui l'ont chargé de ce détail infini de petits preceptes que nous voyons dans leurs livres. Ce ſont ceux qui ont introduit les déclamations ſur des ſujets inventés à plaiſir, & ſouvent peu vrai-ſemblables : exerçant les jeunes gens à parler ſans rien ſavoir, ſeulement pour faire paroître de l'eſprit. Ce qui a produit enfin la fauſſe éloquence des ſiécles ſuivans, & ces diſcours generaux ſi pleins de paroles & ſi vuides de choſes. Ce mal s'étendit principalement en Aſie, où les Grecs étoient moins libres & plus éloignés de leur origine : & ce fut à Athènes que le bon goût de l'éloquence & des beaux arts ſe conſerva le plus long tems.

Cic. de opt. gen. orat.

La philoſophie étoit devenuë un prétexte de fainéantiſe, & une guerre continuelle de diſputes inutiles. Ariſtote ne s'étoit pas contenté de ce qui étoit d'uſage dans la dialectique, & en avoit pouſſé la ſpeculation juſques à la derniere exactitude. Il s'étoit auſſi fort apliqué à la métaphiſique, & aux raiſonemens les plus généraux.

Tant de gens parloient de morale, que comme il y en avoit peu qui la pratiquaſſent, ils l'avoient renduë ridicule ; car pluſieurs faiſoient ſervir la profeſſion de philoſophe à de petits interêts, comme de faire leur cour aux princes curieux, ou de gagner de l'argent ; & ceux qui cherchoient la ſageſſe le plus ſérieuſement, ſe décrioient fort par la multitude de leurs ſectes ; car ils ſe traitoient tous d'inſenſés les uns les autres. Les Romains voyans les Grecs en cet état, mépriſérent long-tems les études, comme des jeux d'enfans, & des amuſemens de gens oiſifs ; car pour eux ils s'apliquoient uniquement aux affaires. Chacun travailloit à augmenter ſon patrimoine par l'agriculture, le trafic, & l'épargne : & tous enſemble procuroient l'acroiſſement de l'état, en s'apliquant à la guerre & à la politique. *Cato de reneſt. init.*

Or quoi qu'ils ayent voulu faire croire qu'ils avoient tiré de leur fond cette frugalité, cette diſcipline militaire ; & cette fermeté dans leur conduite qui les ont rendus ſi puiſſans ; leur propre hiſtoire fait voir qu'ils

avoient déja beaucoup apris des Grecs, avant qu'il y eût en Grece ni orateurs ni philoſophes de profeſſion. Le premier Tarquin étoit Corinthien d'origine, & il avoit inſtruit Servius Tullus. Pythagore vivoit du tems de ce dernier, & il eſt bien vrayſemblable que quelqu'un de ſes diſciples eut commerce avec les Romains, tant leur vie ſevere & frugale avoit de raport avec cette philoſophie Italique. Enfin il eſt certain qu'ils aporterent de Grece les loix des douze tables, que Ciceron eſtimoit plus que tous les livres des philoſophes. Comme ils s'apliquoient fort à ces loix, & à leurs affaires domeſtiques, il ſe forma chés eux une étude qui leur fut particuliere, & qui dura autant que leur empire : c'eſt la juriſprudence que nous ne voyons point qu'aucune nation eût encore cultivée. Ce n'eſt pas que les Grecs ne ſe fuſſent fort apliqués à l'étude des loix ; mais c'étoit plutôt en orateurs qu'en Juriſconſultes. Je voy qu'ils en ſavoient fort bien la diſpoſition, qu'ils en pénétroient même les ra-

V. Aeſch. in Ctesiph.

fons, & qu'ils les apliquoient fort à propos aux affaires publiques & particulieres : mais je ne voy point qu'ils ayent eû de gens qui fiſſent profeſſion de les expliquer aux autres, & de donner des conſeils, ni qu'ils ayẽt écrit des commentaires ſur leurs loix. *Cic. pro Mur.* Car pour les formules, il eſt certain que les orateurs Grecs en laiſſoient le ſoin à des petites gens, qu'ils apelloient pragmatiques ou praticiens. Il eſt vrai qu'il y avoit eü en Grece des legiſlateurs & des philoſophes, qui avoient étudié les loix d'une maniere bien plus noble & plus étenduë : puis qu'il eſt bien d'un plus grand genie de faire tout un corps de loix, que de les apliquer au détail des moindres affaires ; & ils avoüoient que cette ſcience ſi utile leur étoit venuë d'Egypte & d'Orient, auſſi-bien que toutes les autres. Pour revenir à Rome, juſques à la fin du ſixiéme ſiécle depuis ſa fondation, on n'y enſeignoit aux enfans qu'à lire, à écrire & à caleuler. Les hommes étudioient les loix & les formules ; ou mediocrement pour leur uſage particulier, ou plus curieu- *Horat. 2. epiſt. 1.*

ſement pour donner des conſeils aux autres, & aquerir de la réputation & du crédit. Ce ne fut qu'aprés la ſeconde guerre punique qu'ils commencerent à entrer dans les curioſités des Grecs, à apprendre communément leur langue, & à lire leurs ouvrages. Encore y eut-il d'abord quelques ordonnances du Sénat contre les retheurs & les philoſophes de profeſſion, comme contre des gens qui introduiſoient des nouveautés dangereuſes.

Gel. 15. c. 11. Suet. de illuſt. gramm. & de clar. rhetor. init.

Les Romains s'apliquerent aux études des Grecs ſuivant leur génie, c'eſt à dire, qu'ils y chercherent ce qu'il y avoit de meilleur, de plus ſolide, & de plus utile pour la conduite de la vie. Le vieux Caton, Scipion, & Lelius n'étoient pas des gens à ſe charger de bagatelles. Ils étudioient les hiſtoriens & les orateurs pour profiter des beaux exemples & des bonnes maximes des anciens Grecs : & apprendre à parler auſſi fortement ſur les affaires de Rome, que Pericles & Demoſthene avoient parlé ſur celles d'Athenes; ſe gardant

bien d'imiter les Grecs de leur tems, ni de s'arrêter aux vétilles des grammairiens & des rethеurs. Ils creignoient même : Ciceron le dit des plus grands orateurs de ſon tems ; ils creignoient, dis-je que l'on ne s'aperçût qu'ils avoient étudié les livres des Grecs, de peur que l'on ne crût qu'ils les eſtimoient trop ; & que la réputation de ſavans ne rendît leurs diſcours ſuſpects d'artifice. *Cic. de orat. 2. init.*

Les ſages Romains vinrent enſuite à la philoſophie, & y prirent les principes & les raiſons de la morale & de la politique, dont ils avoient déja beaucoup d'expérience & d'exemples domeſtiques : enfin ils ſçurent auſſi prendre ce qu'il y avoit de meilleur dans les poëtes. De-là vinrent tant de grands orateurs dans le dernier ſiécle de la république depuis les Gracches juſques à Ciceron : & ceux que l'on peut appeler les philoſophes Romains, comme Atticus, Caron d'Utique, & Brutus.

Mais l'établiſſement de la monarchie ayant ôté à Rome la matiere de *V. Dial. de cauſ. corrup.*

la grande éloquence, & les motifs qui l'excitoient, puiſque ce n'étoit plus le peuple qui décidoit les affaires publiques, & qui donnoit les grands emplois ; la poëſie prit le deſſus, & fleurit ſous le régne d'Auguſte. Il eſt vrai qu'elle tomba bien-tôt aprés, n'ayant plus rien de ſolide qui la ſoûtint, & n'étant conſiderée que comme un jeu & un exercice d'eſprit. Ainſi au bout d'environ deux cents ans les études des Romains revinrent au même état où ils les avoient trouvées chés les Grecs. Tout étoit plein de petits grammairiens, de retheurs, & de déclamateurs fades, de philoſophes hableurs, d'hiſtoriens & de poëtes qui fatiguoient le monde en recitant leurs ouvrages. Il n'y eut que la juriſprudence qui ſe conſerva toûjours, parce qu'elle étoit toûjours neceſſaire, & qu'elle dépendoit moins de la forme du gouvernement, ou des mœurs des particuliers. Il y eut auſſi quelques veritables philoſophes, quand on ne compteroit que l'Empereur Marc Aurele, & pluſieurs particuliers dont il eſt parlé dans les Epîtres de

Iuven. ſat. 1.

Pline. Mais ces Philoſophes paſſoient plus pour Grecs que pour Romains : la plûpart même portoient l'habit grec, en quelque païs qu'ils demeuraſſent, & de quelque nation qu'ils fuſſent.

IV. Etudes des Chrétiens.

CEpendant s'établiſſoit une philoſophie bien plus ſublime, je veux dire la religion chrétienne, qui fit bien tôt évanoüir cette philoſophie purement humaine, & décria encore plus les autres études moins ſérieuſes. La principale étude des Chrétiens étoit la méditation de la loy de Dieu, & de toutes les ſaintes écritures, ſuivant la tradition des Paſteurs, qui avoient fidellement conſervé la doctrine des Apôtres. Ils apeloient tout le reſte, études étrangéres ou extérieures, & les rejetoient, comme faiſant partie des mœurs des payens. En éfet la plûpart de leurs livres étoient inutiles ou dangereux. Les poëtes étoient les prophétes du diable, qui ne reſpiroient que l'idolâtrie & la débauche, & faiſoient des peintures agréables de toutes ſortes de paſſions.

Conſt. Apoſt. l. 1. c. 6.

V. Tertull. idol. c. 10. & 22

& de crimes. Pluſieurs Philoſophes mépriſoient toute religion en general, & nioient qu'il pût y avoir des miracles & des prophéties ; d'autres s'éforçoient d'appuyer l'idolâtrie par des allegories ſur des choſes naturelles, & par les ſecrets de la magie. De plus leur morale étoit remplie d'erreurs, & rouloit toute ſur ce principe d'orgüeil ; que l'homme peut ſe rendre bon lui-même. Les orateurs étoient pleins d'artifices, de menſonges, d'injures ou de flateries ; & les ſujets les plus ſolides de leurs diſcours étoient les affaires dont les Chrétiens ne cherchoient qu'à ſe retirer : ils auroient crû perdre le tems qui leur étoit donné pour aquerir l'éternité, s'ils l'euſſent employé à la lecture des hiſtoires étrangeres, à des ſpeculations de mathematique, ou à d'autres curioſités : & toûjours ils y voyoient le péril de la vanité, inſéparable des études les plus innocentes. Ainſi la plûpart des Chrétiens s'apliquoient au travail des mains & aux œuvres de charité envers leurs freres. Leurs écoles étoient les Egliſes où les Evé-

V. Aug. ep 132 ad memorium.

Ep. 56. ad Dioſc.

ques expliquoient assiduëment les saintes écritures. Il y avoit aussi des prêtres & des diacres ocupés particulierement à l'instruction des catechuménes, & aux disputes contre les payens; & châque Evêque prenoit un soin particulier de l'instruction de son clergé, principalement des jeunes clercs qui étoient continuëllement atachés à sa personne pour lui servir de lecteurs & de secretaires, le suivre & porter ses lettres & ses ordres. Ils aprenoient ainsi la doctrine & la discipline de l'Eglise, plûtôt par une instruction domestique & un long usage, que par des leçons reglées.

On ne peut nier toutefois qu'il n'y eût plusieurs Chrétiens tres-savans dans les livres des payens, & dans les sciences profanes: Mais si l'on veut bien l'examiner, on trouvera que la plûpart avoient fait ces études avant que d'être Chrétiens. Ils savoient les employer utilement pour la religion. Tout ce qu'ils y trouvoient de bon ils le revendiquoient comme leur propre bien, parce que toute

Basil. de leg. gentil. lib.

verité vient de Dieu. Ils ſe ſervoient de bonnes maximes de morale, qui ſe trouvoient répanduës dans les poëtes & dans les philoſophes, & des beaux exemples de l'hiſtoire, pour préparer la voye à la morale chrétienne. Au contraire ils prenoient avantage de l'abſurdité des fables, & de l'impieté de la théologie payene, pour la combatre par ſes propres armes, & employoient auſſi la conoiſſance de l'hiſtoire pour les controverſes contre les payens. C'étoit dans cette vûë qu'Afriquain avoit compoſé cette célébre cronologie dont Euſebe a pris la ſienne ; c'eſt dans ce deſſein que le même Euſebe a fait ſa préparation Evangelique ; & S. Clement Alexandrin, ſon avis aux gentils & ſes ſtromates. Depuis, les Ariens & les autres hérétiques, qui ſe ſervirent de la philoſophie pour combatre la foy; obligérent auſſi les Saints Péres de l'employer pour renverſer leurs ſophiſmes. Ainſi ils uſoient des livres prophanes avec une grande diſcretion ; mais avec une ſainte liberté. D'où vient qu'ils regardérent comme

une nouvelle eſpece de perſecution, la défenſe que Julien l'Apoſtat fit aux Chrêtiens d'enſeigner & d'étudier les livres des Grecs, c'eſt-à dire, des payens. On voit qu'il y avoit deſlors des Chrêtiens qui faiſoient profeſſion d'enſeigner les lettres humaines. Ce qui n'étoit pas permis dans les premiers tems, ſi nous en croyons Tertullien. Mais les raiſons qu'il allegue avoient ceſſé depuis la converſion des Empereurs, & la liberté entiere du Chriſtianiſme. Cét heureux changement fit tomber dans le mépris les Philoſophes mêmes. S. Auguſtin témoigne que de ſon tems on ne les entendoit plus diſcourir dans les gymnaſes, qui étoient leurs écoles propres; que dans celles des rétheurs on racontoit encore quelles avoient été leurs opinions; mais ſans les enſeigner & ſans expliquer leurs livres, dont même les exemplaires étoient rares: que perſonne n'oſoit plus combatre la verité ſous le nom de ſtoïcien ou d'épicurien; & que pour être écouté il faloit ſe couvrir du nom de Chrêtien, & ſe ranger ſous quelque

Greg. naz. orat. 3. p. 96. &c.

Tertull. de idol. c. 10.

Ep. ad Dioſc.

ſecte d'hérétiques. Ce n'eſt pas que S. Auguſtin lui-même n'eût trés-bien étudié tous les philoſophes dans ſa jeuneſſe ; & on peut dire qu'il étoit un philoſophe parfait, puiſque jamais il n'y a eû un homme d'un eſprit plus pénétrant, d'une méditation plus profonde, d'un raiſonement plus ſuivi. La plûpart auſſi des péres Grecs étoient grands philoſophes. Mais ce qu'il y a de remarquable, eſt, qu'entre les philoſophes fameux de l'antiquité, celui dont ils ſe ſervoient le moins étoit Ariſtote. Ils trouvoient qu'il ne parloit pas dignement de la providence divine, ni de la nature de l'ame ; que ſa logique étoit trop embaraſſée, & ſa morale trop humaine : car c'eſt le jugement qu'en fait S. Gregoire de Nazianze. *Greg. or. 33.* Quoique Platon ait auſſi ſes défauts, les péres s'en acommodoient mieux, parce qu'ils y trouvoient plus de traces de la vérité, & de meilleurs moyens pour la perſuader. Au reſte, il eſt évident, que s'ils mépriſoient Ariſtote, ce n'étoit pas qu'ils ne pûſſent le bien entendre, & mieux ſans

doute que ceux qui l'ont tant élevé depuis.

Ce qui avoit le plus décrié la philoſophie profane, c'eſt que l'on voyoit par tout de vrais philoſophes; c'étoit les bons Chrétiens, particulierement les moines. Ce mépris des honeurs, de l'opinion des hommes, des richeſſes & des plaiſirs; cette patience dans la pauvreté & dans le travail, que Socrate & Zénon avoient tant cherchée, & dont ils avoient tant diſcouru: les ſolitaires la pratiquoient, & beaucoup plus excellemment, ſans diſputer & ſans diſcourir. Ils vivoient dans une tranquilité parfaite, vainqueurs de leurs paſſions, & continuellement unis à Dieu. Ils n'étoient à charge à perſone; & ſans écrire, ſans preſque parler, ſans ſe montrer que rarement, ils inſtruiſoient tout le monde par leur exemple & par l'odeur de leurs vertus. Il ne faut donc pas s'étonner de la grande vénération qu'ils s'atirérent; ni juger de ces anciens moines par ceux que l'on voyoit avant les derniéres réformes, dont le relâchement avoit rendu mépriſa-

ble de ce nom ſi honoré des ancien
Il faut ſonger que c'étoient de vra
diſciples de S. Antoine, de S. Baſile, d
S. Martin, & des autres ſaints dont
ils pratiquoient les régles, & dont
ils imitoient les vertus. Car les mo-
naſtéres étoient de veritables écoles,
où l'on apprenoit, non pas les let-
tres humaines, & les ſciences curieu-
ſes; mais la morale & la perfection
Chrêtiene: & on l'apprenoit moins
par la lecture que par l'oraiſon & la
pratique effective, par les exemples
vivans des freres, & par les correc-
tions des ſupérieurs. Cette perfection
des monaſtéres y atiroit les hommes
les plus ſages & les plus raiſona-
bles: & ſouvent on étoit obligé de
les y aller chercher, pour le ſervice &
le gouvernement des égliſes. Ceux
que l'on tiroit ainſi des monaſtéres
gardoient ordinairement les exercices
de la vie monaſtique dans l'état du
Tho- ſacerdoce, & les enſeignoient à leurs
maſſ. di- diſciples; & de-là vint l'alliance de la
ſc. 2. p. vie monaſtique avec la cléricature,
l. 1. c. 30. 34. 35. qui fut ſi ordinaire depuis le cinquié-
&c. me ſiécle. Pluſieurs Evêques vivoient
en

en commun avec leurs Prêtres: ce qui leur donnoit plus de facilité de les inſtruire dans la ſcience Eccleſiaſtique : & pour les jeunes clercs, ceux qui n'étoient pas auprés de l'Evêque, vivoient avec quelque ſaint Prêtre, qui veilloit particuliérement à leur éducation. Il y avoit encore des écoles profanes où l'on enſeignoit la grammaire pour la neceſſité d'écrire & de parler correctement la rethorique, qui devenoit de jour en jour plus forcée & plus puerile : l'hiſtoire, que l'on commençoit à reduire toute en abregez: la juriſprudence, qui demeuroit toûjours ne dépendant non plus de la religion que du reſte, & les mathématiques qui ſont les fondemens de pluſieurs arts neceſſaires à la vie.

Les études ſouffrirent une grande diminution par la ruïne de l'Empire d'occident, & l'établiſſement des peuples du nort : & il n'en reſta preſque plus que chés les Eccleſiaſtiques & les moines. En effet il n'étoit guére demeuré de Romains hors le Clergé, que des païſans & des artiſans ſerf ; pour la plûpart : les Francs & les au-

tres barbares n'étudioient point, & s'ils avoient quelque uſage des lettres pour le commerce de la vie, ce n'étoit qu'en latin : car ils ne ſavoient point écrire en leur langue. Les études profanes comme les humanités & l'hiſtoire, furent les plus negligées : Il n'étoit pas bien ſéant à des Eccleſiaſtiques de s'y occuper ; & l'on ſçait avec quelle vigueur S. Grégoire reprit Didier Evêque de Vienne, de ce qu'il enſeignoit la grammaire. D'ailleurs ayant moins de livres & moins de commodités pour étudier, que dans les ſiécles précédents, ils s'appliquoient au plus neceſſaire, c'eſt-à-dire, à ce qui regardoit immédiatement la religion.

Mœurs des Chrétiens, num. 46

Greg 9. Ep. 48.

V. Etudes des Francs.

CHARLEMAGNE veritablement grand en toutes choſes travailla de tout ſon pouvoir au rétabliſſement des études. Il attiroit de tous côtés les plus ſavans hommes par l'honneur & par les recompenſes. Il étudioit lui-même. Il établit des écoles dans les principales villes de ſon Empire, & même dans ſon Palais, qui étoit comme une ville am-

bulatoire. On voit par pluſieurs articles des capitulaires, ce que l'on y enſeignoit : car il eſt recommendé aux Evêque, que l'inſtruction de la jeuneſſe regarde par le devoir de leur charge, d'avoir ſoin que les enfans aprennent la grammaire, le chant & le calcul, ou l'arithmetique. On voit dans les œuvres de Bede, qui vivoit ſoixante auparavant, en quoi l'on faiſoit conſiſter ſes études & tous les arts libéraux.

La grammaire étoit alors néceſſaire, parce que le latin étoit déja tout-à-fait corrompu, & la langue romaine, ruſtique ; c'eſt ainſi que l'on nommoit la langue vulgaire dont eſt venu nôtre françois ; cette langue, dis-je, n'étoit qu'un jargon informe & incertain, que l'on avoit honte d'écrire, ou d'employer en quelque affaire ſérieuſe. Pour la langue Tudeſque, qui étoit celle du Prince & de tous les Francs. on commençoit à l'écrire, on l'avoit employé à quelques verſions de l'Ecriture ſainte, & Charlemagne en faiſoit lui-même une grammaire. Le chant que l'on enſeignoit étoit celui

de l'office Eccleſiaſtique, qui fut réformé dans ce tems ſur l'uſage de Rome, & l'on y joignoit quelques régles de muſique. Le calcul ou compute ſervoit à trouver en quel jour on devoit célébrer la Pâque, & à régler l'année; & comprenoit auſſi les régles d'arithmetique les plus neceſſaires. Tout cela fait voir que ces études n'étoient que pour ceux que l'on deſtinoit à la cléricature; auſſi tous les laïques étoient ou des nobles qui ne ſe méloient que de la guerre, ou des ſerfs occupés à l'agriculture & aux métiers. Charlemagne avoit eu ſoin de répandre par tous ſes états le code des canons qu'il avoit reçûs du Pape Adrien, la loy Romaine, & les autres loix de tous les peuples de ſon obeïſſance, dont il avoit fait de nouvelles éditions. On avoit beaucoup d'hiſtoires antiques; & il avoit eu la curioſité de faire écrire & recüeillir les vers, qui conſervoient les belles actions des anciens Germains. Ainſi avec l'écriture ſainte & les péres de l'égliſe, qui étoient encor fort connus, il ne manquoit rien pour l'in-

ſtruction de ſes ſujets. Si l'on avoit continué d'étudier ſur ce plan, & ſi les laïques avoient pris plus de part aux études : les François auroient pû facilement aquerir & perfectioner les conoiſſances les plus utiles, pour la religion, pour la politique, & pour la conduite particuliere de la vie, qui devroit ce ſemble être le but des études.

Mais la curioſité qui les a toûjours gâtées, s'y mêloit deſlors. Pluſieurs étudioient l'aſtronomie, & pluſieurs croyoient aux prédictions des aſtrologues. Il y en avoit qui pour bien écrire en latin, s'atachoient ſcrupuleuſement aux mots & aux fraſes des anciens auteurs. Le plus grand mal fut que les moines entrérent dans ces curioſités, & commencérent à ſe piquer de ſcience, au préjudice du travail des mains & du ſilence, qui leur avoient été juſques-là ſi ſalutaires. La Cour de Loüis le Débonnaire en étoit pleine, & il n'y avoit point d'affaires où ils n'euſſent part. Enſuite l'état étant tombé dans la plus grande confuſion qui fut jamais, par la chûte

ſubite de la maiſon de Charlemagne, les études tombérent auſſi tout d'un coup. Du tems de Charles le Chauve on voit des actes publics, même des capitulaires, écrits d'un latin tout-à-fait barbare, ſans régle & ſans conſtruction : & les livres étoient ſi rares, que Loup Abbé de Ferriéres envoyoit juſques à Rome, pour emprunter du Pape & faire copier des ouvrages de Ciceron, qui ſont à preſent tres-communs. De ſorte que quand les petites guerres particuliéres, & les ravages des Normands eurent ôté la liberté des voyages & rompu le commerce, les études devinrent tres-difficiles: je dis aux moines mêmes & aux Clercs, car les autres n'y ſongeoient pas. Encore ceux-cy avoient-ils des affaires bien plus preſſantes. Il faloit ſouvent déloger en tumulte, & emporter les Reliques, pour les dérober à la fureur de ces barbares, leur abandonnant les maiſons & les Egliſes: ou bien il faloit que les moines & les clercs priſſent eux-mêmes les armes pour défendre leur vie, & empêcher la profanation des lieux ſaints. En de-

Mœurs Chrêtiẽs 48.

ſi grandes extrémités il êtoit aiſé de perdre les livres, & difficile de les étudier & d'en écrire de nouveaux. Il s'en conſerva toutefois, & il y eut toûjours quelque Evêque ou quelque moine, qui ſe diſtingua par ſa doctrine. Mais comme ils manquoient & de livres & de maîtres, ils étudioient ſans choix, & ſans autre conduite que l'exemple de ceux qui les avoient précédés. Ainſi l'on remarque de ſaint Abbon Abbé de S. Benoiſt ſur Loire du tems de Hugues Capet qu'il avoit étudié la dialectique, l'arithmétique & l'aſtronomie : qu'il ſe mit enſuite à étudier l'Ecriture ſainte & les Canons, à recueillir des paſſages des Péres. *Vita S. Abbon.*

Dépuis ce tems, à meſure que l'autorité royale ſe rétabliſſoit, & que les hoſtilités diminuoient ; les études ſe réveilloient auſſi : & dés le régne de Philippe I. vers l'an 1060. on voit des hommes renommés pour leur ſavoir en pluſieurs Egliſes de France. On y voit même quelques écoles dans les cathédrales : on en voit dans les monaſtéres, où il y avoit des écoles intérieures pour les moines, &

des extérieures pour les ſéculiers. On étudioit comme auparavant la théologie dans les Péres de l'Egliſe, les canons, la dialectique, les mathématiques. Ils continuerent pendant le ſiécle ſuivant, avançant & ſe perfectionnant toûjours, comme nous voyons par les écrits d'Yves de Chartres, du Maître des ſentences, de Gratien, de S. Bernard, & des autres Auteurs du même tems, dont le ſtile & la métode eſt ſi differente des nouveaux ſcolaſtiques.

Cependant les premiers ſcolaſtiques les ſuivent de ſi prés, qu'il faut que le changement ſoit arrivé du tems même de ces grands hommes, c'eſt-à-dire vers la fin du douziéme ſiécle; & je n'en puis trouver d'autres cauſes, que la conoiſſance des Arabes, & limitation de leurs études. Ce furent les Juifs qui les imiterent les premiers. Ils traduiſirent leurs livres en hebreu : & comme il y avoit alors des Juifs en France & par toute la chrétienté, on traduiſit en latin ces livres, qu'ils avoient traduits de l'ara-

avec qui la communication étoit facile par le voiſinage de l'eſpagne, dont ils tenoient encore plus de la moitié, & par les voyages des croiſades.

VI. Etudes des Arabes.

IL faut ſe dés-abuſer de cette opinion vulgaire, que tous les Mahométans ſans diſtinction ayent toûjours fait profeſſion d'ignorance. Ils ont eu un nombre incroyable de gens renommés pour leur ſavoir, particulierement des Arabes & des Perſans : & ils ont écrit dequoi remplir de grãdes bibliotéques. Dés le douziéme ſiécle dont je parle, il y avoit plus de quatre cens ans qu'ils étudioient avec application: & jamais les études n'ont été ſi fortes chez eux, que lors qu'elles étoient les plus foibles chez nous, c'eſt-à-dire dans le dizième & l'onziéme ſiécle. Ces Arabes, je veux dire tous ceux qui ſe nommoient Muſulmans, de quelque nation & en quelque païs qu'ils fuſſent, avoient deux ſortes d'études, les unes qui leur étoient propres, les autres qu'ils avoient empruntées des Grecs ſujets des Empereurs de Conſtantinople.

Leurs études particulieres êtoient premierement leur religion, c'eſt-à-dire l'Alcoran : les traditions qu'ils attribuoient à Mahomet & à ſes premiers diſciples : les vies de leurs prétendus ſaints & les fables qu'ils en racontoient : les cas de conſcience ſur leurs pratiques de religion ; comme la priere, les purifications, le jeûne, le pelerinage : & leur théologie ſcolaſtique qui contient tant de queſtions ſur les attributs de Dieu : ſur la prédeſtination, le jugement, la ſucceſſion du prophéte : d'où vienent entr'eux tant de ſectes qui ſe traitent mutuellement d'hérétiques. D'autres étudioient l'Alcoran & ſes commentaires, plûtôt en juriſconſultes qu'en théologiens, pour y trouver les régles des affaires, & la déciſion des differents. Car ce livre eſt leur unique loy, même pour le temporel. D'autres s'apliquoient encore à leur hiſtoire, qui avoit été écrite avec grand ſoin dés le commencement de leur religion & de leur empire, & qui a toûjours été continué depuis. Mais ils êtoient fort ignorans des hiſtoires

plus anciennes, mépriſant tous les hommes qui avoient été avant Mahomet; & appelant tout ce tems, le tems d'ignorance; parce que l'on avoit ignoré leur religion. Ils ſe contentoient des antiquités des Arabes, contenuës dans les ouvrages de leurs anciens Poëtes, qui leur tenoient lieu d'hiſtoire pour tous ces tems-là. En quoi on ne peut dés-avoüer qu'ils n'ayent ſuivi le même principe que les anciens Grecs de cultiver leurs propres traditions toutes fabuleuſes qu'elles étoient. Mais il faut reconnoître auſſi, que leur poëſie n'a jamais eu que des beautés fort ſuperficielles : comme le brillant des penſées & la hardieſſe des expreſſions. Ils ne ſont point appliqués à ce genre de poëſie qui conſiſte en imitation, & qui eſt le plus propre à émouvoir les paſſions : & ce qui les en a éloignés a peut-être été le mépris des arts, qui y ont du raport, comme la peinture & la ſculpture, que la haine de l'idolâtrie leur faiſoit abhorrer. Leurs Poëtes étoient encore utiles pour l'étude de la langue Arabique, c'étoit alors la

langue des maîtres & de la plûpart des peuples dans tout ce grand empire ; & encore aujourd'hui c'eſt la langue vulgaire de la plus grande partie, & par tout la langue de la religion. Ils l'étudioient principalement dans l'Alcoran ; & pour l'apprendre par l'uſage vivant, les plus curieux alloient de toutes parts à la province d'Irac, & particulierement à la ville de Baſſora, qui étoit pour eux ce qu'étoit Athénes pour les anciens Grecs. Comme il y avoit deſſors des princes puiſſans en Perſe, on écrivoit auſſi en leur langue, & elle a été beaucoup plus cultivée depuis. Voilà les études qui étoient propres aux Muſulmans, & qui étoient auſſi anciennes que leur religion.

Celles qu'ils avoient empruntées des Grecs, étoient plus nouvelles de deux cents ans. Car ce fut vers l'an 820. que le Calife Almamon demanda à l'Empereur de Conſtantinople les meilleurs livres grecs, & les fit traduire en arabe. On ne voit pas toutefois qu'ils ſe ſoient jamais appliqués à la langue greque. Il ſuffiſoit pour

la leur faire mépriſer, que ce fut la langue de leurs énemis. D'ailleurs ils avoient en Syrie & en Egypte tant de Chrêtiens qui ſavoient l'arabe & le grec, qu'ils ne manquoient pas d'interprétes; & ce furent ces Chrêtiens qui traduiſirent les livres grecs, en ſyriaque & en arabe, pour eux & pour les Muſulmans. Entre les livres des Grecs il y en eut grand nombre qui ne furent pas à l'uſage des Arabes. Ils ne pouvoient conoître la beauté des poëtes, dans une langue étrangere & d'un genie tout different. Joint que leur religion les détournoit de les lire. Ils avoient une telle horreur de l'Idolatrie, qu'ils ne ſe croyoient pas permis de prononcer ſeulement les noms des faux dieux: & entre tant de milliers de volumes qu'ils ont écrits, à peine en trouvera-t'on quelqu'un, qui les nomme. Ils êtoient donc bien éloignés d'étudier toutes ces fables dont nos poëtes modernes ont êté ſi curieux: & la même ſuperſtition les pouvoit détourner de lire les hiſtoriens, outre qu'ils mépriſent comme j'ay dit tout

ce qui eſt plus ancien que Mahomet, pour l'éloquence & la politique qui ſont nées dans les Republiques les plus libres, la forme du gouvernement des Muſulmans ne leur donnoit pas lieu d'en profiter. Ils vivoient ſous un empire abſolument deſpotique, où il ne faloit ouvrir la bouche que pour flater ſon Prince & applaudir à toutes ſes penſées, & où l'on n'étoit pas en peine de chercher ce qui étoit le plus avantageux à l'état, & les maniéres de perſuader : mais les moyens d'obéïr à la volonté du maître.

Il n'y eut donc point d'autres Livres des anciens qui fuſſent à leur uſage, que ceux des mathématiciens, des médecins & des philoſophes. Mais comme ils ne cherchoient ni politique ni éloquence, Platon ne leur convenoit pas ; joint que pour l'entendre, la connoiſſance des poëtes de la religion & de l'hiſtoire des Grecs, eſt neceſſaire. Ariſtote leur fut bien plus propre avec ſa dialectique & ſa métaphiſique ; auſſi l'étudierent-ils d'une ardeur & d'une aſſiduité in-

croyable. Ils s'appliquerent encore à ſa phyſique, principalement aux huit livres qui ne contiennent que le général : car la phyſique particuliére qui a beſoin d'obſervations & d'expériences ne les accommodoit pas tant. Ils ne laiſſoient pas d'étudier fort la médecine : mais ils la fondoient principalement ſur des raiſonemens généraux des quatre qualités & du tempérament des quatre humeurs ; & ſur les traditions des remédes, qu'ils n'éxaminoient point, & qu'ils méloient d'une infinité de ſuperſtitions. Au reſte ils n'ont point cultivé l'anatomie, qu'ils avoient reçûë des Grecs fort imparfaite. Il eſt vrai qu'on leur doit la chimie, & ils l'ont pouſſée fort loin, s'ils ne l'ont même inventée. Mais ils y ont mêlé tous les vices que l'on a tant de peine à en ſéparer encore à preſent, la vanité des promeſſes, l'extravagance des raiſonemens, la ſuperſtition des opérations, & tout ce qui a produit les charlatans & les impoſteurs. De-là ils paſſoient aiſément à la magie & à toutes les ſortes de divinations : où les

hommes dõnent naturellement quand ils ignorent la phyſique, l'hiſtoire, & la veritable religion ; comme on a vû par l'exemple des anciens Grecs. Ce qui les aida fort dans ces illuſions fut l'aſtrologie qui êtoit le but principal de leurs études de mathematique. En effet on a tant cultivé cette pretenduë ſcience ſous l'empire des Muſulmans, que les princes en faiſoient leurs délices, & régloient ſur ce fondement leurs plus grandes entrepriſes. Le Calife Almamon calcula lui même les tables aſtronomiques, qui furent fort célébres : & il faut avoüer qu'ils ont beaucoup ſervi pour ſes obſervations & pour les autres parties utiles des mathematiques, comme la géometrie & l'arithmétique. On leur doit l'algébre & le zéro pour multiplier par dix, qui a rendu les operations d'arithmétique ſi faciles. Pour l'aſtronomie ils avoient les mêmes avantages qui avoient excité les anciens Egyptiens & les Chaldéens à s'y appliquer, puis qu'ils habitoient les mêmes païs; & ils avoient de plus toutes les obſervations de ces anciens,

& toutes celles que les Grecs y avoient ajoûtées.

Les Arabes qui s'appliquoient à étudier leur Religion, non ſeulement n'étoient point Philoſophes, mais étoient leurs énemis déclarés, les décrioient & les faiſoient paſſer pour des impies. En effet il n'étoit pas difficile pour peu que l'on raiſonât, de ſapper par le fondement une religion qui n'eſt établie ni ſur la raiſon, ni ſur aucune marque de miſſion divine. Les philoſophes étant donc exclus des fonctions de la religion & des autres emplois utiles, cherchoient plus la reputation. Ils la tiroient ou du nom des maiſtres ſous qui ils avoient étudié, ou de leurs grands voyages, ou de la ſingularité de leurs opinions. Un ſavant d'eſpagne étoit toûjours bien plus ſavant en Perſe ou en Coraſan, & il y avoit entr'eux une émulation merveilleuſe; chacun s'efforçoit de ſe diſtinguer par quelque nouvelle ſubtilité de logique ou de metaphyſique. Ce même eſprit paſſa à toutes leurs études & à tous leurs ouvrages, ils ne

s'appliquoient qu'à ce qui étoit le plus merveilleux, le plus rare, le plus difficile, aux dépens de l'agrément, de la commodité, & de l'utilité même.

Les François & les autres Chrêtiens Latins n'empruntérent des Arabes que ce que les Arabes avoient emprunté des Grecs, c'eſt à dire la philoſophie d'Ariſtote, la medecine, & les mathematiques; mépriſant leur langue, leurs poëſies leurs hiſtoires, & leur religion, comme les Arabes avoient mépriſé celles des Grecs. Ce qui eſt de plus étonnant, c'eſt que nos ſavans ne négligerent guére moins que les Arabes, la langue Gréque ſi utile pour l'étude de la religion. Car ce n'a été qu'au commencement du quatorziéme ſiécle, que l'on a reconnu que les langues y pouvoient beaucoup ſervir; principalement pour travailler à la converſion des infidéles & des ſchiſmatiques: & ce fut de cette vûë que le Concile de Vienne tenu en 1315. ordonna que l'on établiroit des profeſſeurs pour le gr

ſon execution, que long tems aprés. On n'a commencé à étudier le grec que ſur la fin du quinziéme ſiécle; l'hébreu au commencement du ſeiziéme, & l'arabe dans nôtre ſiécle. Encore n'y a-t'il que quelque peu de curieux qui s'y ſoient appliquez; & ils n'ont guére travaillé ſur les livres d'hiſtoires qui ſeroient les plus utiles.

VII. Etudes ſcolaſtiques.

POUR revenir au douziéme ſiécle, ceux qui étudioient alors n'avoient garde d'être curieux de langues étrangéres, puis qu'ils ne l'étoient pas même du latin, dont ils ſe ſervoient pour les études & pour toutes les affaires ſerieuſes. Mais je ne puis en accuſer que le malheur de leur tems: les courſes des Normands, & les guerres particuliéres qui duroient encore, avoient rendu les livres ſi rares & les études ſi difficiles, qu'ils travailloient à ce qui preſſoit le plus: on n'imprimoit point encore, & il n'y avoit guére que des moines qui écriviſſent. Ils étoient fort occupez à écrire des bibles, des pſautiers & d'autres livres ſemblables

pour l'uſage des Egliſes. Ils écrivoient quelques ouvrages des péres, ſelon qu'ils leurs tomboient entre les mains ; quelque recüeil de canons, quelques formules des actes les plus ordinaires dans le commerce des affaires ; car c'étoit à eux que l'on s'adreſſoit pour les faire écrire, & c'étoit d'entr'eux ou d'entre les clercs, que les princes tiroient leurs notaires & leurs chanceliers. Il ne leur reſtoit guére de tems pour tranſcrire des hiſtoriens prophanes & des poëtes. Il eſt vrai que la conoiſſance des langues & de l'hiſtoire, eſt neceſſaire pour entendre bien les péres & l'écriture même ; mais il ne s'en appercevoient pas, ou bien la difficulté incroyable d'aquerir ces conoiſſances par le manque de dictionaires, de gloſſaires, de commentaire, & par la rareté des textes mêmes, leur en faiſoit perdre l'eſpérance.

De là vient que ceux qui voulurent ajoûter quelque choſe à la ſimple lecture de l'écriture & des Péres, donérent dans le raiſonement & la dialectique, comme Jean le ſophiſ-

te premier auteur des Nominaux, qui vivoit dés le tems du Roi Henri premier & ſes ſectateurs, Arnoul de Laon, & Roſcelin de Compiegne, maitre d'Abailard. Cette maniére de philoſopher ſur les mots & ſur les penſées, ſans examiner les choſes en elle-mêmes, étoit aſſurément commode pour ſe paſſer de la conoiſſance des faits qui ne s'aquiert que par la lecture; & c'étoit un moyen facile d'ébloüir les laïques ignorans, par un langage ſingulier & par de vaines ſubtilités. Mais ces ſubtilités étoient dangereuſes, comme il parut par les erreurs de Berenger, d'Abailard, & de Gilbert de la Poirée. C'eſt pourquoi les plus ſages, comme ſaint Anſelme, Pierre de Blois, & ſaint Bernard, ſe tinrent fermes à ſuivre l'exemple des Péres, rejetant ces nouvelles curioſités; & le Maître des ſentences qui ſe donna plus de liberté, fit quelques fauſſes démarches.

Cependant les livres d'Ariſtote vinrent à être conus, comme j'ay dit; & ſoit pour les diſputes contre les Juifs & contre les Arabes, ſoit par

quelqu'autre raiſon que j'ignore, les Théologiens crurent en avoir beſoin, & l'accommodérent à nôtre religion, dont ils expliquerent & les dogmes & la morale, ſuivant les Principes de ce Philoſophe. C'eſt ce qu'ont fait Albert le grand, Alexandre de Ales, ſaint Thomas, & tant d'autres aprés eux. Leur méthode de Theologie peut être comptée pour la troiſiéme; car il y en a deux plus anciennes. La premiére, celle des Péres de l'Egliſe qui étudioient l'Ecriture ſainte immédiatement, y puiſant principalement les connoiſſances néceſſaires pour inſtruire les fidéles, & pour réfuter les hérétiques: cette théologie dura juſques vers le huitiéme ſiécle. La ſeconde fut celle de Bede, de Raban & des autres du même-tems qui ne pouvant rien ajoûter aux lumiéres des Péres, ſe contenterent de les copier, d'en faire des recüeils & des extraits, & d'en tirer des gloſes & des commentaires ſur l'Ecriture: cette théologie dura juſques au douziéme ſiécle. La troiſiéme fut celle des Scolaſtiques, qui traiterent la doctrin

de l'écriture & des péres par la forme & les organes de la dialectique & de la métaphisique; tirées des écrits d'Aristote ; c'est ainsi que la définit le Cardinal du Perron.

Perr. encher. l. 3. c. 10

Dans le même tems se renouvelerent les études de jurisprudence & de médecine; mais il étoit impossible alors de bien étudier la jurisprudence, puisque l'on manquoit de Loix. La loy Romaine & les lois barbares qui avoient été observées sous les deux premiéres races de nos Rois, étoient abolies par des usages contraire, ou par l'oubly & l'ignorance. On n'étoit pas en état de faire de nouvelles loix, puisque l'on avoit pas encore rétabli les fondemens de la societé civile, la liberté des chemins, la sureté du commerce & du labourage, l'union des cytoyens. Les roturiers étoient ou serfs ou confondus avec les serfs. Les nobles vivoient dispersez & cantonez châcun dans son château, toûjours les armes à la main. Il n'y avoit autre droit en France que des coûtumes non écrites, tres-incertaines & tres-differentes par la prodi-

V. Hist. du droit Franc.

gieuſe quantité des Seigneurs qui étoient en poſſeſſion de rendre juſtice, Il eſt vrai que l'on venoit de retrouver en Italie les livres du droit de Juſtinien, & que l'on commençoit à l'enſeigner publiquement à Montpellier & à Toulouſe; mais ces loix n'étoient point des loix pour nous, puiſque les Gaules étoient affranchies du joug des Romains avant que Juſtinien fut au monde. De plus on ne pouvoit les bien entendre, dans l'ignorance où l'on étoit des langues & de l'hiſtoire : ne s'en étant conſervé chez nous aucune tradition, par la pratique des affaires, depuis ſix cens ans qu'elles étoient écrites. On ne laiſſa pas de les étudier & de les appliquer comme l'on put aux affaires preſentes, & elles aquirent beaucoup d'autorité par ce grand nom de droit Romain & par le beſoin extrême que l'on avoit de regles dans les jugemens.

Le droit Eccleſiaſtique n'étoit r
en ſi mauvais état : la pratique
canons s'étoit conſervée, quoi

On avoit pluſieurs recüeils des anciens canons, entr'autres celuy de Gratien, qui vivoit au milieu du douziéme ſiécle. Il eſt vray qu'ils y étoient peu corrects, & qu'ils étoient mêlés avec quantité de paſſages des Péres, qui ne devoient point avoir force de loix, & avec ces decretales attribuées aux premiers Papes, que l'on a enfin reconu être ſuppoſées. Cet exemple fait bien voir de quelle importance il eſt pour conſerver la tradition dans ſa pureté, qu'il y ait toûjours dans l'Egliſe des perſonnes qui ſachent les langues & l'hiſtoire, & qui ſoient exercés dans la critique des auteurs.

La médecine fut encore plus maltraitée, que la juriſprudence. Juſques là elle avoit été entre les mains des Juifs: hors quelques ſecrets de vieilles femmes & quelques traditions de remedes, qui ſe conſervoient dans les familles. Les premiers livres que l'on étudia furent ceux des Arabes, entre autres ceux de Meſué & d'Avicenne: on emprunta leur galimatias & leurs ſuperſtions, on négligea comme

eux l'anatomie, & on s'en raporta à eux pour la conoiſſance des plantes. Comme il n'y avoit que des clercs & des moines qui étudiaſſent, il n'y avoit qu'eux auſſi qui fuſſent phyſiciens, c'eſt à dire, médecins. Fulbert Evêque de Chartres, & le Maître des ſentences Evêque de Paris, êtoient médecins; Obizo religieux de S. Victor êtoit médecin de Loüis le Gros: Rigord moine de S. Denis, qui a écrit la vie de Philipe Auguſte, l'êtoit auſſi. Un Concile de Latran tenu ſous Innocent II. en 1139. marque comme un abus déja inveteré, que des moines & des chanoines reguliers pour gagner de l'argent faiſoient profeſſió d'avocats & de médecins. Ce Concile ne parle que des religieux profés, & la médecine n'a pas laiſſé de demeurer entre les mains des clercs encore trois cens ans. Mais comme on n'a jamais permis aux clercs de répandre le ſang, ni de tenir boutique de marchandiſe; ce pourroit bien être la cauſe de la diſtinction des médecins d'avec les chirurgiens & [illegible]

tems entretenu les médecins dans la ſpéculation, ſans s'appliquer aux expériances.

VIII. Vniverſités & leurs quatre facultés.

AINSI toutes les études ſe réduiſirent à quatre genres ou facultés. Il y en avoit trois principales, la théologie, le droit, la médecine; la troiſième comprenoit toutes les études préliminaires, que l'on eſtimoit néceſſaires pour arriver à ces hautes études, & que l'on appeloit d'un nom general, les arts. Le bon ſens vouloit aſſurément que l'on étudiât ce qui eſt de plus utile; premiérement pour l'ame, & puis pour le corps & pour les biens. Ce fut ſur ce plan que ſe formérent les univerſités, principalement celle de Paris, qui ne peut guére avoir commencé plus tard que vers l'an 1200. Depuis long-tems il y avoit auprès des Evêques deux ſortes d'écoles; l'une pour les jeunes clercs à qui l'on enſeignoit la grammaire, le chant & l'arithmétique; & leur maître étoit ou le chantre de la cathédale, ou l'écolatre nommé ailleurs capiſcol, com-

me qui diroit chef de l'école. L'autre école étoit pour les prêtres & les clercs plus avancés: à qui l'Evêque lui-méme ou quelque prêtre commis de ſa part, expliquoit l'Ecriture ſainte & les Canons. On érigea depuis le théologal exprés pour cette fonction. Pierre Lombard Evêque de Paris, plus connu ſous le nom de maître des ſentences, avoit rendu ſon école tres-célébre pour la théologie: & il y avoit à ſaint Victor des religieux en grande réputation pour les arts liberaux. Ainſi les études de Paris devinrent illuſtres. On y enſeigna auſſi le decret, c'eſt-à-dire la compilation de Gratien, que l'on regardoit alors comme le corps entier du droit canonique. On y enſeigna la médecine; & joignant ces quatre études principales, que l'on nomma facultés: on appela le compoſé, univerſité des études; & enfin ſimplement univerſité, pour marquer qu'en une ſeule ville on enſeignoit tout ce qu'il étoit utile de ſavoir. Cet établiſſement parut ſi beau, que les Papes & les Rois le favoriſerent de grands privileges.

On vint étudier à Paris de toute la France, d'Italie, d'Alemagne, d'Angleterre, en un mot de toutes les parties de l'Europe latine ; & les écoles particuliéres des cathédrales ou des monaſtéres ceſſérent d'être fréquentées. Voyons un peu plus en détail ce que l'on enſeignoit en chaque faculté.

IX. Faculté des arts.

SOus le nom des arts on comprenoit la grammaire, & les humanitez : les mathématiques, & la philoſophie. Mais à proprement parler ce nom devoit comprendre ſeulement les ſept arts liberaux, dont nous voyons des traités dans Caſſiodore & dans Bede ; ſavoir : la grammaire, la rethorique, la dialectique : l'arithmétique, la muſique, la géométrie, & l'aſtronomie. Un maître és arts devoit être un homme capable de les enſeigner tous. Pour la grammaire on liſoit Priſcien, Donat, ou quelqu'autre de ces anciens, qui ont écrit ſur la langue latine, plûtôt pour en faire conoître les derniéres fineſſes aux Romains de

leur tems, à qui elle étoit naturelle, que pour en apprendre les élémens à des étrangers.

Dans le treiziéme ſiécle le latin n'étoit plus dans l'uſage commun du peuple, en aucun lieu du monde & en France la langue vulgaire étoit celle que nous voyons dans Ville-Hardoüin, dans Joinville, & dans les romanciers du même-tems. C'étoit ce ſemble à cette langue qu'il falloit appliquer l'art de la grammaire: choiſir les mots les plus propres, & les fraſes les plus naturelles, fixer les inflexions, & donner des regles de conſtruction & d'ortographe. Les Italiens le firent; & dés la fin du même ſiécle, il y eut des Florentins, qui s'appliquérent à bien écrire en leur langue vulgaire comme, Brunetto Latini, Jean Villani, & le Poëte Dante. Pour nôtre langue elle ne s'eſt épurée que par le tems: & ce n'a été que plus de quatre cens ans aprés l'inſtitution des univerſités que l'on a commencé à y travailler par ordre public dans l'académie françoiſe. Il eſt vrai que le latin étoit

encore tres-néceſſaire pour la lecture des bons livres & pour l'exercice de la religion ; & ceux qui étudioient alors étoient tous Eccleſiaſtiques. Le latin étoit néceſſaire pour les affaires & pour les actes publics ; il l'étoit pour les voyages, & on apeloit les interprétes, Latiniers. Il étoit donc impoſſible de ſe paſſer du latin : mais il étoit impoſſible auſſi d'en rétablir l'ancienne pureté, par la rareté des livres,& par les autres raiſons que j'ai marquées. Il fallut ſe contenter de le parler & de l'écrire groſſiérement. On ne fit point de difficulté d'y méler pluſieurs mots barbares, & de ſuivre la fraſe des langues vulgaires : on ſe contenta d'obſerver les cas, les nombres, les genres, les conjugaiſons & les principales regles de la ſyntaxe. C'eſt à quoi l'on réduiſit l'étude de la grammaire, conſiderant le reſte comme une curioſité inutile, puiſqu'on ne parle que pour ſe faire entendre,& qu'un latin plus élégant eût été plus difficilement entendu. Ainſi ſe forma ce latin barbare qui a été ſi long-tems en

uſage dans le Palais, dont on a peine à ſe défaire dans les écoles : & que l'on parle encore en Allemagne & en Pologne pour le commerce des voyages. De là vint la néceſſité des gloſes & des commentaires, pour expliquer les livres anciens, écrits purement.

La poëtique ſe réduiſoit à ſavoir la meſure des vers latins, & à la quantité des ſillabes ; car ils n'alloient pas juſques à diſtinguer les caractére des ouvrages & la difference des ſtiles. On le voit par les poëmes de Guntherus & de Guillaume le Breton: qui ne ſont que de ſimples hiſtoires, d'un ſtile auſſi plat & d'un latin auſſi groſſier, que celui dont on écrivoit en proſe. A la contrainte de la quantité & des céſures ils ajoûtoient celle des rimes, qui firent les vers leonins & ſouvent même négligeants la quantité, ils ſe contentoient de faire en latin de ſimples rimes comme en françois, & c'eſt ce qu'on appela des proſes. Voilà toute la poëſie des hommes ſérieux. Pour la poëſie vulgaire, qui commen-

çoit à régner dés le douziéme ſiécle, comme on voit par tant de romans & tant de chanſons : elle devint bientôt le partage des débauches & des libertins, tels qu'étoient pour la plûpart les Troubadours Provençaux & les autres poëtes de ce tems-là, qui couroient par les cours des Princes. Cependant il faut avoüer qu'il ſe trouvoit entre-eux des gens d'eſprit, & qui pour le tems avoient de la politeſſe ; mais leurs ouvrages ſont pleins de ſales amours & de fictions extravagantes. Dépuis ce tems on alla toûjours ſéparant de plus en plus l'agrément du diſcours d'avec le raiſonement & les études ſolides ; & c'eſt ce qui fit négliger la rethorique dans les écoles; car on n'y cherchoit ni à plaire, ni à émouvoir les paſſions.

On s'atacha principalement à la philoſophie, & on crût qu'elle n'avoit beſoin d'aucun ornement de langage, ni d'aucune figure de diſcours. Ainſi à force de la vouloir rendre ſolide & métodique, on la rendit extremement ſeche & ennuyeuſe : ne

conſidérant pas que le diſcours naturel & figuré épargne beaucoup de paroles, & ſoulage fort la mémoire, par les images vives qu'il imprime dans l'eſprit. Cependant comme il n'y a point d'étude ſans curioſité & ſans émulation, nos ſavans firent la même choſe que les arabes, ſoit à leur imitation, ſoit par le même principe ; & chargérent leur philoſophie d'une infinité de queſtions plus ſubtiles que ſolides, s'éloignant extrêmement de l'idée des anciens Grecs.

La logique de Socrate que nous voyons dans Platon & dans Zénophon, étoit l'art de chercher ſérieuſement la verité, & il le nommoit dialectique, parce que cette recherche ne ſe peut bien faire qu'en converſation particuliére entre deux hommes atentifs à bien raiſoner. Cét art conſiſtoit donc à répondre juſte ſur chaque queſtion, à faire des diviſions exactes, à bien definir les mots & les choſes, & à peſer atentivement chaque conſequence avant que de l'acorder : ſans ſe preſſer, ſans craindre de revenir ſur ſes pas & d'a-

voüer ſes erreurs, ſans vouloir qu'une propoſition fut vraye plûtôt que l'autre. Ainſi dans cette logique il entroit de la morale. Il y entroit auſſi de l'éloquence. Car comme les hommes ſont d'ordinaire paſſionnés ou prévenus de quelque erreur, il faut commencer par calmer leurs paſſions & lever leurs préjugés, avant que de leur propoſer la vérité, qui ſans cette préparation, ne feroit que les choquer. Or cette metode demande une diſcretion & une adreſſe merveilleuſe, pour s'acommoder à la varieté infinie des eſprits & de leurs maladies: & c'eſt ce que nous admirons dans Platon. C'eſt ſur ce fondement qu'Ariſtote met la dialectique en paralelle avec la rethorique, & dit que l'une & l'autre a le même but, qui eſt de perſuader par le diſcours. La dialectique employe des raiſons plus ſolides & plus convaincantes: parce qu'en converſation particuliére on connoît mieux la diſpoſition de celui à qui l'on parle, & l'on a le loiſir de lui faire faire tout le chemin qui eſt néceſſaire pour le conduire juſqu'à la

conoiſſance de la verité. Au lieu que la réthorique qui eſt l'art des diſcours publics, eſt obligé de ſe ſervir des préjugés de ſes auditeurs: & d'apuyer ſes raiſonemens ſur les principes dont ils convienent : parce qu'il eſt impoſſible de leur en faire changer en parlant peu de tems, & à une grande aſſemblée ; C'eſt ce qui a fait dire à Ariſtote, que la rethorique n'uſe que d'enthymêmes : c'eſt à dire, de raiſonemens, dont l'auditeur a déja une partie dans ſon eſprit, & qu'il n'eſt pas neceſſaire de développer. Telle étoit la dialectique chez les Grec l'art de trouver la verité autant qu'il eſt poſſible naturellement.

Nos Philoſophes ſemblent n'avoir conſidéré que les vérités en elle-mêmes, & l'ordre qu'elles ont entre elles indépendamment de nous. Il eſt vrai que l'on en a toûjours uſé ainſi dans les mathématiques, parce que leur objet n'émût point en nous de paſſions. Perſonne ne s'intéreſſe à faire paſſer pour droite une ligne courbe, ni à élargir un angle aigu. Mais comme la logique eſt l'inſtru-

ment de toutes les ſciences, & principalement de la morale: elle doit comprendre ce qui eſt néceſſaire pour faire entrer dans les eſprits toutes ſortes de verités, & plus celles où nos paſſions réſiſtent, que les autres. Cependant il ne paroît pas que nos philoſophes ayent eu aſſés d'égard aux diſpoſitions de leurs diſciples. Ils ont appliqué à toutes ſortes de ſujets la métode ſéche des géométres : & comme les premiers avoient à faire à des diſciples fort groſſiers, car on ſait qu'elle étoit la politeſſe en France il y a 500. ans ; ils prirent grand ſoin de ſépater toutes leurs propoſitions, de mettre tous leurs argumens en forme, & de diſtinguer toûjours la concluſion les preuves & les objections: en ſorte qu'il fut impoſſible, même aux plus ſtupides, de s'y méprendre. Ils croyoiẽt abréger beaucoup en retranchant tous les ornemens du diſcours, & toutes les figures de réthorique ; mais peut-être ne conſideroient-ils pas, que ces figures qui rendent le diſcours vif & animé, ne ſont que des ſuites natu-

relles de l'effort que nous faiſons pour perſuader les autres. D'ailleurs ces figures abregent fort le diſcours : ſouvent on écarte une objection d'un ſeul mot : ſouvent on prouve mieux par un tour délicat, que par un argument en forme : & toûjours on évite les répétitions ennuyeuſes des termes de l'art. Que l'on en faſſe l'experience, une page de diſcours ſcholaſtiſque ſe réduira au quart ſi on le change en un diſcours ordinaire & naturel ? & toutefois ceux qui y ſont acoûtumez croyent que les diſcours figurés ne contienent que des paroles, & ne reconoiſſent plus les raiſonnemens, s'ils ne ſont diſtinguez par articles, & intitulés. Je ſçay bien qu'il eſt quelquefois neceſſaire d'argumenter en forme, ou d'uſer des termes de l'art, & nommer la majeure ou la mineure; pour mettre en évidence une raiſon importante, ou pour démêler un ſophiſme : mais il ne s'enſuit pas qu'il faille en uſer toûjours ainſi. On ne s'exprime par ordinairement par des formules, ſous pretexte qu'elles ſont néceſſaires dans les contrats & dans

les ſermens : il faut laiſſer quelque choſe à faire au diſciple, & ne lui pas faire l'injure de croire qu'il ne puiſſe reconoître une raiſon ſi on ne la lui montre au doigt.

L'étude de la philoſophie conſiſtoit principalement à étudier Ariſtote, que les profeſſeurs liſoient & interprétoient publiquement : mais comme la plûpart des commentateurs ſe donnent carriére ſur les commencemens des ouvrages, avec le tems on traita fort au long tous les préliminaires de la logique. Des catégories d'Ariſtote, qui ne ſont qu'une explication ſuccinte de tous les termes ſimples, qui peuvent entrer dans les propoſitions : ils en ont fait un traité fort étendu, & y ont mêlé beaucoup de métaphiſique, & même de théologie. Car à l'ocaſion de la relation, il y en a qui entrent bien avant dans le myſtére de la Trinité. Ils ont encore commenté fort au long l'introduction de Porphyre d'où eſt venu le fameux traité des univerſels. On y a ajoûte les queſtions ſur le nom & l'eſſence de la logique même

ſi c'eſt un art ou une ſcience : & on s'eſt ſi fort étendu ſur ces préfaces que l'on a été contraint de traiter ſuccintement les régles des ſyllogiſmes, & tout le reſte de ce qui fait le principal corps de la logique d'ariſtote.

On a fait à peu prés de même dans la morale. On s'eſt étendu ſur les queſtions générales de la fin, du ſouverain bien, de la liberté ; en ſorte que l'on a manqué de tems, pour traiter les vertus en détail, & donner des régles particulieres pour la conduite de la vie, qui ſemble toutefois être le but de la morale. C'eſt en quoi Ariſtote devoit être de grand uſage ; car il a parfaitement bien conu les mœurs des hommes ; & s'il n'a pas toûjours eu des vûë auſſi hautes que Platon, il a raiſonné d'une maniere plus conforme au commerce de la vie & à ce qui peut humainement ſe pratiquer, mais aprés tout, c'eſt peu pour des Chrétiens, qui doivent avoir appris dés l'enfance une doctrine infiniment au deſſus de celle de Platon même.

DE toutes les ſciences la phyſique étoit la plus imparfaite, dans le tems où les univerſités ſe formerent. On l'emprunta toute entiere des Arabes : & au lieu de la fonder ſur l'expérience & de commencer par ſe bien aſſurer de ce que les choſes ſont en effet, on la fonda ſur l'autorité d'ariſtote & de ſes commentateurs, & ſur des raiſonnemens généraux. Et veritablement il n'étoit pas facile aux ſavans de ce tems-là de faire des expériences. Ils étoient tous moines ou clerc enfermés dans des monaſtéres & dans des coléges: pauvres la plûpart ou par leur profeſſion ou par leur fortune. Les arts étoient fort déchus, on avoit perdu quantité d'inventions, & on en avoit peu trouvé ; les artiſans étoient encore ſerfs pour la plûpart, & dans un grand mépris ; il étoit difficile de croire qu'il y eût rien à apprendre d'eux. Quoi qu'il en ſoit, les eſprits n'étoient point tournés à s'aſſurer des faits & à conſiderer l'expérience. On s'en raportoit à l'autorité des livres, & on tenoit pour conſtant tout ce qu'ils diſoient des

X. Phiſique ou médecine.

effet de la nature & de leurs cauſes. Bien loin de ſe défier de ce qui étoit extraordinaire, le plus merveilleux ſembloit toûjours le plus beau. De là vint la créance d'une infinité de fables, dont le monde eſt encore infecté, quoi que l'on travaille tous les jours à l'en détromper : tant de vertus occultes, tant de ſympathies, & d'antipathies, tant de proprietés imaginaires de plantes ou d'animaux. C'eſt auſſi ce qui augmenta le crédit de la magie & de l'aſtrologie, qui n'étoit déja que trop grand. On ſuppoſa la doctrine des influences des aſtres, comme une vérité inconteſtable : & les gens de bien s'eſtimérent aſſés heureux de prouver qu'elles ne pouvoient agir ſur les volontés libres : leur abandonnant le reſte de la nature, même les organes du corps humain. On crut qu'il pouvoit y avoir une magie naturelle, & on attribua à la ſurnaturelle, c'eſt-à-dire au pouvoir des eſprits malins tout ce dont on ne conoiſſoit pas la cauſe. Car étant certain par la religion qu'il y a de tels eſprits, & que Dieu leur per-

V. S. Tho. 1. 2 q. 9 art. 5 ad. 2. & 3.

met quelquefois de tromper les hommes, rien n'eſt plus commode pour couvrir l'ignorance que de leur attribuër ce dont on ne peut rendre raiſon. Ainſi les fictions des poëtes de ce tems-là, étoient beaucoup moins abſurdes, qu'elles nous paroiſſent. Il étoit vrai-ſemblable, même aux ſavans qu'il y eût eü ſouvent, & qu'il y eût encore en divers endroits du monde, des devins & des enchanteurs : & que la nature produiſit des dragons volans & des monſtres de diverſes ſortes. Cette créance des fables dans l'hiſtoire naturelle, aporta quantité de pratiques ſuperſtitieuſes ; particuliérement dans la médecine: où l'on aime toûjours mieux faire quelque choſe d'inutile, que d'omettre ce qui peut être utile. Ce que l'on appeloit donc étudier la phyſique, & l'on y comprenoit la médecine ; c'étoit lire des livres, & raiſonner, comme s'il n'y eût point eu d'animaux pour faire des anatomies, ni de plantes ou de minéraux pour en éprouver les effets ; comme ſi les hommes n'euſſent point eu l'uſage des ſens

pour reconoître la verité de ce que les autres avoient dit. En un mot comme si la nature n'eût plus été au monde pour la consulter elle-même. Ce fut à peu prés ainsi que les arts & la médecine furent traités dans les universités.

XI. Droit civil & canonique.

ON suivit la même métode pour le droit. Comme l'ignorance du latin & de l'histoire empêchoit d'entendre les textes, on s'en raporta aux sommaires & aux gloses, de ceux qui passoient pour les mieux entendre : & qui n'ayant pas eux-mêmes le secours des autres livres, ne faisoient qu'expliquer un endroit du digeste ou du decret, par un autre ; les conférant le plus exactement qu'ils pouvoient. Les fautes de ces maîtres trompérent aisément les disciples, & quelques-uns abuserent de leur crédulité, en mêlant à leurs gloses des étymologies ridicules & des fables absurdes. Soit qu'ils ne compriſſent pas que l'on ne peut pratiquer les loix si on ne les entend, soit qu'ils desesperassent de les entendre mieux : leur plus grande application fut à les réduire en prati-

V. glos. in c. 1. extra de summa trin. verb. diabolus. Itẽ in instit de jure nat. &c. § 4. 5. 6.

que à traiter des queſtions ſur les conſequences qu'ils tiroient des textes, à donner des conſeils & des déciſions. Mais quand on vouloit appliquer à nos affaires ce droit Romain ſi mal entendu & ſi éloigné de nos mœurs, & conſerver en même tems nos coûtumes qu'il étoit impoſſible de changer : les regles de la juſtice devinrent beaucoup plus incertaines que devant. Toute la juriſprudence ſe reduiſit en diſputes d'école & en opinions de docteurs, qui n'ayant pas aſſés creuſé les principes de la morale & de l'équité naturelle, cherchoient quelquefois leurs interêts particuliers. Ceux-mêmes qui cherchoient la juſtice ne ſavoient pas d'autres moyens de la procurer, que des remedes particuliers contre l'injuſtice : ce qui leur fit inventer tant de nouvelles clauſes pour les contrats, & tant de formalités pour les jugemens. Ils ne travailloient non plus que les médecins, qu'à guerir les maux preſents ſans ſonger à les prévenir & en arrêter les ſources ; ou plûtôt ils ne le pouvoient pas. Car

pour ôter les cauſes genérales des procés & de l'injuſtice, il faut que la puiſſance ſouveraine s'en mêle, qu'il y ait des loix certaines & conuës de tout le monde, & des officiers publics bien autoriſés. Il faut ôter aux particuliers pluſieurs moyens de s'enrichir & de ſe ruiner, & les réduire autant qu'il eſt poſſible à la vie la plus ſimple & la plus naturelle : comme nous voyons dans cette loy, que Dieu même donna à ſon peuple, & qui le rendit ſi heureux, tant qu'il l'obſerva. Mais alors l'Europe étoit ſi diviſée, & les princes ſi peu puiſſans, ou ſi peu éclairez, que l'on ne ſongeoit pas à faire de telles loix.

XII. Théologie. ON étudioit la théologie plus purement; & nous voyõs dans tous les tems une protection ſenſible de Dieu ſur ſon Egliſe, pour y cõſerver la ſainte doctrine. Mais quoy que la doctrine fût la même que dans les ſiécles précédents, la maniere d'enſeigner étoit differente. Les Péres de l'Egliſe étant la plûpart des Evêques fort occupés, n'écrivoient guére que par

neceſſité pour défendre la religion par des combats ſérieux contre les hérétiques & contre les payens, & ne traitoient que les queſtions qui étoient effectivement propoſées. Une bonne partie de leurs ouvrages ſont les ſermons qu'ils faiſoient au peuple en expliquant l'Ecriture ſainte. Les docteurs des univerſités, occupés à étudier & à enſeigner, ſeparérent même toutes les parties des études eccléſiaſtiques. Les uns s'atachérent à l'explication de l'écriture qu'ils appelérent théologie poſitive: d'autres aux myſtéres & aux verités ſpeculatives, ce qui a conſervé le nom general de ſcolaſtique: d'autres à la morale & à la déciſion des cas de conſcience. Ayant donc pour but d'enſeigner dans les écoles, ils s'appliquerent à traiter le plus de queſtions qu'ils purent & à les ranger avec métode. Ils crurent que pour exercer leurs diſciples & les preparer aux diſputes ſérieuſes contre les énemis de la foi: il faloit examiner toutes les ſubtilités que la raiſon humaine pouvoit fournir ſur ces matiéres, & prevenir toutes les

Perron. Euchar. liv 3. ch. 10.

objections des eſprits curieux & inquiets. Ils en avoient le loiſir, & en trouvoient les moyens dans la dialectique & la métaphyſique d'Ariſtote, avec les commentaires des Arabes. Ainſi ils firent à peu prés, ce que l'on fait dans les ſales d'eſcrime & dans les academies de manége : ou pour donner aux jeunes gens de la force & de l'adreſſe, on leur apprend bien des choſes, qui ſont rarement d'uſage dans les vrais combats. En expliquant le Maître des ſentences dont le livre étoit regardé comme le corps de la théologie ſcolaſtique, on formoit tous les jours de nouvelles queſtions ſur celles qu'il avoit propoſées : & depuis on a fait de même ſur la ſomme de ſaint Thomas. Mais il faut avoüer que cette application à former & à reſoudre des queſtions ; & en general à exercer le pur raiſonnement : a diminué pendant long-tems l'application aux études poſitives, qui conſiſtent plus en lecture & en critique : comme le ſens literal de l'Ecriture, les ſentimens des Peres & les faits de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique. Il eſt vrai que ces

ces études étoient tres-difficiles par la rareté des livres, & le peu de connoiſſance des langues antiques. Il n'y avoit que les grandes Bibliothéques où l'on pût trouver une bible avec la gloſe ordinaire complète. Un particulier étoit riche quand il avoit le décret de Gratien & la plûpart ne connoiſſoient les péres que pas ce recüeil.

XIII. Renouvellement des humanités

TElles étoient à peu prés les études en France & dans l'Europe, quand on recommença de s'apliquer aux humanités, je veux dire principalement à la grammaire & à l'hiſtoire. On peut compter ce renouvellement depuis l'an 1450. & la priſe de Conſtantinople, qui fit que tant de ſavans Grecs ſe retirérent en Italie avec leurs livres. Car bien que Petrarque & Bocaſſe euſſent relevé ces ſortes d'études dés le ſiécle précédent, ils n'avoient encore guére avancé. Mais en Gréce les études s'étoient aſſez bien conſervées. Le ſeul commentaire d'Euſtathe ſur Homére, montre que juſques aux derniers ſiécles, il y étoit reſté une infinité de livres & des hom-

mes d'une grande érudition. Ainſi depuis le milieu du quinziéme ſiécle on vit tout d'un coup paroitre une foule de ſavans, premierement en Italie, puis en France, & dans le reſte de l'Europe à proportion, qui s'apliquérent avec un ardeur incroyable à lire tous les livres des anciens qu'ils purent trouver, à écrire en latin le plus purement qu'il étoit poſſible, & à traduire les auteurs Grecs. L'art de l'Imprimerie qui fut trouvé en même tems, leur fut d'un tres-grand ſecours pour avoir aiſément des livres & les avoir corrects. Auſſi pluſieurs s'apliquérent enſuite à faire d'excélentes éditions de tous les bons auteurs ſur les meilleurs manuſcrits, recherchant les plus anciens, & en comparant pluſieurs enſemble. D'autres ont fait des dictionaires & des grammaires tres-exactes : d'autres des commentaires ſur les auteurs difficiles : d'autres des traités de tout ce qui peut ſervir à les entendre : comme leurs fables, leur religion, leur gouvernement, leur malice ; & juſques aux moindres particularités de leurs mœurs, leurs habits, leurs repas,

leurs divertiſſemens. Enſorte qu'ils ont fait tous les travaux neceſſaires, pour nous faire entendre, autant qu'il eſt poſſible aprés un ſi long intervale, tout ce qui reſte de livres antiques grecs ou latins.

Mais quelques-uns ſe ſont trop arrêtés à ces études, qui ne ſont que des inſtrumens pour d'autres études plus ſérieuſes. Car il y a eû des curieux qui ont paſſé leur vie à étudier le latin & le grec, & à lire tous les auteurs ſeulement pour la langue : ou même à entendre les auteurs & en expliquer les paſſages difficiles ; ſans aller plus loin ni en faire aucun uſage. Il y en a qui ſe ſont arrêtés à la mythologie & aux autres antiquitez que j'ay marquées : qui ont recherché des inſcriptions, des médailles & tout ce qui pouvoit éclaircir les auteurs, ſe bornant au plaiſir que donnent ces curioſitez. Quelques-uns, paſſant plus avant, ont étudié ſur les anciens les régles des beaux arts, comme l'éloquence & la poëſie, ſans toutefois les pratiquer : d'où vient que nous avons tant de traités modernes

de poëtique & de rethorique, quoy qu'il y ait eu ſi peu de véritables poëtes & de véritables orateurs : & tant de traités de politique faits par des particuliers qui n'ont jamais eu de part aux affaires. Enfin l'aplication à lire les livres des anciens, a produit en pluſieurs un reſpect ſi aveugle, qu'ils ont ſuivi leurs erreurs plûtôt que de ſe donner la liberté d'en juger. Ainſi l'on a crû que la nature êtoit telle que Pline l'a décrite, & qu'elle ne pouvoit agir que ſuivant les principes d'Ariſtote. Le pis eſt, que pluſieurs ont trop admiré leur morale, & n'ont pas vû combien elle eſt au deſſous de la religion qu'ils avoient apriſe dés le berceau. D'autres, quoi qu'en petit nombre, ont donné dans l'excés opoſé, & ont affecté de contredire les anciens & de s'éloigner de leurs principes. Mais entre ceux qui les ont admirés, le défaut le plus ordinaire a été la mauvaiſe imitation. On a crû que pour écrire comme eux, il faloit écrire en leur langue ; ſans conſidérer que les Romains écrivoient en latin & non

pas en grec : & que les Grecs écrivoient en grec, & non pas en egiptin ou en ſyriaque. On s'eſt piqué de faire de bons vers en latin, & même on en a fait en grec au hazard de n'être entendus de perſone : & ceux qui comme Ronſard & ſes ſectateurs ont commencé à en faire de françois aprés la lecture des anciens ; les ont remplis de leurs mots, de leurs fraſes poëtiques, de leurs fables, de leur religion, ſans ſe mettre en peine ſi de telles poëſies pourroient plaire à ceux qui n'auroient point étudié, il ſuffiſoit qu'elles fiſſent admirer la profonde erudition des auteurs. On a imité de même les orateurs : on a harangué en latin, & on a farcy des diſcours françois de paſſages latins. En un mot on a crû que ſe ſervir des anciens c'étoit les ſavoir par cœur, parler des choſes dont ils ont parlé, & redire leurs propres paroles : au lieu que pour les bien imiter, il faloit choiſir les ſujets qui nous conviennent, comme ils ſe ſont apliqués à ceux qui leur convenoient ; les traiter comme eux d'une maniére ſo-

lide & agréable; & les expliquer auſſi bien en nôtre langue, qu'ils les expliquoient en la leur.

Cette nouvelle eſpéce d'étude excita une maniére de guerre entre les ſavans. Les humaniſtes charmés de la beauté des Auteurs antiques, & entêtés de leurs nouvelles découvertes, mépriſoient le commun des docteurs qui ſuivoient la tradition des écoles, négligeant le ſtyle pour s'atacher aux choſes, & préferant l'utile à l'agréable. Les docteurs de leur côté, je dis les théologiens & les canoniſtes, regardoient ces nouveaux ſavans comme des grammairiens & des poëtes, qui s'amuſoient à des jeux d'enfans & à de vaines curioſités. Mais les humaniſtes ſe faiſoient écouter, parce qu'ils écrivoient poliment, & qu'ils avoient apris par la lecture des anciens, & à railler de bonne grace. L'héréſie de Luther, qui s'éleva peu de tems aprés, échaufa ces querelles, & les rendit plus ſérieuſes. Luther vouloit réformer les études auſſi bien que la religion. Il ne faloit ni philoſophie ni ſciences profanes. Il fa-

V. Epiſt. obſcur. virer. Eraſm.

loit brûler Platon, Ariſtote, Cicéron, & tous les livres des anciens, pour n'étudier que l'écriture, & donner tout le reſte du tems au travail des mains. C'eſt ainſi que, pouſſant tout à l'excés, il rendoit odieuſes les plus ſaintes maximes de l'antiquité. La réſiſtance qu'il trouva dans les docteurs de théologie, & les cenſures de la faculté de Paris & des autres univerſités, le rendirent leur énemi irréconciable. Il les traita avec le dernier mépris, & Melancton ſon fidéle diſciple employa tout ſon eſprit & toutes ſes belles lettres ; pour les tourner en ridicule. Mais les prétendus réformateurs ne durérent pas long-tems dans cette premiére ſévérité contre les études profanes. Ils furent bien-tôt les plus ardens à étudier les humanités, voyant que l'éloquence & l'opinion d'une érudition ſinguliére leur atiroit grand nombre de ſectateurs. Ils regarderent ces études comme des moyens néceſſaires à la réformation de l'Egliſe ; & voulurent faire paſſer le renouvellement des lettres pour le premier ſigne que

Epiſt. ad nob. Genn. an 1520

Hiſt Eccleſ. de Beze com-monc.

Dieu eut donné de ſa volonté ſur ce point. Il ſembloit à les entendre, que cette conoiſſance des langues & de l'hiſtoire, qu'ils aqueroient par un travail aſſidu, fut une marque aſſurée d'une miſſion extraordinaire; & ſe faiſans admirer des ignorans, ils leur perſuadoient aiſément que les docteurs catoliques ne ſavoient non plus la religion que les belles lettres. Mais ils n'eurent pas long tems ce foible avantage. Les catoliques les combatirent bien-tôt par leurs propres armes, & ſe ſervirent tres-utilement contr'eux de la conoiſſance des langues originales & des auteurs anciens, ſuivant leurs propres éditions. On a donc recommencé à étudier les péres grecs & latins, trop peu conus dans les ſiécles précédents : on a étudié l'hiſtoire eccleſiaſtique, les conciles, les anciens canons ; on a remonté juſques à l'origine de la tradition, & on a puiſé la doctrine dans les ſources. Le ſens litéral de l'écriture a été recherché par le ſecours des langues & de la critique. Je ſçay bien que pluſieurs

même des catholiques, ont pouſſé ces recherches à de vaines curioſités ; & que pluſieurs auſſi ſont demeurés trop atachés à l'ancien ſtile des écoles : tant il eſt difficile aux hommes de ſe tenir dans une juſte médiocrité.

Le langage de la philoſophie ſcolaſtique qui nous eſt venuë des Arabes, n'eſt digne par lui-même d'aucun reſpect particulier. Il en eſt comme de l'architecture de nos anciennes Egliſes. Cette architecture que nous nommons gothique, & qui eſt effectivement arabeſque, n'en eſt ni plus venerable ni plus ſainte, pour avoir été appliquée à des uſages ſaints dans les tems où l'on n'en conoiſſoit pas de meilleure. Ce ſeroit une délicateſſe ridicule de ne vouloir pas entrer dans les Egliſes qui ſont bâties de la ſorte : mais ce ſeroit un auſſi vain ſcrupule de n'oſer en bâtir d'une meilleure architecture. C'eſt par hazard que ces idées ſe trouvent en nous jointes à celles de la religion : & il faut ſavoir diſtinguer ce qui vient des mœurs & de l'inſtitution des

hommes, d'avec ce que les choſes ſont en elles-mêmes.

Si d'un côté le renouvellement des humanités a rendu nos études plus ſolides & plus agréables qu'auparavant ; il les a renduës d'ailleurs plus difficiles. Car on a plûtôt augmẽté que changé, & l'on a voulu tout conſerver. Ainſi s'eſt formé peu à peu & par une longue tradition, ce cours d'études qui eſt en uſage dans les écoles publiques. D'abord la grammaire avec la langue latine, la poëtique, c'eſt-à-dire la ſtructure des vers latins, la réthorique & par ocaſion l'hiſtoire & la géographie, puis la philoſophie, & enſuite la théologie le droit ou la médecine ſuivant les differentes profeſſions. Je laiſſe à ceux qui y ont paſſé à juger ſi dans les écoles on n'enſeigne rien que d'utile, & ſi on y enſeigne tout ce qui eſt néceſſaire. Mon deſſein comme j'ai dit d'abord, n'eſt que de parler des études domeſtiques. C'eſt pourquoy j'ay crû qu'il me ſeroit permis de mettre à part l'autorité de la coûtume, pour raiſoner librement ſur la matiere

des études : comme les philoſophes les plus ſoûmis aux loix de leur païs, ne laiſſent pas de raiſoner ſur la politique. Je parlerai des études en général, quoy que mon principal deſſein ſoit de me réduire à celles qui ſont le plus à l'uſage des jeunes gens que l'on inſtruit en particulier : & je propoſerai ſimplement mes réfléxions fondées ſur l'expériance.

XIV. Seconde partie. Du choix des études.

IL me ſemble qu'il faut premierement examiner ce que c'eſt que l'étude, & quel but on ſe doit propoſer en étudiant. Amaſſer beaucoup de conoiſſances, même avec un grand travail, & ſe diſtinguer du commun en ſachant ce que les autres ne ſavent point : tout cela ne ſuffit pas pour dire que l'on étudie : autrement ce ſeroit étudier, que de conter toutes les lettres d'un livre, ou toutes les feüilles d'un arbre ; puiſque ce ſeroit une ocupation fort pénible qui ſe termineroit à une conoiſſance fort ſinguliére. Mais pourquoy cette application ſeroit-elle ridicule, ſinon parce qu'elle ne ſeroit ni utile ni agréable?

Il faut donc que ce que l'on doit nommer étude, ait pour but au moins le plaiſir de la conoiſſance. Encore le plaiſir ne ſuffit pas pour juſtifier les études qui nuiſent à de meilleures études, ou à d'autres ocupations plus utiles. On auroit pitié d'un malade qui ne chercheroit qu'à s'habiller proprement & manger tout ce qui flateroit ſon gout, au lieu de s'apliquer ſerieuſement à ſe guérir. On ſe moqueroit d'un jeune artiſan, qui pendant ſon aprentiſſage s'amuſeroit à deſſigner & à joüer des inſtruments, au lieu d'aprendre ſon métier. Il auroit beau dire qu'il y prend plaiſir, & que la peinture & la muſique ſont des arts plus nobles que la menuiſerie, ou la ſerrurerie. Laiſſez tout cela, lui diroit-on, aux muſiciens & aux peintres, le tems que vous doneriez à leur métier vous empêcheroit d'aprendre le vôtre. Tout ce que l'on peut vous permettre, c'eſt de vous y divertir les jours de Fêtes, au lieu de faire la débauche. On pourroit en dire de même à la plûpart des jeûnes gens. Vôtre édu-

cation doit être l'aprentiſſage de vôtre vie : vous devez y aprendre à devenir honête homme, & habile homme ſelon la profeſſion que vous embraſſerez : apliquez-vous uniquement à ce qui vous peut rendre tel. Mais la grammaire, la poëtique, la logique me divertiſſent: je trouve un grand plaiſir à ſavoir pluſieurs langues, à tirer des étymologies, & faire differentes réfléxions ſur le langage des hommes : j'aime à juger des ſtiles, & à examiner les regles de la poëſie : j'aime ces doctes ſpéculations ſur la nature du raiſonement, & ces enumérations exactes de tous ceux qui peuvent former une concluſion. Vous avez raiſon : toutes ces conoiſſances ſont agréables : elles ſont même fort honêtes, & vous peuvent ſervir juſques à un certain point. Mais prenez garde que le plaiſir ne vous emporte, & que vous n'y doniez trop de tems. La phyſique a encore de grands charmes. Si vous vous abandonez aux mathématiques, vous en avez pour vôtre vie. Il y a

des gens qui la trouvent trop courte pour l'étude de l'hiſtoire : & il y en a qui la paſſent à de pures curioſités de voyages ; d'intelligence dans les beaux arts, comme la peinture & la muſique ; de recherches de choſes rares. Cependant quand aprendrez-vous à vivre, & quand vous inſtruirez-vous des choſes particuliéres à vôtre profeſſion ? Il faut retrancher ces plaiſirs, ſi vous ne ſavez pas les moderer ; & ſi vous y pouvez garder une meſure raiſonable, à la bonne heure : donnez-y le tems que les autres donnent à la bonne chere, au jeu, & à des viſites inutiles. Mais ayez ſoin toutefois de garder du tems pour exercer vôtre corps, & pour relâcher entierement vôtre eſprit ; car la ſanté & la liberté d'eſprit eſt préferable à toute la curioſité. Outre le plaiſir, il y a encore une grande tentation à éviter ; c'eſt celle de la vanité. Combien y a-t'il d'études que l'on ne fait que pour paroître, pour ſe diſtinguer, pour étonner les ignorans ? Le moyen de les reconoî-

tre, eſt de penſer à ce que l'on étudieroit, ſi l'on devoit vivre en ſolitude, & ne parler jamais à perſone.

On ne doit donc nommer étude, que l'application aux conoiſſances qui ſont utiles dans la vie. Il y en a de deux ſortes : les unes ſont utiles pour agir & pour s'aquiter dignement des devoirs communs à tous les hommes, ou de ceux qui ſont propres à chaque profeſſion : les autres ſont utiles pour s'ocuper honêtement dans le repos, & profiter du loiſir, evitant l'oiſiveté & la debauche. Le premier but doit être l'action de l'homme comme homme, dont la perfection eſt la vertu morale : enſuite on le regarde comme membre de la ſocieté civile. Il eſt encore tres-important de bien employer les intervales de l'action. Toutes les actions des hommes ne tendent qu'au repos & au loiſir : & cet état eſt le plus dangereux pour ceux qui ne ſavent en bien uſer. Mais ceux qui en profitent, aquierent les conoiſſances qui peu-

V. Ariſt. polit. li. 8. ch. 5.

vent ſervir à conduire & leurs actions & celles des autres ; & goûtent en les aquerant les plaiſirs les plus purs de cette vie. Ainſi comme par le travail du corps, on ſe procure la nourriture, que le corps reçoit avec plaiſir, & qui lui redonne des forces, pour travailler de nouveau : de même par les affaires & par les actions de la vie, on ſe procure le repos, ou l'on aprend à ſe conduire dans les actions ſuivantes : & on l'aprend avec plaiſir. La providence a tellement diſpoſé le corps des enfans, que lorſqu'ils ne ſont point encore capables de travail, ils demandent une grande quantité de nourriture qui les fait croître & les fortifie. Il en eſt de même de l'ame : il n'y a point d'âge où l'on apprene ſi facilement, & où l'on deſire tant d'aprendre, que la premiere jeuneſſe encore incapable d'agir ; au lieu que la vieilleſſe qui n'en eſt plus capable eſt tres-capable d'inſtruire, & y a grande inclination. En ſorte qu'il n'y a aucun état de la vie qui ne ſoit

fort utile, ſi l'on ſçait répondre aux intentions du créateur.

La jeuneſſe eſt donc un tems fort précieux : jamais la curioſité ni la docilité ne ſont ſi grandes : Les enfans veulent tout ſavoir, tous les objets leur ſont nouveaux, & ils les regardent avec atention & admiration ; ils font ſans ceſſe des queſtions, ils veulent eſſayer de tout, & imiter tout ce qu'ils voyent faire. D'ailleurs ils ſont crédules & ſimples ; ils prenent les paroles pour ce qu'elles ſignifient, juſques à ce qu'ils ayent apris à ſe défier, en éprouvant que l'on ment, & que l'on trompe. Ils prenent telle impreſſion que l'on veût, n'ayant encore ni expérience ni raiſonement qui y réſiſte : jamais la mémoire n'eſt plus facile ni plus ſeure ; & ſelon qu'en cét âge on s'acoûtume à penſer à certaines choſes plûtôt qu'à d'autres, on s'y applique dans tout le reſte de ſa vie avec plus de facilité & de plaiſir. Il eſt évident que Dieu a donné toutes ces qualités aux enfans, afin qu'ils pûſ-

ſent aprendre ce qui leur doit ſervir dans le reſte de la vie : & il eſt de la même providence de ne leur avoir pas donné ces qualités en vain : mais de leur avoir donné en même-tems la capacité de retenir tout ce qui leur eſt néceſſaire, & les moyens extérieurs de l'aprendre. C'eſt la faute de ceux qui nous ont inſtruit, & la nôtre enſuite, s'il nous manque quelqu'une de ces conoiſſances néceſſaires, de-là vient que l'ignorance de nos devoirs nous rend coupables. Or la capacité que nous avons de conoiſtre & de retenir, n'eſt pas petite ; & il n'y a point d'homme ſi peu inſtruit & d'un eſprit ſi groſſier, pourveu qu'il ne ſoit pas tout-à-fait ſtupide, qui n'ait une quantité prodigieuſe de conoiſſances. Prenés un païſan qui ne ſait point lire : & qui n'a point apris de métier : il ſait comment ſe font les choſes les plus néceſſaires pour la vie, quel en eſt le prix, quels ſont les moyens de les avoir : il conoit les arbres & les plantes de ſon terroir, la qualité des terres,

les differentes façons qu'elles demandent, & les faiſons du travail, la chaſſe ou la pêche ſelon le païs, & une infinité de choſes ſemblables, utiles & ſolides, ignorées pour l'ordinaire de ceux que l'on apelle ſavans. Les ignorans ne ſont donc pas des gens qui ne penſent à rien, & qui n'ayent rien dans la mémoire; ils y ont moins de choſes, & penſent ſouvent aux mêmes, ſans ordre & ſans ſuite: ou bien ils penſent à quantité de choſes, mais petites, baſſes vulgaires, & inutiles. Les premiers ſont plus groſſiers, ceux-cy plus legers. Les ſavans au contraire, & les habiles gens, ne ſont pas toûjours des gens qui ayent le cerveau mieux diſpoſé que les autres; ils l'exercent plus, il penſent à plus d'objets, plus grands, plus nobles, plus utiles.

Mais quelque grande que ſoit, même dans les naturels les plus heureux, cette capacité d'apprendre & de retenir, il eſt clair qu'elle eſt bornée; puis qu'elle dépend du moins en partie, du corps & de la

diſpoſition du cerveau, & que l'ame même eſt une créature dont la vertu eſt finie. D'ailleurs la vie eſt courte; la plus grande partie s'employe aux beſoins du corps, & le reſte nous eſt plus donné pour agir, que pour aprendre. Enfin, ſans parler de ce qui eſt au deſſus de nôtre portée, il ne faut pas croire qu'aucun homme en particulier puiſſe ſavoir tout ce qui eſt de la portée de l'eſprit humain. Quiconque aura la vanité d'y prétendre, y laiſſera quantité de conoiſſances utiles, pour ſe charger de quantité de ſuperfluë, & dans celles-là même il trouvera toûjours des païs qui luy ſeront inconus. Il faut donc ménager le tems, & choiſir avec un grand ſoin ce que nous devons aprendre: d'autant plus que l'on n'oublie pas comme l'on veut: & que les conoiſſances ne ſont pas chez nous comme des tableaux ou des médailles que l'on met dans un cabinet, pour ne les regarder que quand on veut, & s'en défaire quand on n'en veut plus. Nous

n'avons point d'autre lieu où mettre nos conoiſſances, que nôtre mémoire & nôtre ame même : elles y demeurent malgré nous, ſouvent toute nôtre vie ; & celles dont nous voudrions le plus nous délivrer, ſont celles qui ſe preſentent le plus à nous. De plus ce ſont nos penſées, bonnes ou mauvaiſes, qui forment nos mœurs ; de ſorte qu'une erreur que nous avons embraſſée, eſt comme un poiſon que nous aurions avalé, & dont il ne ſeroit plus en nôtre pouvoir d'empêcher l'effet. Que ſi nous ſommes obligez à bien choiſir ce que nous étudions nous-mêmes, nous devons y regarder de bien plus prés pour inſtruire les autres, principalement les enfans : il y a plus d'injuſtice à prodiguer le bien d'autrui que le nôtre ; & c'eſt une eſpece de cruauté, de faire égarer ceux que l'on nous donne à conduire. On ne croit pas d'ordinaire, que ce choix ſoit d'aucune importance pour les petits enfans. Lorſque les premieres pointes de lumiére commencent à paroître en eux, on

Car pour les principes qui ſont purement de lumiére naturelles, ils les ont dés-lors, tels qu'ils les auront toute leur vie. Ils peuvent donc errer, quand ils mettent un principe poſitif, ou quand ils ne font pas aſſez d'atention aux principes naturels ; mais ils tirent droit leurs concluſions : & s'ils n'avoient dés-lors la notion des grands principes, & la notion des bonnes conſéquences ; ils ne l'auroient jamais. Les hommes ne ſe donnent point les uns aux autres ces lumiéres : elles ne vienent que du créateur, puiſqu'elles ſont le fond de la raiſon même.

Le défaut d'expérience eſt le premier auquel on peut remédier, répondant à toutes leurs queſtions avec la même ſimplicité qu'ils les propoſent : leur diſant la vérité de tout ce qui leur eſt utile de ſavoir : & s'expliquant tres-clairement. On ne ſe contentera pas de ſatisfaire leur curioſité ſur tous les objets ſenſibles, qui les font parler : on leur contera des hiſtoires utiles, comme celles de la religion, & celle

celle de leur païs : mais on aura ſoin de leur expliquer, tout ce dont ils n'ont point encore d'expérience: afin qu'ils ne diſent rien, s'il eſt poſſible, dont ils n'ayent une idée nette dans l'eſprit. On peut auſſi leur aprendre quelques fables, comme celles des faux dieux de l'antiquité & les fables d'Eſope:qui ſerviront pour la morale. Ces badineries les divertiſſent : & ne leur feront point de mal,quand on ne les leur donnera que pour ce qu'elles ſont. Mais il ne faut jamais les tromper. Pour l'atention, il faut la procurer aux enfans doucement & avec beaucoup de patience, elle viendra avec le tems, & quand ils commenceront à en être plus capables, on pourra l'exciter d'abord par le plaiſir de quelque conoiſſance qui les atache : enſuite par la crainte, par les menaces, & même par les châtimens ; mais il en faut venir à ces derniers moyens le plus tard qu'il eſt poſſible.

Quant aux premieres inſtructions, je voudrois qu'on les leur donnât, ſans qu'ils s'aperçuſſent, que l'on eût deſſein de les inſtruire. Que l'on pro-

ſitât des intervales du jeu, & quand l'enfant ſeroit las de courir & de s'agiter, on lui contât tantôt l'hiſtoire du paradis terreſtre, tantôt le ſacrifice d'Abraham, où les avantures du patriarche Joſeph: une autre fois quelque fable comme j'ai marqué, ſans l'obliger à redire ce qu'il auroit apris; mais lui laiſſant redire de lui-même quand il ſeroit en belle humeur. Il y a auſſi diverſes induſtries pour exercer la curioſité de ces enfans en ce premier âge. Des peintures & des images, que l'on leur preſente, afin qu'ils en demandent l'explication. Des entretiens, que l'on fait devant eux, comme ſans ſonger à eux: & que l'on continuë, quand ils s'y apliquent, leur adreſſant même la parole. Quand on en a pluſieurs enſemble, l'émulation peut beaucoup ſervir: on peut conter à l'un devant l'autre, ce que l'on veut que l'autre aprenne: on peut propoſer pour recompenſe, à celui qui ſera le plus obeïſſant dans les autres choſes, de lui conter une belle Hiſtoire. Il faut loüer ſouvent devant eux la ſcience & l'étude, ſans

qu'il paroiſſe que ce ſoit pour eux. Enfin il faut étudier le naturel & l'inclination particuliere de chaque enfant pour le faire apliquer de luy-même, par le plaiſir ou par quelqu'autre motif qui le touche. C'eſt pour cela qu'il leur faut tendre des piéges de tous côtez, & les tromper autant que l'on peut : & non pas pour les rendre défians & malicieux, qui eſt ce que l'on apéle les déniaiſer. Sur tout il ſe faut bien garder dans les premieres années où les impreſſions qu'ils reçoivent ſont tres-fortes de joindre tellement l'idée des verges à celle d'un livre, qu'ils ne penſent à l'étude qu'avec frayeur. Ils ont peine à en revenir ; & il y en a qui n'en revienent jamais. Il faut au contraire les entretenir dans la joye, qui eſt ſi naturelle à cét âge, rire & badiner quelquefois avec eux, pourveu que l'autorité n'en ſouffre pas : & atendre plûtôt quelques années de plus, à commencer les inſtructions ſerieuſes & l'étude réglée.

Comme le cerveau des enfans eſt fort tendre, & que tout leur eſt nou-

veau, ils ſont vivement frapez des objets ſenſibles qui les environent, & y ſont continuellement atentifs. De-là vient qu'ils joignent facilement ce qui les frape en même-tems : un certain ſon avec une certaine figure & une certaine odeur, qui n'ont aucune liaiſon naturelle. C'eſt par-là qu'ils aprenent ſi facilement à parler, & c'eſt par-là que les châtimens font leur éfet. Mais c'eſt auſſi ce qui cauſe leurs erreurs : car ils prennent pour bon tout ce qui eſt agréable aux ſens, ou qui eſt joint à quelque objet agréable ; & pour mauvais tout ce qui eſt contraire. Ces premieres impreſſions ſont ſi fortes, qu'elles formẽt ſouvent les mœurs pour tout le reſte de la vie, & c'eſt aparemment une des cauſes des coûtumes differentes des nations entieres. De ſorte que qui ſeroit aſſés heureux pour joindre des ſenſations agréables aux premiéres inſtructions, que l'on donne des choſes utiles, pour les mœurs, ou pour la conduite de la vie ; en un mot de joindre le bien véritable avec le plaiſir, auroit trouvé le ſecret de la meil-

leure éducation. Je ſay bien que par ce principe on donne aux enfans des friandiſes, des images, de l'argent, ou des beaux habits, pour les récompenſer & les exciter à bien faire; mais on leur nuit ſouvent par-là, plus qu'on ne leur ſert. On fomente en eux des ſemences de gourmandiſe, d'avarice & de vanité. Il faudroit les toucher par des plaiſirs plus innocens, que ceux de manger, de poſſeder quelque choſe, & de ſe faire regarder: & je n'en voy point qui y conviennent mieux, que ceux de la vûë: les beautés naturelles, les ouvrages de la peinture & de l'architecture, la ſymétrie, les figures & les couleurs. Comme la vûë nous fait raporter au déhors toutes ſes impreſſions, ſes plaiſirs ne nous portent qu'à admirer & aimer les objets, & non pas à nous eſtimer nous-mêmes. Les ſons agréables & les bonnes odeurs font le même éfet à proportion, & c'eſt peut être la raiſon pourquoi dans l'office ſolemnel de l'égliſe, on a jugé à propos d'acorder quelque choſe à ces trois ſens. Je voudrois donc que

la premiere Egliſe où l'on porte un enfant, fut la plus belle, la plus claire, la plus magnifique : qu'on l'inſtruiſit plus volontiers dans un beau jardin, où à la vûë d'une belle campagne, par un beau tems, & quand il ſeroit lui-même dans la plus belle humeur. Je voudrois que les premiers livres dont il ſe ſerviroit fuſſent bien imprimez & bien reliez: que le maître lui-même, s'il étoit poſſible, fut bien fait de ſa perſonne propre, parlant bien d'un beau ſon de voix, d'un viſage ouvert, agréable en toutes ſes maniéres ; & comme il eſt difficile de rencontrer ces qualités jointes aux autres plus eſſentielles, je voudrois du moins qu'il n'eût rien de choquant ni de dégoutant. Le peu de ſoin qu'on a de s'acomoder en tout cecy à la foibleſſe des enfans, fait qu'il reſte à la plûpart de l'averſion & du mépris pour toute leur vie, de ce qu'ils ont apris de gens trop vieux, chagrins ou mauſſades : & que le dégoût des écoles publiques, quand ce ſont de vieux bâtimens qui manquent de lumiére & de bon air, paſſe juſques

au latin & aux études. Mais quoi que l'on faſſe pour engager les enfans à s'apliquer, il ne faut pas eſperer qu'ils le faſſent longtems, ni que l'on puiſſe toûjours les conduire par le plaiſir. On aura ſouvent beſoin de crainte; la joye diſſipe; & ſe joignant à leur légéreté naturelle, elle les fait en un moment paſſer d'un objet à l'autre. Il eſt même à craindre qu'ils ne ſe familiariſent trop avec le maître s'il eſt toûjours en belle humeur, & qu'en cherchant à les réjoüir, il ne ſe rende trop plaiſant, & ne leur découvre quelque foibleſſe. Il faut donc qu'il reprenne ſouvent le caractére qui lui convient le plus, qui eſt le ſérieux: & qu'il montre quelquefois de la colére, & par ſes regards & par le ton de ſa voix, pour arrêter l'épanchement de ces jeunes eſprits, & les faire rentrer en eux-mêmes. Que ſi des menaces il faut paſſer juſques aux châtimens, on peut y ménager pluſieurs degrez avant que d'en venir aux punitions corporelles: & on doit leur faire ſentir que l'on ne les punit que pour le manque d'aplication, ou

pour quelque autre faute qui apartient aux mœurs: & non pas préciſément pour leur ignorance ou leur peu d'eſprit afin qu'ils ne regardent pas la punition comme un malheur, mais comme une juſtice. Sur tout il faut faire ſon poſſible pour n'avoir jamais contre eux de véritable colére, quelque mine que l'on faſſe. Je ſay bien que cela n'eſt pas aiſé, la fonction d'enſeigner n'eſt pas agréable: ſi le diſciple s'ennuye, quoy qu'il voye ſouvent quelque choſe de nouveau, le maître doit s'ennuyer encore plus. En cét état le chagrin prend aiſément, & il eſt à tous momens excité par la badinerie continuelle des enfans, ſi opoſée à l'humeur d'un vieillard ou d'un homme meur. D'ailleurs les menaces & les châtimens ſont un chemin bien plus court pour donner de l'attention, que cette inſinuation & ces artifices ſi doux, dont j'ay parlé. Mais il ne faut pas regarder ce qui eſt plus commode au maiſtre, & il eſt toûjours plus utile au diſciple, d'être conduit par la douceur & par la raiſon. Au moins

faut-il éviter avec grand ſoin de maltraiter les enfans injuſtement, ne fuſſe que d'une parole ou d'un regard. Quelque juſte que ſoit la réprimende elle eſt toûjours dure, ſur tout en un âge où les paſſions ſont ſi fortes, & la raiſon ſi foible. C'eſt une eſpéce de bleſſure, qui atire toute l'atention de l'ame, & l'occupe de la douleur qu'elle reſſent, ou de l'injuſtice qu'elle s'imagine recevoir. De ſorte que ſi l'injuſtice eſt effective, ſi l'enfant s'aperçoit, ou par ce qui précéde ou par ce qui ſuit, ou par le jugement des autres, ou par celui de ſon maître même, lors qu'il lui arrive de ſe démentir tant ſoit peu; s'il s'aperçoit, dis-je, que ſon maître ſoit paſſionné, ou qu'il ne ſoit pas exactement raiſonable; il ne manquera point de le haïr ou de le mépriſer; & deſlors ce maître ne pourra plus lui être utile. Il ne faut pas s'imaginer que les enfans ſoient aiſés à tromper là-deſſus: ils ſentent bien s'ils ont tort ou raiſon; & ils ont le diſcernement tres-fin, pour conoître les paſſions, au viſage & à tout l'exté-

rieur : quoy qu'ils ne ſachent pas encore l'exprimer, & qu'ils ne faſſent pas même réflexion qu'ils le remarquent. Ils ont cela de bon, que leurs chagrins & leurs coléres ne durent pas long-tems, & qu'ils reviennent bien-tôt à la joye qui leur eſt plus naturelle. Gardons-nous bien de nous y oppoſer : de les attriſter en faiſant durer trop long-tems la creinte, ou les décourager tout-à fait, en la pouſſant à l'excés. Il vaut mieux qu'ils ſoient un peu trop gais, que d'être abatus & triſtes contre leur naturel. Au contraire, il ne faut les affliger quelques momens ; que pour profiter de l'état plus tranquile, où ils ſe trouveront enſuite. Car il ne faut pas eſpérer, que les reprimandes ou les inſtructions faſſent grand effet, tant que la creinte ou la douleur les poſſede. Ils ne voyent rien alors, que le mal dont on les menace, ou qu'on leur fait ſentir : & ſi la punition eſt violente, les ſanglots les étouffent & ils ſont hors d'eux-mêmes. Mais ſi-toſt que la tempête eſt paſſée, & qu'ils ſont revenus à un ſérieux raiſonable,

ils s'apliquent tout de nouveau : & c'eſt alors qu'il fait bon leur donner des inſtructions, & qu'ils ſont en état de les entendre. Non qu'il faille exiger toûjours d'eux aſſés de raiſon pour ſe condamner eux-mêmes. Mais dans le tems qu'ils diſent leurs méchantes excuſes, ils ne laiſſent pas de voir qu'ils ont tort, & ſouvent ils ſe corrigent enſuite. Quoy que je me ſois engagé à parler de cette métode de donner de l'atention, à l'ocaſion des premieres inſtructions que l'on donne aux enfans : il eſt aiſé de voir qu'elle s'étend à tout le reſte des études, à proportion. Dans les commencemens il faut les engager autant qu'il eſt poſſible par le plaiſir, & enſuite les retenir par la creinte. A meſure que la raiſon ſe fortifiera on aura moins beſoin de ces artifices.

XVI. Diviſiõ des Etudes.

REvenons au choix des études, dont je me ſuis un peu écarté, pour parler des premieres inſtructions, & de la métode générale d'enſeigner. L'étude eſt l'aprentiſſage de la vie. Elle nous doit fournir les moyens

de bien agir & d'uſer honêtement du repos. La vie eſt courte, la capacité du cerveau eſt bornée, la jeuneſſe eſt le tems le plus propre pour aprendre. Je penſe avoir établi tous ces principes, & avoir eü raiſon d'en conclure, que l'on doit choiſir avec grand ſoin, ce que l'on doit faire aprendre aux jeunes gens. Mais pour bien faire ce choix, il ne faut pas le borner à une certaine eſpece de gens, ou à un certain genre d'études, il faut embraſſer tout d'une veuë, autant qu'il eſt poſſible, toutes les differences des hommes & des conoiſſances qui leur conviennent. Conſidérons tout ce qu'il y a de créatures raiſonables de l'un & de l'autre ſexe, de toutes conditions, tant de celles que l'on attribuë à la fortune, comme la richeſſe, la pauvreté, la grandeur & la vie particuliere; que de celles qui viennent du choix, comme l'épée, la robe, le trafic, & les métiers. Et quoy que nous ne les regardions que dans un ſeul âge, qui eſt la jeuneſſe, ne laiſſons pas d'en examiner tous les degrez, depuis la premiere enfance, juſ-

ques à l'âge meur & à l'état parfait de chacun. Quant aux conoiſſances, il faut bien diſtinguer celles qui ſont utiles, de celles qui ne donnent que du plaiſir, & diviſer encore les premieres, ſuivant les trois ſortes de biens, auſquels elles peuvent ſervir; les biens de l'ame comme l'eſprit & la vertu, ceux du corps comme la ſanté & la force, & ceux que l'on apelle biens de fortune, & qui ſont la matiere des affaires. Entre ces conoiſſances utiles, on peut diſtinguer celles qui le ſont le plus; & cõpter pour néceſſaires, celles dont perſone ne peut être privé ſans être fort miſerable. Ces diſtinctions ſupoſées, il ſera facile de régler le choix dont il s'agit: car il eſt évident, pour peu que l'on veüille ſuivre la raiſon, qu'il faut préférer ce qui nous ſert immédiatement pour nous-mêmes, entant que nous ſommes compoſés de corps & d'ame, à tout ce qui eſt hors de nous; & qu'entre les choſes extérieures, celles qui ſervent à la ſubſiſtance ſont préférables, à toutes celles qui ne donnent que du plaiſir. Il eſt bien clair

auſſi que les perſones qui ont moins du loiſir ou de capacité pour l'étude comme les pauvres, les artiſans, les gens de guerre & toutes les femmes, doivent être réduites aux conoiſſances les plus généralement utiles : car il n'eſt pas juſte que tant de perſones, qui ont de la raiſon comme les autres, demeurent ſans inſtruction. Enfin, pour la diſtinction des âges on voit bien qu'il faut ménager les enfans, pour ne les pas acabler d'abord: & ne pas auſſi laiſſer paſſer inutilement, le tems où ils ſont les plus capables d'aprendre. Je ſuivrai ces diſtinctions dans tout le reſte de cét écrit : & j'examineray premierement les inſtructions les plus néceſſaires à tout le monde : enſuite celles qui ne ſont à l'uſage que de ceux qui ont le plus de loiſir, comme les riches, & les gens de condition ; ſoit qu'elles leurs ſoient fort utiles, ſoit qu'elles ſoient plus curieuſes. Aprés je marquerai quel ordre chaque étude pourroit avoir, dans le cours de la jeuneſſe. Enfin je montrerai celles où chaque homme ſe doit apliquer, dans tout le

reſte de ſa vie, ſuivant la profeſſion qu'il embraſſe.

ENtre les inſtructions néceſſaires à tout le monde, le ſoin de l'ame eſt le plus preſſant : & il importe plus de bien conduire la volonté, que d'étendre les conoiſſances. La premiere étude doit donc être celle de la vertu. Tous les hommes ne ſont pas obligés d'avoir de l'eſprit, d'être ſavans ou habiles dans les affaires, de reüſſir dans quelque profeſſion; mais il n'y a perſonne, de quelque ſexe & de quelque condition que ce ſoit, qui ne ſoit obligé à bien vivre. Tous les autres biens ſont inutiles ſans celuy-cy, puis qu'il en montre l'uſage : on n'en a jamais aſſés, & la plûpart des gens en ont ſi peu, que l'on voit bien la difficulté de laquerir. On ne peut donc y travailler de trop bonne heure, & il ne faut pas croire qu'il faille différer la morale, juſques à la fin des études, & ne lui donner qu'un peu de tems, pour paſſer enſuite à une autre étude. Il faut la commencer dans le berceau, du XVII. Religion & Morale.

moins, dés que l'on vous met un enfant entre les mains ; & la continuër tant qu'il eſt ſous vôtre conduite. Encore n'avez vous rien fait, s'il ne ſort d'avec vous, réſolu de s'y apliquer toute ſa vie. Je ſay bien que c'eſt à l'Egliſe, que les fidéles doivent aprendre la morale & la religion : & que les véritables profeſſeurs de cette ſcience ſont les Evêques & les Prêtres. Mais on ne voit que trop combien le fruit des inſtructions publiques eſt petit, à moins qu'elles ne ſoient préparées & ſoûtenuës par les inſtructions domeſtiques.

Il y faut obſerver diverſes métodes; ſuivant les divers états du diſciple, lui en parler beaucoup moins dans le comencement, que quand la raiſon comence à ſe développer ; & augmenter toûjours à meſure qu'elle ſe fortifie. D'abord il ne faut que poſer des maximes ſans en rendre raiſon, le tems viendra de le faire : & comme je ſupoſe une morale chrêtienne, dont les préceptes ſont fondés ſur les dogmes de la foy ; je voudrois comencer par ces dogmes toute l'inſtruction

d'un enfant. J'en ay déja touché un mot, quand j'ay dit qu'il faut comencer par leur aprendre des faits, & marqué les premiers faits qui devroient avoir place dans leur mémoire. Car on doit leur donner les premieres inſtructions de religion dés le tems où jay dit qu'il ne faudroit point encore leur faire de leçon réglée: ayant ſoin de leur dire à toutes ocaſions beaucoup de faits & beaucoup de maximes, afin qu'ils euſſent des principes pour raiſoner, quand la force de s'apliquer à l'habitude de penſer de ſuite leur ſeroit venuë. Ces diſcours ſeroient comme les ſémences que l'on jette au hazard, & qui germent & produiſent ou plus ou moins ſelon que la terre eſt fertile, & que le Ciel eſt favorable.

Je ne m'étendrai point icy ſur la métode particuliére d'enſeigner la Religion. On peut voir ce que j'en ay dit dans la préface du catéchiſme hiſtorique. Quand les enfans auront apris ce catéchiſme ou quelque autre meilleur, & qu'ils ſeront capables de lire l'Ecriture ſainte, il faut prendre ſoin de leur en faire

conoître les beautés exterieures, je veux dire l'excellence des differens ſtiles. Qu'ils voyent dans les hiſtoires combien les faits ſont choiſis & arangez, combien la narration eſt courte, vive & claire toute enſemble. Qu'ils remarquent dans les poëſies la nobleſſe de l'élocution, la varieté des figures, la hauteur des penſée: dans les livres de morale l'élegance & la briéveté des ſentences: dans les prophétes la vehemence des reproches & des menaces, & la richeſſe des expreſſions. Qu'on leur faſſe conoiſtre tout cela, par la comparaiſon des auteurs prophanes, que les ſavans eſtiment tant; & qu'on ne manque pas de les avertir, que les traductions ne peuvent ateindre à la beauté de la langue originale. Les mêmes auteurs profanes ſerviront encore à leur aprendre les mœurs de cette premiere antiquité & à faire qu'ils ne s'étonent point de quantité de manieres d'agir & de parler qui ſcandaliſent les ignorans quand ils liſent l'écriture: qui eſt ce que j'ai eſſayé de faire dans les mœurs des Iſraëlites

Je croi qu'il ſeroit bon de leur donner auſſi quelque légére conoiſſance des Péres & des autres auteurs eccleſiaſtiques. Car il me ſemble fâcheux, que la plûpart des Chrétiens, qui ont étudié, conoiſſent mieux Virgile & Ciceron, que ſaint Auguſtin ou ſaint Chryſoſtome. Vous diriés qu'il n'y ait eu de l'eſprit & de la ſcience que chez les payens, & que les auteurs Chrétiens ne ſoient bons, que pour les prêtres ou pour les devots. Leur titre de ſaint leur nuit, & fait croire ſans doute à la plûpart des gens, que leurs ouvrages ne ſont pleins que d'exhortations ou de méditations ennuyeuſe. On va chercher la Philoſophie dans Ariſtote, & on lui donne la torture pour l'ajuſter au Chriſtianiſme malgré qu'il en ait; & on a dans ſaint Auguſtin une philoſophie toute chrétienne, du moins la morale, la métaphiſique, & le plus ſolide de la logique: car pour la phiſique il ne s'y eſt pas apliqué. Pourquoi ne cherche-t'on pas de l'éloquence dans ſaint Chryſoſtome, dans ſaint Gregoire de Nazianze, & dans

ſaint Cyprien, auſſi bien que dans Demoſthene & dãs Ciceron? & pourquoi n'y cherche-t'on pas la morale, plûtôt que dans Plutarque ou Sénéque. Prudence eſt véritablement un poëte moindre qu'Horace, mais il n'eſt pas à mépriſer, puis qu'il a écrit avec beaucoup d'eſprit & d'élégance, ſans emprunter les ornemens des anciens qui ne convenoient pas à ſon ſujet. En un mot, je voudrois qu'un jeune homme fut averti de bonne heure que pluſieurs ſaints, même des plus zélés pour la religion & des plus ſéveres dans leurs mœurs, comme S. Baſile, S. Gregoire de Nazianze, S. Athanaſe ont été de tres-beaux eſprits, & des hommes tres-polis, & que s'ils ont mépriſé les lettres & les ſciences humaines, ç'a été, avec une entiere conoiſſance.

De plus, pour faire le contrepoids des vertus humaines, que l'on voit dans les grands hommes de l'antiquité gréque ou romaine: Je ferois obſerver à mon diſciple, des vertus de même genre, encore plus grandes, & d'autres entiérement in-

connuës aux payens: ou dans l'écriture ſainte, ou dans les hiſtoires eccleſiaſtiques les plus aprouvées. Je leur ferois voir la ſageſſe & la fermeté des martyrs, par les actes les plus autentiques qui nous reſtent, comme ceux de S. Pionius Prêtre de Smyrne, de S. Euplius diacre de Catane en Sicile, du Pape Saint Eſtienne, & tant d'autres dont la lecture eſt délicieuſe. Je leur ferois admirer la patience & la pureté Angelique des Solitaires: par les relations de ſaint Athanaſe, de ſaint Jerôme, de Pallade, de Caſſien, & de tant d'autres graves auteurs. Enfin je leur ferois conoître ceux qui ont vécu chrétiennement dans les affaires du monde & dans les plus grands emplois, comme l'Empereur Theodoſe, ſainte Pulcherie, Charlemagne, ſaint Loüis. Quoi qu'il ſoit néceſſaire de conoiſtre qu'il n'y a point de ſiécle où l'Egliſe n'ait eü de grands ſaints, & de remarquer leurs differens caractéres: il importe toutefois, pour prendre une idée grande & ſainte du chriſtianiſme de s'arrêter principalement aux premiers

ſiécles, où les vertus étoient plus fréquentes, & la diſcipline plus en vigueur. Il faut donc bien repreſenter les mœurs des Chrétiens, ſoit du tems des perſécutions, ſoit du commencement de la liberté de l'Egliſe : leur maniére de vivre dans leur domeſtique, la forme de leurs aſſemblées, les priéres, les jeûnes l'adminiſtration des ſacremens, particulierement de la pénitence. Tout cela peut être fort agréablement raconté. Un jeune homme, qui auroit ces idées de la réligion, auroit de grands principes de morale, ou plûtôt il la ſauroit déja. Car je voudrois pendant ce même-tems lui en aprendre les régles, par la lecture de l'Ecriture ſainte, particuliérement des Epîtres & des Evangiles des dimanches, des principales fêtes, & du carême: & de quelques petits ouvrages des Péres; comme des confeſſions de Saint Auguſtin, des offices de ſaint Ambroiſe, de la conſidération de ſaint Bernard. Et comme cette étude ſe feroit petit à petit avec les autres études d'humanités & de philoſophie, j'aurois ſoin en lui

faiſant lire les auteurs profanes de l'avertir de toutes les erreurs qui s'y rencontrent, & de l'imperfection de leur morale la plus pure, en comparaiſon de la morale chrétienne : afin qu'il n'eſtimât ces auteurs, que ce qu'ils valent.

Il eſt tres-utile d'acoûtumer les enfans à juger de ce qu'ils liſent, & de leur demander ſouvent ce qu'il leur ſemble, d'une telle maxime ou d'une telle action, & ce qu'ils auroient fait en telle ocaſion. On voit par-là leurs ſentimens; on les redreſſe s'ils ſont mauvais, & s'ils ſont droits on les fortifie. Il eſt bon auſſi de les exercer hors des livres, ſur tous les ſujets dont ils entendent parler, ſur les rencontres ordinaires de la vie, & principalement ſur leurs petits differens, s'ils ſont pluſieurs que l'on éleve enſemble : plus la matiere les touchera, & mieux ils retiendront les maximes. Car il ne faut pas s'y tromper, l'étude ne conſiſte pas ſeulement à lire des livres. On n'a pas écrit tout ce qu'il eſt utile de ſçavoir: & il n'eſt pas poſſible de lire tout ce qui eſt écrit. Nous

devons compter pour une grande partie de l'étude, la reflexion & la converſation. Il y a quantité de choſes qui ne s'aprénent que par tradition & de vive voix; & il y en a auſſi que chacun aprend en obſervant ce que font les autres, ou en méditant en ſoy-même. Mais c'eſt principalement la morale qui s'aprend ainſi. Chacun forme ſes maximes, bien moins ſur ce qu'il lit, que ſur ce qu'il entend dire: principalement dans les entretiens familiers, qu'il croit plus ſincéres que les diſcours publics: & ſur ce qu'il voit faire à ceux qu'il eſtime les plus raiſonables. De-là vient que l'exemple & l'autorité font un ſi grand éfet pour les mœurs. Car comme il y a peu de gens qui ayent la force & la patience de raiſoner ſur tout dans la jeuneſſe, & que toutefois perſone ne veut être trompé: on ſuit ceux que l'on croit les plus ſages; & on s'arête bien moins à ce qu'ils diſent, qu'à ce qu'ils font; parce que les actions ſont des preuves plus ſeures de leurs ſentimens, que les paroles.

Et

Et voilà la plus grande dificulté, qui ſe rencontre dans les inſtructions de morale ; je veux dire le mauvais exemple & la corruption des mœurs; non ſeulement dans le public, mais ſouvent auſſi dans le domeſtique. Car vous avés beau dire à un jeune homme ce que vous ſavés de meilleur & le convaincre par vives raiſons. Il a toûjours, dans le fonds de ſon ame, un préjugé violent, qui lui rend tous vos raiſonnemens ſuſpects ; & c'eſt l'opinion commune. Il lui ſemble, que le bon ſens veut, qu'il la préfére à la vôtre : & qu'il eſt plus vraiſemblable que c'eſt vous qui vous trompés, que tout le reſte des hommes. Que ſi par malheur le maître laiſſe voir quelque foibleſſe; & qui eſt l'homme qui n'en montre point ? s'il eſt fâcheux, s'il a des maniéres déſagréables ou ſinguliéres : en un mot s'il vient, par ſa faute, ou autrement, à être haï ou mépriſé ; la préſomption devient une conviction, & ſes remontrances ne font plus aucun éfet ; ſi ce n'eſt de nuire à la vérité, & de rendre les bonnes maximes

odieuſes ou ridicules, pour tout le reſte de la vie. On ſuit bien plûtôt les maximes de ceux que l'on eſtime & que l'on aime : & comme l'on agit par imagination, principalement dans la jeuneſſe ; on eſtime ou l'on aime ceux qui ſont agréables ou qui paroiſſent heureux; les gens de qualité; les riches, ceux qui ont bonne mine, qui parlent bien, qui ſont adroits, qui ſont propres. Or ces qualités éclatantes ſe rencontrent plus ordinairement dans ceux qui ont le moins de vertu, & plus rarement dans ceux qui enſeignent, que dans les autres. D'ailleurs il ſe trouve quelquefois des gens que la préſomption générale fait croire ſages & vertueux, & qui ne le ſont point en éfet. Des péres, des vieillards, des magiſtrats, & peut-être même des eccléſiaſtiques, & des religieux. En ſorte que les jeunes gens, les mieux intentionnés, ont bien de la peine à démêler ceux qu'ils doivent ſuivre. Cependant les paſſions s'élevent, ſe fortifient, & ſont d'intelligence avec tant d'ennemis qui attaquent au dehors.

Il ne faut pas nous rebuter pour toutes ces difficultés. Et quoi que nous ne devions rien eſpérer, que par le pouvoir de la grace divine : il ne faut pas nous contenter d'implorer ce ſecours par des priéres continüelles ; il faut encore employer tous les moyens humains. Le ſuccés, qui ne dépend point de nous, ne nous ſera ni compté ni reproché : & quoi qu'il arrive du diſciple, le maître ſera puni de ſa négligence, où récompenſé de ſon travail. Avertiſſés donc celui que vous inſtruiſez, que pour bien faire il faut ſe tirer de la foule, & ne pas ſuivre le plus grand nombre : prouvés lui, & par l'autorité de l'Evangile, & par la raiſon ; puiſque quelque principe de morale que l'on ſupoſe, tout ce que l'on nommera, bien, ſe trouvera fort rare dans le monde, en comparaiſon du mal qui lui eſt contraire. Il y a peu de riches, une infinité de pauvres ; peu de gens dans les plaiſirs & dans les honeurs ; peu de ſavans, peu de ſages, une infinité de ſots & d'ignorans ; trés-peu de vertu, en quelque ſens que l'on

la prenne. Faites leur remarquer qu'il n'y a preſque perſonne qui agiſſe conſequemment, & qui ſuive un même principe bon ou mauvais. Rendés-leur bien ſenſible, le ridicule de ces contradictions ſi ordinaires dans la vie. Ce même pére, qui prêche à ſon fils en général la ſageſſe & la vie réglée : tient devant lui des diſcours licencieux, raconte avec plaiſir les folies de ſa jeuneſſe, & l'exhorte à être de belle humeur & galand avec les dames. Cette mére, qui méne ſa fille en diverſes dévotions, la méne auſſi au bal & à la comédie;& tenant d'une main le catéchiſme, qu'elle lui fait répéter, de l'autre elle lui met des rubans ou des mouches pour la parer. On ne peut éviter de tomber dans ces abſurditez, qu'en s'atachant à un ſeul principe avec une fermeté inébranlable.

En éfet il n'y a point de morale ſi elle n'eſt parfaitement une, & bâtie toute entiére ſur un même plan. Il ne faut donc point parler de morale humaine, de ſageſſe mondaine, de politique ou de prudence du ſiécle.

Il n'entrera pas ſeulement dans l'eſprit de vôtre diſciple, que tout cela doive être balancé tant ſoit peu avec les maximes de l'Evangile : ſi vous lui faites bien comprendre, qu'il faut être chrétien tout-à-fait, ou ne l'être point du tout : qu'il ne ſert de rien de l'être à demi, & qu'à moins d'être aſſés abandonné de Dieu pour renoncer à nôtre baptême ; c'eſt nous démentir nous-mêmes que de ne pas ſuivre ſans reſerve la loy que nous reconoiſſons pour divine. Mais il ne ſera pas inutile pour affermir un jeune homme dans cette doctrine, de détruire quelques calomnies aſſés groſſiéres, que l'on forme ſouvent contre la pieté chrétienne. Il y en a qui la conoiſſent aſſés peu, pour s'imaginer qu'elle autoriſe, ou que du moins elle excuſe la ſotiſe & la lâcheté, & que l'habilité & l'élevation de cœur ne ſont des vertus que ſelon le monde.

Cependant la prudence & la force de courage ſont des vertus recomãdées dans l'écriture, auſſi bien que la tempérance & la juſtice ; & les vices qui

leur ſont contraires, ne rendent pas moins coupables devant Dieu, que devant les hommes. La diference eſt, que ſouvent les hommes ne ſont pas aſſés raiſonables, pour excuſer les défauts purement involontaires. On accuſe encore la dévotion de rendre les gens triſtes; & ſi l'on oſoit le dire, malheureux, parce qu'on voit en éfet beaucoup de ceux qui paſſent pour devots être chagrins, critiques & pleintifs; mais rien n'eſt plus éloigné de l'eſprit du chriſtianiſme. C'eſt un eſprit de douceur, de tranquilité & de joye: & la mélancolie eſt comptée par les plus anciens ſpirituels entre les ſept ou huit ſources de tous les péchés, comme la gourmandiſe & l'impureté.

Accidie.

Outre ces conſidérations & pluſieurs autres ſemblables, qui ſerviront à affoiblir les obſtacles de la morale, ou à les lever tout-à-fait, ſuivant le talent du maiſtre & la docilité du diſciple: la métode eſt de grande conſequence, car il n'y a point de partie des études qui demande tant d'art & tant de ſoin. Si on charge d'abord les enfans de trop de préceptes on les fa-

tigue on les rébute : où s'ils y prennent plaiſir, ils s'acoûtument à faire les prudes & à moraliſer avant le tems. On les admire & on les louë, des beaux diſcours qu'ils répétent, ce qui leur donne beaucoup de vanité. Cependant ils ne laiſſent pas d'agir en enfans, c'eſt-à-dire de ſuivre leurs paſſions; de ſorte qu'ils s'acoûtument de ſi bonne heure à bien dire & à mal faire, qu'ils devienent plus incorrigibles que les autres : parce que les belles maximes qu'ils ſavent par cœur, quoi qu'ils ne les pratiquent pas, ne les touchent plus : & qu'ils croïent en ſavoir davantage que ceux qui les veulent redreſſer. Il eſt encore fort dangereux, de leur faire faire réfléxion ſur leurs défauts, ſans les faire travailler ſérieuſement à s'en corriger. Autrement ces réfléxions ſe termineront à ces vains diſcours des précieuſes, qui rompent la tête à tout le monde de leurs défauts, comme de leurs indiſpoſitions : par vanité toute pure, pour ſe faire admirer; & ſe diſtinguer de tout le genre humain, par leur délicateſſe & la

bigearrerie de leurs ſentimens. J'ay diſent-elles, une peur effroyable du tonnerre. J'ay une averſion inconcevable des ſotes gens. Je ne puis avoir de patience avec mes valets. Je m'emporte à tous momens. Et cent autres ſotiſes pareilles, dont elles ſe pleignent, comme de leurs migraines & de leurs vapeurs. Rien n'eſt plus pernicieux à un enfant que de l'acoûtumer à ce langage. Le plus ſeur eſt de le faire agir autant qu'il dépend de vous : & lui rendre ſenſible, tout ce que vous lui dites, par ſes propres expériences. Tel homme a beaucoup oüy parler de morale, & en a beaucoup parlé lui-même qui ne s'eſt pas encore aviſé, que ce que l'on apéle paſſions, ſont ces émotions qu'il ſent ſi vivement dans ſon cœur & dans ſes entrailles, quand il craint, quand il déſire, quand il eſt en colére. Il s'eſt acoûtumé d'en parler comme du Ciel, des aſtres, & de tout ce qui eſt hors de nous. Il faut donc montrer aux jeunes gens, au doigt & à l'œil, pour ainſi dire, ce que c'eſt que chaque vertu, chaque vice, chaque paſſion

& en ceux qui les environnent, & principalement en eux-mêmes. Mais il faut ſur tout, comme j'ay dit, leur faire pratiquer ce qu'ils ſavent : En quoy l'on a beſoin d'une grande patience & d'une grande diſcrétion. Ils ſont foibles & légers : à tous momens ils tombent & retombent dans les mêmes fautes. Ils oublient aiſément toute leur morale, à la preſence d'un nouvel objet de plaiſir : quand même ils s'en ſouviennent, ils n'ont pas la force de réſiſter. Vouloir qu'ils aquiérent en peu de jours cette fermeté, c'eſt vouloir qu'une jeune plante ait du jour au lendemain un tronc ſolide & de profondes racines. Il faut eſpérer beaucoup du tems, & ne ſe pas ennuyer de labourer ſouvent & d'arroſer tous les jours.

Cette légéreté des enfans eſt véritablement difficile à ſuporter; mais ne la haïſſons-nous point plûtôt, parce qu'elle nous incommode, que parce qu'elle leur nuit ? Rentrons en nous-mêmes : ſommes-nous à proportion beaucoup plus raiſonables à l'âge parfait où nous ſommes ? N'avons-nous

pas auſſi-bien qu'eux nos paſſions, ne ſommes-nous pas atachés à nôtre plaiſir ? & ſi ce qui nous divertit nous paroît plus ſolide, peut-être paroit-il encore plus ridicule à des hommes plus ſages que nous. Faiſons la comparaiſon juſte, remetons-nous à l'âge de nôtre diſciple, & repaſſons de bonne foy qu'elles étoient alors nos penſées ; nous trouverons que tous les enfans ſont à peu prés ſemblables. Je ne dis pas pour cela que nous devions négliger dans les autres, les défauts que nous avons ; ni qu'ils doivent en prendre avantage, s'ils vienent à les reconoître : mais je dis que cette conſidération, nous doit rendre fort doux & fort patiens ; de peur qu'en preſſant trop un jeune homme, de monter tout d'une haleine à la plus haute vertu, par des chemins trop difficiles ; nous ne le précipitions dans le deſeſpoir. Il faut donc ménager extrémemẽt les inſtructions de morale, & les proportioner à l'ouverture d'eſprit du diſciple, & encore plus à la force de ſon ame. Il faut être toûjours atentif, pour épier les ocaſions de les faire

utilement, ſans s'arrêter à l'ordre que l'on s'eſt propoſé dans les études. Souvent à l'ocaſion d'une faute, que vôtre diſciple aura faite, ou d'une réfléxion, qui viendra de lui-même, ou que vous lui ferez faire, en liſant une hiſtoire ou un livre d'humanités : vous trouverés lieu de l'inſtruire de quelque maxime importante, ou de le tirer de quelque erreur. Ne perdez pas ces conjonctures ſi précieuſes, quité tout pour la morale ; les ocaſions de lui enſeigner l'hiſtoire ou les humanités reviendront aſſés : mais il ne reviendra peut-être pas dans une diſpoſition ſi favorable ; & ce que l'on dit ainſi comme hors d'œuvre, & comme ſans deſſein, profite beaucoup plus, pour l'ordinaire, que ce que l'on dit dans une leçon en forme ; où l'écolier eſt ſur ſes gardes, parce qu'il voit que vous voulez parler de morale. Il ne faut point craindre les digreſſions, qui vont à quelque choſe de plus utile, que le ſujet que l'on s'étoit propoſé.

XVIII. Civilité. Politeſſe.

LA civilité fait partie de la morale. Il ne ſuffit pas de garder les devoirs eſſentiels de la probité, qui font l'homme de bien; il faut auſſi garder ceux de la ſocieté, qui font l'honête homme. La rudeſſe & l'incivilité ne ſe trouveront point dans un homme bien vertueux; parce qu'elles vienent ou d'orgüeil, ou de mépris des autres, ou de pareſſe à s'inſtruire de ce qu'on leur doit & à ſe tenir proprement, ou de facilité à ſe mettre en colére. De ſorte, qu'il eſt impoſſible qu'un homme ne ſoit honête & civil, s'il eſt humble, patient, charitable, modeſte & ſoigneux. Mais afin que la vertu toute pure puiſſe faire cét éfet, il faut qu'elle ſoit arivée à une haute perfection; comme chés ces anciens moines d'Egypte & d'Orient, qui étoient doux & honêtes, dans les ſolitudes les plus afreuſes. Le cómerce du monde eſt un chemin bien plus court pour donner de la politeſſe; & la néceſſité d'être continüellement les uns avec les autres, oblige à avoir au moins toutes les

aparences des vertus, qui rendent la ſocieté comode. On ſe contente pour l'ordinaire de ces aparences : & on fait conſiſter la civilité en une habitude de cacher ſes paſſions & de déguiſer ſes ſentimens ; pour témoigner aux autres le reſpect ou l'amitié, que le plus ſouvent on n'a pas. De ſorte que la civilité nuit à l'eſſentiel de la vertu ; au lieu qu'elle ne devroit en être qu'une ſuite, & comme cette fleur de beauté, que la ſanté produit naturellement. Cependant ces complimens flateurs & ces grimaces de civilité, ſont les premiéres inſtructions que l'on donne aux enfans ; & celles dont on les fatigue le plus. Il ſemble que ce ſoit toute l'éducation. Ces expreſſions de ſoûmiſſion, d'eſtime, d'affection, ſeroient ſans doute excellentes, ſi elles étoient vrayes; puiſque nous ſerions tous parfaitement humbles & charitables. Mais puiſqu'il n'eſt pas ainſi, il vaudroit mieux dire plus vray : ou plûtôt dire moins, & faire plus. Il y a bien de la différence entre témoigner du mépris, & marquer de l'eſtime, ou du

reſpect ſans néceſſité. Et ce qui fait voir le ridicule de nos complimens, ſont les rencontres ſérieuſes d'affaires, où l'on change entierement de langage, & où l'on diſpute le moindre petit intereſt, à ceux à qui un moment auparavant il ſembloit que l'on alloit tout donner. Les enfans qui n'ont pas encore aſſés de jugement pour diſtinguer les ſujets & les ocaſions differentes, s'acoûtument par ces premiéres inſtructions, à mentir & à diſſimuler en toutes rencontres.

Au reſte on fait en cette matiére une infinité de menſonges inutiles. La civilité conſiſte plus à nous abſtenir de ce qui peut incommoder les autrés, à être doux, modeſtes, & patiens, qu'à parler beaucoup, & ſe donner beaucoup de mouvement. Un petit mot obligeant bien placé fait plus d'éfet, que tous ces grands compliments dont les gens de province nous acablent. Ceux qui honorent ou careſſent également tout le monde, n'obligent perſone : & n'ont plus de quoy marquer leur véritable

amitié. Mais la pire de toutes les eſpéces de civilité, eſt celle qui donne des maniéres contraintes & affectées. Cette civilité métodique, qui ne conſiſte qu'en des formules de complimens fades, & en des cérémonies incomodes; & qui choque bien plûs qu'une ruſticité toute naturelle; cette affectation de tout faire par régle & par métode, eſt un des principaux caractéres de la pédenterie. C'eſt pourquoy les gens de lettres doivent ſur tout l'éviter. Mais comme leur condition les éloigne, pour la plûpart, de ce commerce du grand monde, qui demande une extrême politeſſe: je croy que leur civilité conſiſte prinpalement à ſavoir ſe taire, ſans afecter le ſilence: à ne parler de ce qu'ils ſavent, qu'autant que la charité le demande, pour l'inſtruction & la ſatisfaction du prochain: & du reſte, agir & parler ſimplement comme les autres hommes. Et parce que les défauts ſont plus ſenſibles dans les portraits chargés, que dans le naturel; il ne ſera pas inutile de conſidérer le caractére, que les Italiens ont

donné à leur docteur de comédie, qui veut toûjours parler & toûjours inſtruire, & ſe met à tous momens en colére, contre ceux qui oſent lui contredire.

XIX.e Logique & métaphyſique.

PUiſque la morale doit régner pendant toute l'éducation, il faut travailler en même tems aux autres études. Mais comme toutes nos conoiſſances dépendent du raiſonement ou de l'expérience, & que l'expérience profite peu, ſi elle n'eſt éclairée par la droite raiſon; il faut comencer par former l'eſprit avant que de venir au détail des faits & des choſes poſitives. Cette aplication à cultiver la raiſon, eſt dans l'ordre naturel la premiére de toutes les études, puiſque c'eſt l'inſtrument de toutes; car ce n'eſt en éfet autre choſe que la logique: & les premiers objets où l'on doit l'apliquer, ſont les grands principes de la lumiére naturelle, qui ſont les fondemens de tous les raiſonemens, & par conſequent de toute l'étude. Or cette étude des premiers principes eſt la vraye métaphyſique,

Ainſi la logique & la métaphiſique ſeront les premiéres études. Et elles ſont tellement les premiéres, que la morale même, entend qu'elle dépend de la raiſon & non de la foy ſurnaturelle, ne peut avoir d'autre fondement ſolide. Mais j'ai parlé de la morale auparavant ; parce qu'il eſt plus néceſſaire d'être homme de bien, que d'être homme de raiſonement. Outre que je ne puis dire en même-tems, ce que je ferois en même tems, ſi j'inſtruiſois un jeune homme. C'eſt pourquoi je reſerve à la fin de toutes les études des jeunes gens, de marquer à quel âge je voudrois les placer, chacune en particulier.

J'entens icy cette logique ſolide & éfective, que Socrate faiſoit profeſſion d'enſeigner, quand il diſoit : qu'il étoit acoucheur d'eſprits : qu'il leur aidoit à produire ce qui étoit déja formé en eux : qu'il ne leur aprenoit rien ; mais qu'il les faiſoit reſouvenir de ce qu'ils ſavoient. En éfet, comme j'ai déja remarqué, nous ne ſaurions donner aux en-

ſans les notions les plus ſimples, qui ſont les fondemens ou les inſtrumens de toutes les autres. J'apéle fondemens de conoiſſances, les idées ſimples : comme l'idée de l'être, de la ſubſtance, de la penſée, de la volonté ; de l'étenduë, du nombre, du mouvement, de la durée : & les ſentimens ; comme l'idée de blancheur, de chaleur, de douleur, de crainte, de coléte, de faim, de ſoif. Les jugemens qui ſont les premiers principes, ſont auſſi de ces fondemens : comme le raport du tout & de ſa partie ; que rien ne produit rien : qu'il ne faut point multiplier les êtres ſans néceſſité : que la volonté cherche toûjours le bonheur. Nous aportons au monde ces ſortes de penſées & de jugemens, qui ſont les fondemens de tous les autres jugemens & de tous les raiſonemens que nous faiſons dans toute la vie : & c'eſt la conſidération attentive de ces principes, pour les démêler des autres notions moins claires & moins certaines, qui n'en ſont que les conſéquences, c'eſt cette conſidération qui

eſt la vraye métaphyſique. La logique eſt la conſidération d'autres idées & d'autres jugemens, qui n'ont pas moins de clarté ni de certitude, & qui ne ſont pas moins nez avec nous; mais qui regardent plûtôt nos connoiſſances, que les objets. C'eſt pourquoi je les apéle inſtrumens. Telles ſont les idées de vray, de faux, d'affirmation, de négation, d'erreur, de doute, & ſur tout l'idée de la conſequence, qui fait que nous ſentons qu'une telle propoſition ſoit d'une telle autre, qu'un tel raiſonement eſt concluant, & qu'un tel autre ne l'eſt pas. On ne peut donner aucune de ces notions à qui ne les a pas, & il n'y a point d'homme qui ne les air, s'il a l'uſage de la raiſon; car c'eſt en cela préciſément qu'elle conſiſte. La logique & la métaphiſique ne ſont pas, comme l'on croit d'ordinaire, des études difficiles de choſes abſtraites, relevées & éloignées de nous, & de belles ſpéculations, qui ne conviennent qu'à des ſavans. Elles ſont à l'uſage de tout le monde, puis qu'elles n'ont pour objet, que ce qui ſe paſſe

en nous-mêmes, & ce que nous connoiſſons le mieux ; & n'ont pour but que de nous acoûtumer à ne nous tromper jamais, par le ſoin que nous prendrons de ne nous arrêter qu'à des idées claires, & de ne nous point précipiter en portant des jugemens, & en tirant des conſéquences. Il ſeroit à ſouhaiter que l'on pût en retrancher tout ce qui ne ſert pas éfectivement à cette fin.

Sans entrer ici dans le détail de cette inſtruction, puiſque je n'écris pas une logique ; je voudrois que l'on acoûtumât un enfant de tres-bonne heure, à ne rien dire qu'il n'entendit, & à n'avoir que des idées les plus claires qu'il ſeroit poſſible. Pour cela il faudroit en tout ce qu'il aprendroit, l'exercer continuellement à diviſer & à définir, afin de diſtinguer exactement chaque choſe des autres, & donner à chacune ce qui lui apartient. Non que je vouluſſe encore lui charger la memoire de définition, & des régles de la diviſion & de la définition : mais les luy faire pratiquer ſur les ſujets qui lui ſeroient

; plus familiers. Quand il auroit aſ-
s de force pour embraſſer pluſieurs
ées, ou même pluſieurs jugemens
ut à la fois ; je lui ferois aperce-
ir la difference du vrai, du faux,
l'incertain ; & je le convaincrois,
'il ne faut ni tout affirmer, ni dou-
r de tout ; mais qu'il eſt néceſſaire
ſuivre en nos jugemens, des régles
rtaines. Enſuite je lui ferois re-
ıarquer les verités qui ſont les pre-
éres, dans l'ordre de la conoiſſance;
de la certitude deſquelles dépend
lle de toutes les autres : d'où ſui-
oit la conoiſſance de l'ame & ſa
tinction d'avec le corps, la conoiſ-
ıce de Dieu, & les régles du vrai
du faux ; deſquelles on tireroit
ſuite aiſément tout le reſte de la
ɜique. Je voudrois qu'elle conſiſ-
: en fort peu de préceptes, autant ni
ıs ni moins, qu'il s'en trouveroit,
i aidaſſent éfectivement la raiſon.
ır ſi l'on voyoit, aprés l'avoir bien
aminé, que l'on raiſonât auſſi ſeu-
nent & auſſi juſte, ſans toutes ces
ſervations : je les condamnerois par
a ſeul, qu'elles ſeroient inutiles ;

& je les renvoyerois au nombre des curioſités, quelques vrayes & quelques belles qu'elles fuſſent. Mais on trouvera ſans doute quelques régles de logique, à quelque petit nombre qu'on les réduiſe, qui ſeront fort utiles pour aider la raiſon; & quelques axiomes de métaphiſique, où l'on obligera de remonter tout homme qui raiſone, & qui par conſequent ſeront le fondement de tous ſes raiſonemens.

Tout le monde voit l'utilité de raiſoner juſte, je ne dis pas ſeulement dans les ſciences, mais dans les affaires & dans toute la conduite de la vie; & de raiſoner ſur des principes ſolides: mais peut-être pluſieurs ne voyent pas la néceſſité de remonter juſques aux prémiers principes; parce qu'en éfet il y en a peu qui le faſſent. La plûpart des hommes ne raiſonent que dans une certaine étenduë, dépuis une maxime que l'autorité des autres où leur paſſion a imprimée dans leur eſprit, juſques aux moyens néceſſaires pour aquerir ce qu'ils deſirent. Il faut s'enrichir:

donc je prendray un tel employ ; je ferai telle démarche ; je ſouffrirai ceci & cela, & ainſi du reſte. Mais que ferai-je de mon bien quand j'en auray aquis ? mais eſt il avantageux d'étre riche? c'eſt ce que l'on ne cherche point. Ceux qui raiſonent ainſi, n'ont jamais que des eſprits vulgaires, de quelque profeſſion qu'ils ſoient : fuſſent-ils lettrés & docteurs, fuſſent-ils miniſtres d'état, fuſſent-ils princes. J'apéle eſprits vulgaire cét eſprit borné à certaines conoiſſances, qui ne s'ocupe que du détail, & ne raiſone que ſur l'expérience : & ie trouve qu'il eſt toûjours le même, quelque objet qu'il ſe propoſe. Il ne devient pas plus grand pour s'apliquer aux affaires publiques, & il n'en eſt pas plus ſavant pour s'ocuper des matiéres de ſcience. Il ne fera jamais que raiſoner probablement ſur l'expérience de ce qu'il a leû, & conjecturer un fait d'un autre; mais il n'ira pas juſques à juger de ſes lectures, & les raporter à leur uſage.

Le veritable ſavant & le véritable

philoſophe va plus loin,& commence de plus haut. Il ne s'arrête ni a l'autorité des autres,ni à ſes préjugés, il remonte toûjours,juſques à ce qu'il ait trouvé un principe de lumiére naturelle, & une vérité ſi claire, qu'il ne la puiſſe revoquer en doute. Mais auſſi quand il l'a une fois trouvée, il en tire hardiment toutes les conſéquences, & ne s'en écarte jamais. De-là vient qu'il eſt ferme dans ſa doctrine & dans ſa conduite, qu'il eſt infléxible dans ſes réſolutions, patient dans l'éxécution,égal en ſon humeur, & conſtant dans la vertu. Or ce ſavant & ce ſage ſe peut trouver en toutes conditions. On a dans les patriarches, des exemples de ſages paſtres & laboureurs; dans les anciens moines, de ſages artiſans : & de quelque profeſſion que ſoit un homme, il ne ſera jamais heureux, autant que l'on peut l'être en cette vie, s'il n'agit ainſi ſur des principes certains, ou ſi une foy trés ferme ne ſuplée au défaut du raiſonement. Mais pour parler ſuivant nos mœurs, & par raport à ceux qui ont acoûtumé d'étudier parmi

mi nous, ces raiſonemens ſolides, & ces principes certains, ſont principalement néceſſaires à ceux qui doivent conduire les autres ; comme les eccléſiaſtiques, les magiſtrats, & ceux qui gouvernent, ou qui entrent en part des affaires publiques. Pour mieux dire, il ne faut point compter qu'il y ait de véritables études, ſans ce fondement ; car pour conoître des choſes de fait, & aquerir de l'expérience, l'uſage de la vie ſufit : où ſi l'on y ajoûte quelque lecture, on n'a pas beſoin pour cela d'une grande inſtruction. Mais ſe former l'eſprit, voir clair à ce que l'on fait, ſe conduire par des lumiéres aſſurées, & non par des opinions incertaines ; c'eſt ce qui mérite d'être recherché, & c'eſt cette recherche qui mérite le nom d'étude.

La plûpart des hommes ſont plus capables que l'on ne croit, de cette philoſophie : elle ne demande aucun talent extraordinaire de mémoire ou d'imagination & de brillant d'eſprit ; mais ſeulement un bon ſens commun, de l'attention & de la patience ; ainſi

il n'y a que les eſprits forts legers, qui ne puiſſent y arriver. Pour les eſprits peſans, s'ils ne ſont tout-à-fait ſtupides, on pourra ſouvent les mener plus loin, que ceux qui brillent plus qu'eux. Enfin il faut conduire chacun ſelon ſon génie, & ne pas s'atacher ſi fort à ceux dont l'inſtruction donne du plaiſir, parce qu'il ont l'eſprit plus ouvert; que l'on néglige les autres, parce qu'ils font plus de peine. Au contraire ce ſont ces derniers qui demandent le plus de ſoin, le plus d'affection, & le plus d'habilité dans celui qui les inſtruit: & c'eſt un malheur déplorable, mais ſans remède, que les gens les plus ignorans & les plus groſſiers, ont d'ordinaire les plus méchans maîtres.

Puiſque je ſuis entré en matiére, j'acheverai de m'expliquer touchant la philoſophie. Je croi que l'on doit eſſayer d'y conduire tous ceux que l'on inſtruit; principalement ſi l'on y voit un beau naturel: mais il ne faut pas s'atendre qu'il y en ait grand nombre qui réüſſiſſent. C'eſt une grande entrepriſe, que de former un

véritable philoſophe, c'eſt-à-dire, un homme qui raiſone droit, qui ſoit toûjours en garde contre toutes les cauſes de l'erreur, qui ne ſuive dans la conduite de ſa vie, que la raiſon & la vertu ; & qui cherche à conoître en chaque choſe la verité, & à remonter juſques aux premiéres cauſes. Il eſt vrai que la plûpart des hommes en ſeroient capables, s'ils uſoient bien de leur raiſon, & s'ils ne précipitoient point leurs jugemens : mais il eſt bien rare d'en trouver, qui ayent une volonté aſſés droite, & une aſſés grande force, pour réſiſter à leurs paſſions. Auſſi faut-il demeurer d'acord, que l'on peut exercer paſſablement bien la plûpart des profeſſions de la vie, ſans arriver à cette perfection. On peut être bon bon médécin, pourveu que l'on ſache l'hiſtoire naturelle, & les expériences des rémedes les plus aſſurés. Car quand on ſauroit tout ce qui a été découvert de phyſique juſqu'à preſent, on ne conoîtroit guére mieux les premiéres cauſes des maladies. La juriſprudence n'oblige point a re-

monter plus haut, ni à chercher d'autres principes de raiſonnemens, que les loix établies entre les hommes : le reſte apartient au legiſlateur. Les Juriſconſultes Romains dont nous admirons avec raiſon les déciſions, n'étoient point des philoſophes ; & cette ſcience étoit formée à Rome, avant que l'on y conût la philoſophie ni la grammaire. Pour la guerre, il eſt évident par l'exemple des Romains mêmes, & de la plûpart des nations, qu'il n'eſt nullement néceſſaire de philoſophie pour la bien faire. Jamais les Romains n'ont été plus grands hommes de guerre, que lors qu'ils étoient encore ignorans. Mummius & Marius n'y étoient pas moins habiles que Pompée & Céſar; & ces derniers, quoi qu'ils fuſſent plus ſavans, n'étoient pas plus philoſophes. Quant aux autres profeſſions moins conſidérables, comme la marchandiſe, l'agriculture, & les métiers, on ne démande point de philoſophie à ceux qui s'y apliquent; quoi que les arts les plus utiles n'ayent point été inventés ſans phi-

loſophie. Je ſay que l'on croit qu'elle ſert à la théologie : & aſſurément il ſeroit à ſouhaiter, que tous les Eccléſiaſtiques fuſſent de vrais Philoſophes. Mais j'ai fait voir que dans les premiers ſiécles de l'Egliſe, les Chrétiens faiſoient peu de cas de la philoſophie humaine : & toutefois on ne peut douter, que les Evéques & les Prêtres de ce tems-là ne rempliſſent parfaitement tous leurs devoirs. Je laiſſe à ceux qui travaillent utilement dans l'Egliſe, à juger, ſi ce qu'ils ont apris de philoſophie, leur eſt de grand uſage pour la conduite des ames.

Au reſte comme il ne faut ny ſe tromper, ni tromper les autres ; je ne voudrois donner le nom de philoſophie, qu'à ce qui le mérite éfectivement. Je ne voudrois point donner à mon diſciple, la vanité de ſe croire philoſophe, parce qu'il ſauroit par cœur quelques diſtinctions & quelques diviſions, quoi qu'il n'en fut ni plus ſage ni meilleur : & je ne voudrois point contribuër, à rendre ce grand nom mépriſable aux

gens qui n'ont point de lettres. Car les femmes & les hommes du monde, jugent des philoſophes anciens, par les modernes ; & les mépriſent tous également. De-là vient que Platon le plus excélent de tous les auteurs profanes, & l'un des plus agreables, eſt peu lû, même des ſavans, & n'eſt point encore traduit en nôtre langue. De-là vient que ceux, qui liſent les traductions de Xenophon, d'Epictéte, ou des autres, s'étonent que des philoſophes raiſonent de ſi bon ſens. C'eſt le même abus qui a décrié le nom de réthorique, de poëſie, & de la plûpart des beaux arts ; & qui en a donné les fauſſes idées, qui font qne nous les pratiquons ſi mal. Car il eſt naturel de croire qu'une choſe eſt éfectivement, ce que ſon nom nous repréſente.

Donc quoi qu'il fut à ſouhaiter, que tous les hommes, du moins ceux qui étudient, devinſent véritablement philoſophes ; il eſt ſi peu raiſonable de l'eſpérer, qu'il ſemble que la plûpart ne doivent pas y préten-

dre. Du moins il faudroit la réduire à une bonne logique. Le reſte de la philoſophie n'eſt point néceſſaire pour aquerir les autres ſciences. Au contraire ce ſont toutes les ſciences jointes à la pratique de toutes les vertus, qui forment la vraye philoſophie, à laquelle par conſequent on ne peut arriver humainement que dans un âge meur, ſi quelqu'un eſt aſſés heureux pour y arriver. Mais ſoit pour toute la philoſophie, ſoit pour la logique. Il eſt encore plus certain que la grammaire, la réthorique, & tout ce que l'on apéle humanités, n'y ſont aucunement néceſſaires. Pour aprendre à raiſoner droit, il n'eſt point beſoin de raiſoner le latin ni aucune langue. On peut l'aprendre à un muet, pourveu que l'on ait des ſignes aſſés diſtincts, pour lui expliquer des réfléxions ſur les penſées. L'éloquence ſupoſe le raiſonement déja formé, puis qu'elle y ajoûte le mouvement & l'expreſſion: car elle ne conſiſte pas, comme croyent les ignorans, à dire de belles paroles, mais à faire valoir les bonnes raiſons.

Comme nôtre logique ne conſiſtera pas en certains mots & certaines régles, dont on ſe charge la mémoire, pour en pouvoir parler ou entendre ceux qui en parlent ; mais dans un exercice réel de bien raiſoner : il ne faut pas croire que l'on l'aprenne une fois comme une hiſtoire, pour n'y plus revenir enſuite. Il faut la pratiquer continuellement pendant tout le cours des études ; & je n'en parle en ce lieu, que pour marquer ſon rang, & montrer qu'elle eſt plus digne & plus néceſſaire, que toutes les études dont je vay parler ; au moins celles qui ne conſiſtent, qu'en conoiſſances de faits ou de choſes poſitives & en conjectures.

Mais quoi que le raiſonement ſoit néceſſaire, l'expérience & la conoiſſance des choſes particulieres l'eſt encore plus. On ne peut être véritablement ſavant ni ſouverainement habile, ſans cette profondeur de raiſonement, que j'ay marquée : mais on peut être aſſés habile pour ſatisfaire aux devoirs communs de la vie, ſans ce raiſonement ; pourveu que l'on co-

noiſſe le détail des choſes d'uſage : au lieu que ſans ce détail, les meilleurs raiſonemens généraux, tant qu'ils demeurent généraux, ne méneront jamais à rien. Ce ſont ces raiſonemens généraux, qui ont de tout tems décrié les philoſophes & les ſavans, quand ils ont négligé d'y joindre la conoiſſance des choſes particuliéres, & principalement des inſtitutions des hommes ; & c'eſt le défaut eſſentiel de la métode de Raimond Lulle, qui n'ocupe ſes diſciples, que de notions ſi générales, qu'elles ne ſont d'aucun uſage ; & ne les rend pas même plus ſavans dans la ſpéculation, puiſqu'il n'ajoûte, à ce que tous les hommes conoiſſent naturellement, que des noms & des diſtinctions arbitraires. J'aime mieux un païſan, qui ſait de quel blé ſe fait le meilleur pain, & comment on fait venir ce blé : qu'un philoſophe qui ne raiſone que ſur le bon le parfait, & l'infini, ſans jamais décendre plus bas. Que vôtre diſciple ait donc l'eſprit droit & net qu'il raiſone ſur de grands principes, & qu'il arange bien ſes conoiſſances.

Mais qu'il ſe contente de peu de principes, & qu'il ait dequoi aranger, je veux dire des conoiſſances diſtinctes & ſinguliéres.

XX. Qu'il faut avoir ſoin du corps.

JUſques ici je n'ay parlé que des études qui ſervent à perfectioner l'ame, en formant l'eſprit & les mœurs. Il faut dire auſſi quelque choſe de celles qui pourroient ſervir au corps, puis qu'aprés nôtre ame il n'y a rien qui nous doive être ſi précieux, que cette autre partie de nous-mêmes: & que l'union étroite de l'une & de l'autre, fait que l'ame n'eſt point en état de bien agir, ſi le corps n'eſt bien diſpoſé. Je ſay que cette ſorte d'étude n'eſt point en uſage parmi nous. On conoît aſſés les biens du corps, la ſanté, la force, l'adreſſe, la beauté: mais on croit qu'il faut que la nature nous les donne. L'art de les aquerir eſt tellement oublié, que s'il n'étoit certain que les anciens l'avoient trouvé, & l'avoient pouſsé à une grande perfection, peut-être ne croiroit-on pas qu'il fut poſſible. C'eſt cét art que les

Grecs nommoient gymnaſtique : qui conſiſtoit principalement dans l'exercice du corps, c'eſt pourquoy il eſt hors de mon ſujet : car je n'ay pas entrepris tout ce qui regarde l'éducation de la jeuneſſe, mais ſeulement les études. Je laiſſeray donc ce traité des exercices à quelqu'un, qui en ſera mieux inſtruit que moy : & je me contenteray de parler des conoiſſances qui ſervent à entretenir la ſanté. Je ne leur donne pas le nom de médecine, parce que nous l'apliquons à un art long & dificile, qui ocupe des hommes toute leur vie, & qui a pour objet, de guérir les maladies, plûtôt que de les prévenir : au lieu que ce que j'entens icy par cette étude néceſſaire à tout le monde, ſont ſeulement certains préceptes ſimples & faciles, pour entretenir & augmenter la ſanté.

Je voudrois donc que dés la premiére enfance on inſpirât la ſobriété, autant que cét âge en eſt capable. Non pas en faiſant jeûner les enfans, il n'en eſt pas encore tems ; mais ne les laiſſant pas manger autant

qu'ils veulent, ni tout ce qu'ils veulent; ne leur offrant point ce qui les peut tenter; ne leur donnant jamais ni peines, ni récompenſes, qui dépendent du manger. Il faut encore mépriſer en leur preſence les gourmands & les friands, ſoit dans les railleries, ſoit dans les diſcours ſérieux; marquer les maladies, & les autres maux qui vienent des excés de bouche: loüer la ſobrieté, & montrer les biens qu'elle produit: faire tous ces diſcours autant que l'on pourra, ſans qu'il ſemble que l'on les veüille inſtruire, & ſans leur adreſſer la parole, afin qu'ils s'en défient moins; mais ſur tout ne démentir jamais ces diſcours, ni par aucun diſcours contraire, ni par aucune action: en un mot les ſoûtenir d'éxemple. On voit par les mœurs des nations entiéres, combien l'opinion, la coûtume, & les impreſſions de l'enfance, ſont puiſſantes en cette matiére. L'ivrognerie ſi fréquente dans les païs du Nord, eſt un monſtre en Eſpagne, les Indiens paſſent leur vie avec du ris, des légumes, & des

fruits, ſans manger ni chair ni poiſſon ; & quelques-uns ſont tellement exercés au jeune, qu'ils le pouſſent juſques à 15. & 20. jours, ſans prendre aucune nourriture. Peut-être croira-t'on que je devois plûtôt mettre cecy dans les inſtructions de morale, mais je ne voulois pas entrer dans un ſi grand détail des vertus : & celle-cy eſt un moyen particulier pour la ſanté. Or ces inſtructions qui ſervent à pluſieurs fins, ſont ſans doute les plus excélentes.

Pour ſe bien porter, il ſert encore d'être propre & net, de reſpirer un air pur, boire de bonnes eaux, ſe nourrir de viandes ſimples ; & quoy que la nature enſeigne aſſés tout cela ; il eſt bon d'en avertir les enfans, & leur y faire ſouvent faire réfléxion : car la coûtume prend aiſément le deſſus. Tout ce qui donne de la force ſert auſſi beaucoup à la ſanté, que la force ſupoſe néceſſairement. Or ce qui fortifie n'eſt pas, comme croit le vulgaire, manger beaucoup, & boire beaucoup de vin, mais travailler & s'éxercer en ſe nouriſſant & ſe repo-

ſant à proportion. Les exercices le plus à l'uſage de tout le monde, ſont marcher long-tems, ſe tenir long-tems debout, porter des fardeaux, tirer à des poulies, courir, ſauter, nager, monter à cheval, faire des armes, joüer à la paulme, & ainſi du reſte, ſelon les âges, les conditions, & les profeſſions auſquelles chacun ſe deſtine. J'en laiſſe le détail à ceux qui voudront bien, peut-être un jour, nous donner quelque traité des exercices; je me contente d'obſerver, qu'il eſt trés-important d'en donner aux enfans de bonne heure une grande eſtime, avec un grand mépris de la vie molle & éféminée.

Il faut leur faire comprendre qu'un homme eſt capable de peu de choſe, s'il ne peut, ſans alterer ſa ſanté, faire des excés notables de travail; rompant au beſoin toutes les régles du ſommeil & des repas. Enfin qu'il y a pluſieurs vertus, qui ne ſe peuvent pratiquer qu'avec un bon corps. Saint Paul dit bien que les exercices du corps ſont utiles à peu de choſe, mais il le dit en les com-

1. Tim. IV. 8.

parant aux exercices de piété, & dans un tems où l'émulation, des athlétes Grecs, les avoit pouſſés à une curioſité exceſſive. Car pluſieurs paſſoient leur vie dans un régime trés-ſévére, & dans de fort grands travaux : ſans autre but que de ſe faire admirer dans les ſpectacles. S Paul lui-même ſe ſert ailleurs de cét exemple, pour montrer aux Chrétiens avec quelle ardeur ils doivent combatre, pour la couronne incorruptible. Les Chrétiens, à la vérité, ne s'engageoient pas à ces exercices des gymnaſes, qui leur auroient trop fait perdre de tems : & encore moins aux combats des jeux publics, fondés ſur l'idolâtrie ; mais ils ne laiſſoient pas de s'exercer le corps, par des travaux utiles & pénibles. S. Clement Aléxandrin le conſeille expreſſément dans ſon pédagogue, & la plûpart des anciens moines l'ont pratiqué. Auſſi S. Paul ne dit pas que les exercices du corps n'ayent aucune utilité ; & quoi qu'il la juge petite, en comparaiſon des vertus chrétienes, il l'auroit ſans doute jugée grande, en

1. C. 9. IX. 25.

Pedag. liv 3. c. 10.

comparaiſon de ce que nous lui préférons communément. Car ce qui fait tant mépriſer aujourd hui les exercices, eſt qu'ils ne ſervent ni à aquerir de l'honeur, ni à gagner de l'argent : & qu'ils ne s'acordent pas avec la bonne chére, le ſommeil & la pareſſe, en quoi la plûpart des gens font conſiſter leur bonheur.

En éfet, il n'y a parmi nous que ceux que l'on deſtine à la guerre, à qui l'on aprenne quelques exercices par mérode : encore y a-t'il ce me ſemble deux défauts conſidérables. L'un, que l'on ne prend aucun ſoin de former les ſoldats, qui compoſent tout le corps des troupes : on atend qu'ils ſoient enrôlez pour leur aprendre à manier leurs armes, & à faire l'exercice : l'autre défaut eſt, que dans les académies où on éxerce les Gentils-hommes, on ne compte pour rien ce qui eſt le plus eſſentiel, pour donner de la ſanté & rendre les corps robuſtes. Car on n'acoûtume point les jeunes gens à vivre de viandes ſimples & groſſiéres ; à ſouffrir quelquefois la faim, le chaud, le froid, & les in-

jures de l'air ; à paſſer les nuits ſans dormir, à coucher ordinairement ſur la dure, à être à cheval des journées entiéres ; en un mot à s'endurcir à toutes ſortes de fatigues. Cependant ces fatigues ſont d'un uſage bien plus ordinaire à la guerre, que la danſe & les derniéres fineſſes de l'eſcrime & du manége. Ce ſoin que l'on prend de former le corps des Gentils-hommes, ne laiſſe pas ; tout médiocre qu'il eſt d'être une preuve bien ſenſible de l'utilité des exercices. De-là vient ſans doute, que les gens de qualité, & les Officiers d'armée ont d'ordinaire le corps mieux fait, ont plus de grace à marcher, & à faire toutes ſortes de mouvemens ; non ſeulement que les artiſans & les bourgeois, mais que les gens de robe, qui n'ont point paſſé par ces exercices. La ſeule diference des travaux fait encore un trés-grand éfet, ſans aucun ſoin de l'éducation. Les jardiniers & les laboureurs ont des corps tout autrement formés & proportionnés que les cordoniers, les tailleurs, & les autres artiſans ſé-

dentaires. Mais pour ne parler que de ceux qui l'ont élevé avec plus de ſoin, ſans les deſtiner à la guerre; pourquoi ne leur exerce-t'on point le corps, tandis que l'on en fait étudier un ſi grand nombre? eſt-ce qu'ils n'ont que de l'eſprit, & point de corps? eſt-ce que le latin ou la philoſophie du colége leur ſont plus néceſſaires, que la ſanté? Avoüons la vérité, c'eſt que l'on n'y fait point de réfléxion; on croit que la ſanté vient toute ſeule, que l'on en aura toûjours aſſés, & que l'important eſt de gagner beaucoup d'argent, & de parvenir à de belles charges: comme ſi l'on pouvoit joüir de ces biens & de ces honneurs, ſans vivre & ſe bien porter.

Quand je parle d'avoir ſoin de la ſanté, je ne parle pas de ces précautions de femmes & d'hommes ſédentaires, & trop aiſés, qui ſe tatent le poulx à tous momens: & qui à force de craindre les maladies, ſont preſque toûjours malades, ou du moins s'imaginent l'être. Qui prennent des boüillons tous les matins, qui ne

peuvent ni jeuner, ni faire maigre, ni manger plus tard qu'une certaine heure, qui ne peuvent dormir, s'ils ne ſont couchés fort mollement & fort loin du bruit : qui n'ont jamais aſſés de chaſſis, de paravents, & de contre-portes ; en un mot qui ont une horreur extrême des moindres incommodités. Ces gens abuſent des ſoulagemens qui ont été inventés pour les vrais malades, & pour ceux dont la ſanté eſt ruïnée par de longs travaux, ou par une extrême vieilleſſe : & ce qui marque leur moleſſe, c'eſt qu'ils n'uſent jamais des moyens qu'j'ay marquez, du travail, & de l'abſtinence ; ils aiment mieux prendre une médecine, que de ſe priver d'un repas. Il eſt donc tres-important de faire comprendre de bonne heure aux jeunes gens, l'erreur de ces prétendus infirmes : car ce ſont ceux qui élevent plus mal leurs enfans. Ils les embeguinent, & les couvrent juſques au bout des doigts, ils ne leur laiſſent point faire d'exercice, de peur qu'ils ne ſe bleſſent ou qu'ils ne s'échauffent, *ils les* purgent réglément à cet-

taines ſaiſons, & leur perſuadent ſi bien qu'ils ſont d'une compléxion foible & délicate, que les pauvres enfans le croyent toute leur vie, & prétendent ſe diſtinguer par-là du commun, comme par leur bien & leur condition. Car comme il n'y a que des riches & des gens de grand loiſir, qui puiſſent faire toutes ces façons, ils ſe perſuadent qu'il n'apartient qu'aux païſans & aux crocheteurs d'avoir de bons corps : & ſe font honeur de leur foibleſſe, comme d'une marque d'eſprit. Cependant à le bien prendre, on devroit avoir beaucoup plus de honte d'être foible & mal-ſain, que d'être pauvre : puis qu'il y a plus de moyens innocens d'aquerir la ſanté, que les richeſſes ; & que ces moyens ſont plus en nôtre pouvoir.

Il faut encore guérir les jeunes gens de quantité de ſuperſtitions, que l'ignorance des ſiécles paſſés a introduits dans la médécine : touchant la qualité de pluſieurs viandes, que l'on eſtime froides ou chaudes, ſans raiſon, & contre l'expérience ; touchant

pluſieurs effets, que l'on atribuë ſans fondement à la lune & aux autres aſtres. On peut mettre en ce rang une grande partie des préceptes de l'école de Salerne. Au contraire je voudrois que l'on eût ſoin, de leur aprendre ce qu'il y a de plus conſtamment établi entre les plus habiles médécins, pour le régime ordinaire : les moyens de conſerver la ſanté ; les rémédes des maladies les plus fréquentes, & ſur tout ce qui regarde les bleſſures. Car il eſt plus dificile de les éviter, que les grandes maladies; & plus important de s'y pouvoir aider ſoy-même. Pour tout cela il ſeroit bon de ſavoir paſſablement l'anatomie, joint les autres grands uſages que l'on en peut faire en morale, pour conoître les paſſions, pour admirer la ſageſſe de Dieu, & ſentir combien nous dépendons de ſa puiſſance. Il ſeroit bon de ſavoir auſſi la qualité des nouritures les plus ordinaires, des plantes les plus communes, des remédes les plus faciles à trouver, tout cela ſuivant les expériences les plus aſſurées. On en pouroit étudier plus ou moins

ſelon la capacité du maître, & le loiſir & l'inclination du diſciple. Il ne ſeroit pas inutile de faire obſerver les éfets de certaines maladies les plus afreuſes, pour imprimer aux jeunes gens une grande horreur de l'intempérance & de la débauche; & d'un autre côté les faire quelquefois entrer dans une cuiſine & dans un office, & voir tout au long avec combien d'artifice, de peine, de tems, & de dépenſe, ſe préparent ces ragoûts & ces confitures, qui ne ſont que l'ornement des repas.

XXI. Qu'il ne faut point étudier par intereſt.

VOilà les inſtructions qui regardent toutes ſortes de perſones, puiſqu'il n'y en a point qui n'ait une ame & un corps. Les inſtructions ſuivantes regardent la conſervation des biens & par conſequent ne ſont pas à l'uſage de ceux qui ſont tout-à-fait pauvres. Auſſi les avis que je donne ne ſont guére praticables, qu'à l'égard des enfans qui naiſſent de parens au moins médiocrement acommodés. Les plus pauvres n'ont ni le talent ni le loiſir d'inſtruire leurs enfans en

particulier, & s'ils les font étudier, c'eſt en les envoyant à des écoles publiques. Mais peut-être avant que de paſſer outre, ne ſera-t'il pas inutile de dire un mot, de ce qui doit attirer aux études, ou en détourner ceux qui ſont tout-à-fait pauvres.

Réguliérement l'étude n'eſt point moyen d'aquérir du bien, & ne convient qu'à ceux qui ont un honête loiſir. Le bon ſens veut que l'on commence par pourvoir à ſa ſubſiſtance, avant que de contenter ſa curioſité; & ceux qui s'apliquent à l'étude n'ayant pas dequoi vivre, reſſemblent à des voyageurs, qui étant abordés à une iſle déſerte, s'amuſeroient à contempler les aſtres, ou à diſcourir ſur le reflus de la mer; au lieu de bâtir des cabanes, & de chercher des vivres. On pouroit leur dire, ſi vous eſtimés les biens de fortune, comme la plûpart des hommes; à quoi vous amuſés-vous? que ne prenés-vous les moyens ordinaires & naturels pour en gagner? Vous êtes né à la campagne, demeurés-y: laboutés le *champ de vos* péres; ou s'il ne vous

en ont pas laiſſé, ſervés un maître, travaillés à la journée, aprenés un métier; trafiqués, ſi vous en avés le moyen; choiſiſſés quelque profeſſion, qui vous faſſe ſubſiſter honétement: & laiſſés les études à ceux qui ont du loiſir, qui ſont riches, ou qui ne ſe ſoucient pas de l'être. Mais, dira quelqu'un, les études mêmes ſont une de ces profeſſions qui font vivre, du moins elles ménent à pluſieurs profeſſions utiles, l'Egliſe, le Palais, la médécine: & la vie en eſt bien plus douce, que de labourer la terre, ou de travailler à un métier. Voilà la vaine eſpérance qui fait tant de pauvres Prêtres, & tant de pauvres Avocats.

Je ne dis pas qu'il faille exclure des études tous ceux qui ſont pauvres. On ne trouveroit guére de gens à leur aiſe, qui vouluſſent ſe donner la peine d'enſeigner & de conduire des enfans: moins encore qui ſe chargeaſſent du ſervice des paroiſſiés, principalement à la campagne. Je deſirerois ſeulement que le nombre n'en fut pas ſi grand, que l'on pût choiſir

ſir ceux qui ont le plus de talent ou de vertu, & renvoyer ceux qui n'étudient que par des veuës baſſes & ſordides. Car on ne peut aſſes déplorer les extrémités où ſe jettent ſouvent ces jeunes gens, qui ſe ſont embarqués témérairement dans les études, & ſe trouvent hors d'état d'aprendre un autre métier, où croyent tout le reſte indigne d'eux. Pluſieurs ne ſachant que devenir, ſe jettent ſans vocation, dans des communautés religieuſes : ou s'il craignent de s'enfermer & de s'aſſujetir à une régle, ils cherchent quelque employ de pratique ou de finance ; ou ſelon le génie, ils devienent muſiciens, poëtes, comédiens, charlatans, & tout ce que l'on peut imaginer.

Les études mêmes ſoufrent, d'être traitées par des gens mal élevés, ou intéreſſés ; ils ſont ocupés du ſoin preſſant de leur ſubſiſtance, ou du deſir de gagner. Leur but n'eſt pas la conoiſſance de la vérité & la perfection de la raiſon, mais l'intérêt: ainſi ils forcent leurs penſées, pour les y ajoûter ; ils n'étudient point ce

qui eſt de meilleur en ſoi, mais ce qui eſt de meilleur debit; ils ne cherchent point à devenir éfectivement plus habiles, mais à paſſer pour l'être, & à parler aux autres. En un mot ils apélent études útiles, non pas celles qui vont à quelque utilité publique, comme d'avancer les arts, & perfectionner les mœurs; mais celles qui vont à enrichir ceux qui étudient. Mais revenons à nôtre ſujet.

Je prétens avoir expliqué juſques icy les études qui ſont à l'uſage de toutes ſortes de perſones, tant de femmes que des hommes, tant des riches que des pauvres. Ces études ſont celles qui regardent la religion, les mœurs, la conduite de l'eſprit pour raiſoner juſte, & la ſanté. Je les ay traitées dans toute l'étenduë que leur peut donner celui qui inſtruit un enfant de qualité, deſtiné à de grands emplois, à qui le maître donne toute ſon aplication, ayant tous les ſecours qu'il deſire. On doit juger à proportion, ce qu'il faut en faire aprendre à un homme de condi-

tion médiocre, à une femme, à un artiſan. Ainſi pour les pauvres, il ſufira des inſtructions d'un curé ſoigneux de ſon devoir, d'un maître de petites écoles, ou d'un pére raiſonable : ils peuvent même, pour la plûpart, ſe paſſer de lire, ni d'écrire ; & j'eſtime beaucoup plus néceſsaire, qu'ils ſoient inſtruits de tout ce que j'ai expliqué, autant qu'ils en ſeront capables. Maintenant je viens aux études, qui ſervent pour les afaires, & qui, par conſequent, ſont encore communes à tous ceux qui ont du bien, de quelque ſexe & de quelque condition qu'ils ſoient. Ces études néceſſaires pour les afaires, ſont la grammaire, l'arithmétique, l'œconomie, la juriſprudence : mais il faut expliquer en quel ſens je prends tous ces mots.

XXII. Grammaire.

PAr la grammaire, j'entens ſeulement lire & écrire, parler bien françois, & l'écrire correctement : en ſorte que l'on ne ſoit embaraſſé, ny du choix des mots, ni de la conſtruction du diſcours, & que l'on écri-

ve bien, même les choſes les plus communes ; une lettre, un mémoire pour des afaires. Je ne crois pas que l'on doive commencer à montrer à lire, avant ſix ans, ſi les naturels ne ſont fort heureux. Car c'eſt une étude fâcheuſe, il n'y a point de ce que les enfans cherchent, qui eſt le plaiſir : & il y faut beaucoup de patience, dont ils n'ont point. Jugeons-en par nous-mêmes. Quelle peine n'a-t'on point en âge de raiſon parfaite, quand on aprend à lire l'hébreu ou l'arabe ? on eſt preſſé par la curioſité, on veut de tout ſon cœur aprendre, on eſt acoûtumé à étudier & à s'apliquer. Cependant il eſt bien fâcheux de s'arrêter ſi long-tems les yeux ſur les mêmes figures, aſſembler ſi ſouvent les mêmes lettres, ſupléer par la mémoire ce qui manque à l'Ecriture, comme il en manque en toutes ſortes de langues ; & prononcer enfin pour tout fruit de ce travail, des mots que l'on entend point. Et on trouve mauvais que de pauvres enfans, qui ne cherchent qu'à ſe réjoüir, ne prennent pas en gré toute

cette peine, & on les châtie rudement, quand ils ne s'ennuyent pas aſſés long-tems ſur leur livre. Aprés tout, pourquoi les tant preſſer, ſur tout quand ils ſont d'une condition honête, où ils ſeront obligés de lire & écrire toute leur vie? craint-on qu'ils l'ignorent quand ils ſeront grands, & en voit-on ſeulement qui arrivent à dix ou douze ans, ſans le ſavoir. On n'en voit point, me dira-t'on, parce qu'il n'y en a point que l'on ne contreigne de l'aprendre dés l'enfance. Mais croit-on que l'émulation, la honte de n'être pas comme les autres, & la néceſſité de lire & d'écrire dans tout le reſte des études, n'y faſſe pas auſſi beaucoup?

Cependant la dureté de ces premiéres leçons, les dégoûte pour long-tems de toute l'étude. Il faut avoir beaucoup de patience, les faire lire peu à la fois, augmentant inſenſiblement à meſure que la facilité vient, & leur aprendre en même-tems des hiſtoires, ou d'autres choſes qui les réjoüiſſent. On fait lire d'abord en latin, parce que nous le prononçons

plus comme il eſt écrit, que le françois : mais je crois que le plaiſir qu'auroit un enfant d'entendre ce qu'il liroit, & de voir l'utilité de ſon travail, l'avanceroit bien autant. C'eſt pourquoi je voudrois lui donner bien-tôt quelque livre françois, qu'il pût entendre. Il eſt aiſé de voir que les mêmes dificultés que l'on a pour aprendre à lire, on les a pour le latin, & pour les autres langues ; & qu'elles durent plus long-tems. On y a même joint, par l'uſage des écoles, une autre dificulté, qui eſt celle des régles & de tout l'art de la grammaire. Car quoi que nous ſoyons acoûtumez à n'aprendre le latin, qu'avec la grammaire ; ni la grammaire, qu'en latin, ou ſur le fondement de la grammaire latine : il eſt clair toutefois que ce ſont deux études ſéparées, puis qu'il n'y a point de langue qui ne s'aprenne par l'uſage, & qu'il n'y en a point auſſi qui n'ait ſa grammaire. Je fais voir que cette métode a commencé *du* tems que le latin étoit vulgaire : & que la grammaire grèque, qui eſt

la premiére que nous conoiſſons, a été faite auſſi par des Grecs.

Ainſi pour imiter ces anciens, que nous eſtimons avec tant de raiſon, il faudroit étudier la grammaire en nôtre langue, avant que de l'étudier dans une autre. Comme cette étude ne conſiſteroit, qu'à faire faire à un enfant des réfléxions ſur la langue qu'il ſauroit déja; il y auroit ſouvent du plaiſir, & les dificultés qu'il y rencontreroit ſeroient moindres, que ſi elles étoient jointes à celle d'aprendre une langue. Toûjours on auroit cét avantage, que l'on pouroit lui faire entendre parfaitement tous les préceptes, par des exemples familiers. Mais je ne voudrois pas le charger de beaucoup de préceptes, puiſque le grand rafinement dans la grammaire conſume un grand tems, & n'eſt point d'uſage.

Telle exception vous aura peiné tout un jour à retenir, dont vous n'aurés pas à faire trois fois en la vie. Je me contenterois des principales définitions, & des régles les plus générales; & je me bornerois, à bien

parler & bien lire, obſerver en écrivant une ortographe tres-correcte, entendre tout ce que l'on dit & tout ce que l'on lit, autant que la conoiſſance de la langue y peut ſervir. Il ſufiroit pour cela, de conoître les diviſions des lettres, les parties du diſcours & leurs ſubdiviſions, & le reſte que je ne puis mettre en détail; à moins que de faire une grammaire. Or afin que ces préceptes ne fuſſent pas ſecs & décharnez, comme ils ſont dans les livres : je voudrois les rendre ſenſibles & agreables par l'uſage. Quand un enfant auroit leu quelque-tems en ſa langue des choſes qu'il entendroit, & où il prendroit plaiſir, s'il étoit poſſible : on commenceroit à lui faire obſerver, que toute cette écriture ne conſiſte qu'en vingt-deux lettres, & que tous ces grands diſcours ne ſont compoſés que de neuf genres de mots ; qu'il y a deux ſortes d'articles : qu'il y a des genres dans les noms, des tems & des perſones dans les verbes ; des nombres dans les uns & dans les autres, & ainſi du reſte. Lors qu'il ſau-

roit un peu écrire, on lui feroit rédiger les hiſtoires, que l'on lui auroit contées, & on lui corrigeroit les mots bas ou impropres, les mauvaiſes conſtructions, & les fautes d'ortographe. On pouroit lui dire les régles des étimologies, & lui en aprendre pluſieurs aux ocaſions. Elles ſervent fort pour entendre la force des mots & l'ortographe ; & elles ſont divertiſſantes. Ainſi avec peu de préceptes, & beaucoup d'exercice, il aprendroit en deux ou trois années, autant de grammaire qu'il en faut à un honête homme pour l'uſage de la vie ; & plus que n'en ſavent pour l'ordinaire ceux qui ont paſſé huit ou dix ans au colége.

La plûpart en pouroient demeurer là, & n'aprendre point d'autre langue. Les gens d'épée, les praticiens, les financiers, les marchands, & tout ce qui eſt au deſſous: enfin la plûpart des femmes peuvent ſe paſſer de latin, l'expérience le fait voir. Mais s'ils ſavoient autant de grammaire que j'ai dit, il leur ſeroit bien plus aiſé de ſe ſervir de bons livres fran-

çois, & des traductions des anciens ; & peut-être ſe déſabuſeroit-on à la fin, de la néceſſité du latin, pour n'être pas ignorant. Il eſt vrai que le latin eſt néceſſaire aux Eccléſiaſtiques & aux gens de robe, & qu'il eſt fort utile aux gens d'épée, quand ce ne ſeroit que pour les voyages ; & entre les femmes, aux réligieuſes, pour entendre l'office qu'elles recitent. Mais je croy qu'il ſeroit beaucoup plus facile à aprendre, ſi l'on ne le méloit point tant, avec les régles de la grammaire. Non que je croye, qu'il faille l'aprendre par le ſeul uſage : quoi qu'il y en ait quelques éxemples, même de nôtre tems, la métode n'en eſt pas encore aſſés établie, pour la propoſer à tout le monde. Joint que quelque habitude de parler qu'euſſent des enfans, j'aurois bien de la peine à croire qu'elle demeurât ferme ſans le ſecours des régles, dans une langue qu'ils n'éxercent pas continuellement. On a véritablement l'éxemple des Juifs, qui aprénent l'hébreu à leurs enfans ſans aucune régle, & les y rendent fort

ſavans ; mais c'eſt avec un grand tems. Servons-nous donc plûtôt des régles, pourveu qu'elles aident les enfans, & qu'elles ne les acablent pas. Or s'ils les ſavent déja en leur langue, le reſte ſera bien aiſé. Il n'y aura qu'à leur faire obſerver, ce que la langue latine a de different. Le manque d'articles, les déclinaiſons des noms, le paſſif dans les verbes, la liberté d'aranger diferemment les mots, & tout le reſte. Ce ne ſeront pour la plûpart que des exceptions, des régles générales qu'ils auront apriſes. Au reſte il faudra les exercer continüellement par la lecture de quelque auteur, qu'ils puiſſent entendre avec plaiſir, s'il ſe peut; & faire état, qu'ils aprendront bien mieux les régles par l'uſage qu'on en fera remarquer, que par l'éfort de leur mémoire, quoi qu'il ne faille pas laiſſer de leur faire aprendre par cœur. Ce qui les leur imprimera le mieux, ſera la compoſition, mais on ne peut ni la commencer ſi-tôt, ni la continüer ſi long-tems que la lecture, *qui* doit être leur principal

exercice, & durer pendant tout le cours des études. Car il y a cette commodité à la grammaire & à l'étude des langues, que comme ce ſont des inſtrumens, celui qui les a une fois apriſes s'y fortifie à meſure qu'il s'en ſert: parce que les livres où il aprend les choſes ſont compoſez des paroles d'une certaine langue arrangée ſelon la grammaire.

XXII. Arithmétique. L'Arithmétique vient enſuite; & je crois qu'il la faut commencer plus tard, lors que la raiſon ſe forme tout-à fait; comme à dix ou douze ans. On montrera d'abord au diſciple, la pratique des quatre grandes régles; on l'éxercera à calculer aux jettons & à la plume, à ſe ſervir de toutes ſortes de chifres, à reduire les poids & les meſures les plus d'uſage. Enſuite on paſſera aux régles les plus dificiles, puis on lui montrera les raiſons de toutes, & on lui enſeignera la ſcience des proportions, ſelon le loiſir & le genie.

ON s'étonera ſans doute, que je compte l'œconomie entre les études & même entre les plus néceſſaires : mais voicy ce que je veux dire. L'étude de la jeuneſſe doit conſiſter à aquerir en ce premier âge, les conoiſſances qui doivent ſervir dans tout le reſte de la vie ; ou du moins les principes de ces conoiſſances, comme je crois l'avoir montré. Donc ce qui eſt néceſſaire aux affaires les plus communes & les plus ordinaires, qui vont à l'entretien de la vie & au fondement de la ſocieté civile ; ces conoiſſances doivent tenir le premier rang aprés celles qui regardent l'homme en lui-même, & qui ſervent directement à perfectioner l'ame ou le corps. Auſſi c'eſt principalement l'ignorance de ces ſortes de choſes, qui fait que pluſieurs mépriſent les étudians & les études. Quelles ſont les penſées d'un enfant de famille qui ſort du colége ? de ſe divertir, & de faire des conoiſſances, & s'il a pris goût aux études, de ſuivre ſa curioſité. Il ne ſe met point en peine XXIII. Oeconomique.

comment il ſubſiſte, d'où lui vient dequoi ſe nourir, s'habiller, & tout le reſte. Il regarde ſeulement comment vivent les autres jeunes gens de ſa condition, & ne veut pas ſe paſſer à moins, ni manquer d'argent pour joüer ou ſatisfaire à d'autres paſſions. Cependant il ſe remplit l'imagination de comédies, de romans, de muſique: ou s'il n'a pas d'eſprit, il ſe borne à des plaiſirs plus groſſiers. Il faut qu'il arrive quelque grand changement dans ſa fortune, la mort d'un pére, une grande ſucceſſion à récüeillir, un grand procés; un mariage, une charge dont il ſe trouve revétu; pour lui faire ouvrir les yeux, & s'apercevoir qu'il y a des afaires dans le monde, & qu'il y a des ſoins qui le regardent, auſſi bien que les autres hommes. Je ſay qu'il y a en cela beaucoup du naturel de la jeuneſſe, qui eſt pouſſée au plaiſir par des paſſions violentes; & n'a pas aſſés d'expérience pour faire cas des choſes utiles Mais c'eſt pour cela même qu'il faut aider la jeuneſſe & la retenir, au lieu qu'il ſemble, que l'on veüille ſe-

conder ſes défauts. Les jeunes gens n'aimeront jamais le travail ni les affaires ? il eſt vrai. Mais du moins il faut tâcher en les y préparant de bonne heure, de faire qu'elles ne leur paroiſſent point ſi amères, ni ſi peſantes, quand ils viendront à l'âge de s'y apliquer tout de bon. C'eſt pour cela que je compte entre les études néceſſaires à tout le monde, l'œconomie & la juriſprudence : & voicy en quoi je fais conſiſter l'œconomie.

Comme les premiers objets dont les enfans ſont frapez, ſont le dedans d'une maiſon, ſes diverſes parties, les domeſtiques & leurs exercices différents, les meubles & les uſtanciles du ménage : il n'y a qu'à ſuivre leur curioſité naturelle, pour leur aprendre agréablement l'uſage de toutes ces choſes, & leur faire entendre autant qu'ils en ſont capables, les raiſons ſolide qui les ont fait inventer, leur faiſant voir les incomoditez, dont elles ſont les rémédes. On les acoûtumeroit ainſi à admirer la bonté de Dieu, dans toutes les choſes qu'il nous fournit pour nos beſoins ; l'un

duſtrie qu'il à donnée aux hommes pour s'en ſervir ; le bonheur d'être né dans un païs bien cultivé, & dans une nation inſtruite & polie : à prendre des idées nobles de toutes ces choſes, que la mauvaiſe déducation & la vanité de nos mœurs nous fait mépriſer ; & ne point tant dédaigner une cuiſine, une baſſe cour, un marché, comme font la plûpart des gens élevez honêtement. Enfin on les acoûtumeroit à faire des réfléxions ſur tout ce qui ſe preſente, qui eſt le principe de toutes les études. Car on ſe trompe fort, quand on s'imagine qu'il faut aller chercher bien loin dequoi inſtruire les enfans. Ils ne vivront ni en l'air, ni parmi les aſtres, moins encore dans les eſpaces imaginaires, au païs des êtres de raiſon, ou des ſecondes intentions ; ils vivront ſur la terre, dans ce bas monde, tel qu'il eſt aujourd'hui, & dans ce ſiécle ſi corompu.

Il faut donc qu'ils conoiſſent la terre qu'ils habitent, le pain qu'ils mangent, les animaux qui les ſervent ; & ſur tout les hommes avec qui ils

doivent vivre & avoir à faire : & qu'ils ne s'imaginent pas que c'eſt s'abaiſſer, que de conſidérer tout ce qui les environne. Dans une grande famille il y aura plus de matiére pour ces inſtructions, que dans une moindre : & il y en aura plus encore, ſi les enfans ſont tantôt à la ville, & tantôt à la campagne. Auſſi les enfans de qualité qui peuvent avoir toutes ces comodités, ont beſoin de ſavoir plus des choſes que les autres. A meſure que l'âge avanceroit, on leur en diroit davantage ; & on feroit en ſorte de les inſtruire paſſablement des arts, qui regardent la comodité de la vie, leur faiſant voir travailler, & leur expliquant chaque choſe avec grand ſoin. On leur feroit donc voir ou dans la maiſon ou ailleurs, comment on fait le pain, la toile, les étofes. Ils verroient travailler des tailleurs, des tapiſſiers, des menuiſiers, des charpentiers, des maçons, & tous les ouvriers qui ſervent aux bâtimens. Il faudroit faire en ſorte qu'ils fuſſent aſſés inſtruits de tous ces arts, pour entendre le langage

des ouvriers, & pour n'être pas aiſés à tromper. Cependant cette étude ſeroit un grand divertiſſement pour eux : & comme les enfans veulent tout imiter ; ils ne manqueroient pas de ſe faire des jeux de tous ces arts. Il ne faudroit ni s'y opoſer durement, ni s'en moquer : mais les aider doucement, leur montrant ce qu'il y auroit de chimérique dans leurs entrepriſes, & ce qui ſeroit faiſable. Ce ſeroit une ocaſion de leur aprendre beaucoup de mécanique : & ils auroient le plaiſir de réuſſir en quelque choſe, qui eſt trés-grand en cét âge. Il ſeroit bon auſſi de leur aprendre le prix cõmun des ouvrages, qu'ils pouront commander, & des choſes qu'ils pouront acheter ſuivant leur condition ; & même de celles qu'ils feront acheter par d'autres. Car encore que ces prix changent trés-ſouvent, celui qui les a ſûës une fois, ne ſera pas ſi incertain : principalement ſi on l'a bien averti des raiſons qui rendent certaines danrées ſi chéres, en comparaiſon des autres ; & des cauſes les plus ordinaires de ces changemens de

prix. Je voudrois auſſi qu'un jeune homme ſût de bonne heure, ou par ſon expérience, ou par un récit exact, ce qui eſt néceſſaire pour les voyages.

Voilà ce que j'apéle l'œconomie. On voit bien que je ne pretens pas, que l'on en fit un étude en forme, ny qu'on l'aprit dans des livres. Elle s'aprendroit par la converſation & par la pratique; & ſeroit moins de la fonction d'un précepteur, que du ſoin d'un bon pére, ou d'un tuteur afectionné. Toutefois les autres études l'aideroient, & elle les aideroit. Pour exercer les régles d'arithmétique, on pourroit dreſſer des comptes, & tenir un regiſtre de recepte & de dépenſe: qui eſt une pratique ſi néceſſaire à tout homme qui a du bien à gouverner, qu'elle eſt même recommandée dans l'Ecriture. Dans les auteurs d'humanités, comme Ciceron & Virgile, on pouroit leur faire obſerver, combien les Romains eſtimoient lors l'agricultute, & l'aplication à leurs afaires domeſtiques. On le verroit mieux *dans les* auteurs qui ont écrit du mé-

nage de la campagne, comme Caton & Columelle, & dans les livres de droit. Auſſi faloit-il que les jeunes Romains fuſſent de bonne heure en état d'agir & de conduire leurs afaires : puis qu'à quatorze ans ils étoient hors de tutelle ; & qu'à dix-huit, ils paſſoient pour homme faits, venoient dans la place, & poſtuloient librement devant les Magiſtrats. Pour les Grecs, l'œconomique de Xenophon, Ariſtophane, Théocrite, Heſiode & Homere feroient voir qu'ils s'apliquoient fort au dedans de leur maiſon, au ménage & à tout le travail des champs : & que les plus riches & les plus honêtes gens faiſoient alors leur ocupation & leurs délices de ce qui eſt aujourd'hui regardé comme le partage des miſérables. L'autorité de ces grands noms, & l'agréement de ces excélens ouvrages, donneroit des idées nobles de toutes choſes les plus communes dans la vie. Ce qui mettroit le diſciple en état de profiter beaucoup plus, même de l'Ecriture ſainte, voyant que tout ce qu'il y trouvoit de bas & de groſſier vient

des mœurs ſimples & ſolides de cette ſage antiquité, ou perſonne ne dédaignoit le travail, non plus que la nourriture; c'eſt ce que je penſe avoir montré dans les mœurs des Iſraëlites. Mais ſoit que le diſciple lûr ces auteur, ou que le maître lui raportât ce qu'ils diſent, je voudrois qu'il eût grand ſoin de rendre tout bien ſenſible, & de le raporter à nôtre uſage. Laiſſons aux grammairiens de profeſſion, la recherche curieuſe de toutes les plantes que nomme Virgile, & la deſcription de tous les inſtrumens d'agriculture, dont parle Heſiode, prenons ſeulement ocaſion de ce qu'ils diſent, pour faire entendre à nôtre écolier, ce qui ſe fait aujourd'hui dans nôtre païs; & nous conſolons s'ils ont dit quelque mot que nous n'entendions point, pourveu que nous entendions auſſi bien nôtre ménage, qu'ils entendoient le leur.

XXIII. Juriſprudence.

POur la juriſprudence comme elle dépend moins de l'imagination, & qu'elle a beaucoup plus de raiſonnement; il faut atendre de l'eſprit

ſoit plus acoûtumé à s'apliquer, & que le jugement ſoit plus formé: c'eſt-à-dire vers treize ou quatorze ans, & à la fin des études. Il eſt toutefois bien plus aiſé de la rendre ſenſible & agréable, que la Philoſophie qui eſt d'ordinaire l'étude de cét âge: ſur tout aprés ce fondement d'œconomie dont j'ai parlé, elle ſeroit bien plus facile. On peut juger que par la juriſprudence je n'entens pas iei cette étude ſi longue & ſi dificile, qui fait les Juriſconſultes de profeſſion, & qui embraſſe la conoiſſance, non ſeulement de toutes les loix, qui ſont en uſage dans un païs, ſur quelque matiére que ce ſoit; mais de tout ce qui ſert à les interpréter, pour les apliquer aux affaires particuliéres. Je ne parle icy que des études néceſſaires à tout le monde. Ainſi, à l'égard du droit, j'entens ſeulement ce que châque particulier eſt obligé d'en ſavoir, pour conſerver ſon bien, & ne rien faire contre les loix. Chacun y eſt obligé par les loix mêmes; qui préſument que tous les citoyens en ſont inſtruits; qui en imputent l'i-

gnorance comme une faute : & la puniſſent, ou par la perte des biens, ſi l'on a manqué d'obſerver les régles de les aquerir & de les conſerver; ou par des peines plus ſévéres, ſi cette ignorance a porté juſques au crime. Cependant on n'a aucun ſoin d'en inſtruire les jeunes gens, hormis ceux que l'on deſtine à la robe : & on s'étonne ſans doute que je ſouhaite qu'on leur en parle. Mais, à examiner les choſes ſans prévention, cette étude eſt bien auſſi utile, pour le moins, que la philoſophie que l'on leur enſeigne ; & n'eſt pas plus dificile. La philoſophie, dit-on, exerce l'eſprit des jeunes gens, & les rend ſubtils. Auſſi feront les ſubtilités du droit, qui ſerviront à faire mieux entendre le principal. On craint de les fatiguer, ſi on leur parloit d'uſufruit & de propriété ; de la difference entre le droit d'hérédité, & les corps héréditaires; entre les parts par indivis & les parts diviſés, quoi que l'on puiſſe faire voir les éfets ſolides de toutes ces diſtinctions. Ne craint-on point auſſi qu'ils s'ennuyent des uni-

verſels, des categories, de l'infiny en acte ou en puiſſance & des êtres de raiſon ? Enfin la conoiſſance du droit, agréable, ou non, eſt néceſſaire à tous ceux qui vivent ſous les mêmes loix.

Cette étude ſeroit bien facile ſi nous avions des loix certaines: comme les Romains avoient celles des douze tables : les Athéniens celles de Solon: les Hébreux celles de Moïſe, ou plûtôt de Dieu. Il n'y auroit qu'à lire ces loix pour aprendre ſon devoir. Mais il n'en eſt pas ainſi. Il faut un grand uſage, pour diſtinguer dans les gros volumes des ordonnances de nos Rois, celles qui s'obſervent, d'avec les autres. Les coûtumes ne parlent, que de certaines matiéres. Nous ſuivons quantité de régles du droit romain : dont toutefois la plus grande partie n'eſt point receuë; au moins, dans nos païs de coûtumes. Nôtre droit étant donc ſi mêlé & ſi peu certain, nous avons beaucoup plus beſoin d'étude, pour le conoître : je dis pour en avoir cette conoiſſance médiocre, que l'on préſume dans tous

les

les particuliers. Car pour le ſavoir exactement, c'eſt l'étude de toute la vie.

Voici en quoi je fais conſiſter cette conoiſſance médiocre, néceſſaire à tout le monde. Premiérement à entendre les termes, dont on uſe ordinairement en parlant d'afaires, & qui ſont employés dans les ordonnances, les coûtumes, & les autres livres de droit: comme fief, cenſive, propres, acqueſt, déguerpir, garantir, & tous les autres, qui ne ſont point de l'uſage ordinaire de la langue. Les enfans peuvent aprendre de bonne heure tous ces mots; principalement ſi l'on a ſoin de leur en faire entendre le ſens, par des éxemples ſenſibles; & plutôt ils les auront apris, moins ils leur paroîtront barbares dans la ſuite: toûjours vaut-il bien autant en charger leur mémoire, que des noms, des figures de réthorique, & des termes de philoſophie. Aprés cette conoiſſance du langage, qui emporte beaucoup de définitions: je voudrois que l'on aprit les maximes les *plus* générales du droit, qui re-

gardent les particuliers ; comme des tutelles, des ſucceſſions, des mariages, des contracts les plus ordinaires, ſans entrer dans les ſubtilitez du droit, ny afecter trop de métode ; mais ſeulement y employant un peu d'ordre, pour éclairer l'eſprit & ſecourir la mémoire. Enſuite il faudroit traiter, de la maniére de pourſuivre ſon droit en juſtice ; & ſans décendre au détail de la procédure, en marquer l'ordre en gros, & la neceſſité qu'il y a d'obſerver exactement dans les jugemens, les formalités établies. La difficulté ſeroit pour le maître à choiſir dans les livres ces conoiſſances néceſſaires, qui y ſont ſi éparſées & ſi mélées. Car il faut avoüer, que nous n'avons point encore d'ouvrage, où tout ce que je viens de dire ſoit raſſemblé, & ſéparé du reſte. En attendant que quelqu'un faſſe ce travail: on pouroit ſe ſervir des inſtituts de Juſtinien, de l'inſtitution coûtumiére de Loiſel, de celle de Coquille, de l'indice de Ragueau, & des autres ouvrages ſemblables. De plus, il ſeroit bon de faire lire à l'écolier, la

coûtume de ſon païs toute entiére, & lui faire voir quelques contracts des plus communs, pour en entendre les clauſes principales.

Mais dira quelqu'un, n'y a-t'il pas déja trop de chicaneurs en France, ſans vouloir que tout le monde le devienne ? Voilà le langage ordinaire des ignorans, de nommer chicaneurs, tous ceux qui entendent les afaires, ou qui en parlent en termes propres. Au contraire, une des plus grandes ſources de la chicane, eſt cette ignorance du droit. De-là vient que l'on fait des traités dés-avantageux, qu'en ſuite l'on ne veut point exécuter; que l'on demande tant de réciſions & de reſtitutions, contre des ſurpriſes; que l'on entreprend témérairement des procés, dont on ne voit pas les conſéquences; qu'ayant raiſon dans le fonds, on s'abandonne à la conduite d'un ſoliciteur, qui gâte le bon droit, par la mauvaiſe procédure. Que ſi quelque conoiſſance des afaires produit la chicane, c'eſt la conoiſſance confuſe & incertaine d'un petit détail de pratique ſans ordre, & ſans

ſcience des principes ; d'où vient que les plus grands chicaneurs, ſont toûjours les praticiens du dernier ordre. Or on ne peut avoir que ces notions obſcures & imparfaites, quand on ne s'inſtruit que par l'uſage. Outre que c'eſt un maître bien lent, & qui n'inſtruit guére, que par les fautes que l'on fait. Encore aprés un long-tems, ne ſaurés-vous que de certaines afaires particuliéres, dont vous ſaurés même trop de détail ; & vous ignorés entiérement tout le reſte. Il me ſemble qu'il vaut bien mieux ne ſe pas atendre tout-à-fait à l'expérience, & s'y préparer par quelques conoiſſances générales. Car quoi qu'il ſoit vrai que beaucoup de gens s'inſtruiſent ſufiſamment des afaires, par le ſeul uſage : il faut avoüer qu'ils s'en inſtruiroient encore mieux & plus aiſément, s'ils y joignoient quelque étude. Et puis qu'il y a un certain âge, où l'on veut que les jeunes gens étudient, quand ce ne ſeroit que pour les ocuper : pourquoi ne les ocupera-t'on pas plutôt à ce qui leur pourra ſervir dans la ſuite, qu'à ce

qui n'eſt bon que pour l'école, c'eſt-à-dire pour rien; puiſque l'école n'eſt bonne, qu'entant qu'elle ſert pour le reſte de la vie. Au reſte il ne faut pas craindre, qu'ils aprennent un peu plus de droit, que ce qui leur ſera néceſſaire abſolument. Il eſt dificile de méſurer ſi juſte ce néceſſaire; & on ne rétient que le gros de tout ce qu'on aprend.

On pouroit aider à égayer cette étude, un peu ſombre d'elle-même, par la conoiſſance de quanti é de faits, qui donnant à l'écolier un peu d'expérience avant l'âge, lui rendroient plus ſenſibles, & les maximes & les raiſonemens du droit. Je voudrois donc que l'on entretint ſouvent un jeune homme, des diferentes conditions des gens du même païs, de leurs ocupations, de ce qui les fait ſubſiſter. Qu'il ſût comment vit un païſan, un artiſan, ou un bourgeois; ce que c'eſt qu'un Juge, ou un autre homme de robe; je dis ce qu'ils ſont, non pas ce qu'ils doivent être; de quelle naiſſance ils ſont, comment ils arrivent aux charges, com-

ment ils y ſubſiſtent. Qu'il ſeut comment vivent les ſoldats & les Oficiers d'armée : qu'il connût auſſi les Eccléſiaſtiques & les religieux ; en un mot tous les hommes avec qui il doit vivre. Il faudroit auſſi lui décrire les diferentes natures de biens. Quel eſt le revenu depuis la moindre ferme, juſques à la plus grande ſeigneurie: & comment on fait pour retirer ces revenus. Ce que c'eſt que le trafic & la banque, & comment on s'y enrichit. Les diferentes natures de rentes ; enfin les diverſes maniéres de vivre & de ſubſiſter, ſelon la diverſité des provinces. Et comme on ne peut guére aprendre tout cela, que par la converſation: il faut montrer aux jeunes gens, à profiter de l'entretien de toutes ſortes de perſones, juſques aux païſans & aux valets. Le moyen eſt de faire parler chacun de ſon métier, & des choſes de ſa conoiſſance. Tous les deux trouvent leur compte en mutuelle converſation. Celui qui parle a le plaiſir d'inſtruire & de ſe faire écouter : celui qui écoute, a le plaiſir d'entendre quelque choſe de nou-

veau, & le profit lui en demeure.

La lecture des anciens peut auſſi ſervir à conoître ces mêmes faits, comme j'ai marqué pour l'œconomie. Les oraiſons & les lettres de Cicéron, ſont pleines d'un merveilleux détail d'affaires, que l'on peut faire obſerver à l'écolier, ſelon ſon beſoin. S'il doit mener une vie privée, on lui expliquera principalement les afaires particuliéres; s'il eſt deſtiné par ſa naiſſance à de grands emplois, on l'arrêtera plus ſur les afaires publiques. Titelive & les autres hiſtoriens lui en aprendront auſſi beaucoup. Ainſi une même lecture peut ſervir à pluſieurs uſages: pour la grammaire, pour la réthorique, pour l'hiſtoire, la morale, l'œconomique, la juriſprudence; on apuyeroit tantôt ſur un genre de réfléxions, tantôt ſur l'autre, ſelon les ocaſions; & il ſeroit dificile, que quelqu'une ne fit ſon éfet. Mais il faut éviter, en toutes ces obſervations, la curioſité qui tente continuellement; ſi ce n'eſt entant qu'elle peut ſervir, comme d'un ragoût pour réveiller l'apetit de ſa-

voir. Car au reſte ce ne ſera pas un grand malheur, de ne pas entendre quelque mot de Plaute ou de Varron, qui marque la fonction d'un eſclave, ou d'ignorer quelque formalité des Comices ; pourveu que l'on retienne que les Romains entendoient fort bien leurs afaires & particuliéres & publiques, qu'ils y étoient fort apliqués ; & que tous ces grands hommes, que nous admirons dans leur hiſtoire, ne ſe ſont rendus grands, chacun ſelon leur genie, que par cette aplication. Ainſi cette étude du droit, ne ſerviroit pas ſeulement à rendre les jeunes gens capables d'afaires ; elle contribuëroit plus qu'aucune autre, à leur rendre l'eſprit ſolide, & à leur former le jugement : puiſqu'elle ne conſiſteroit, qu'à leur faire conoître la verité des choſes les plus proportionnées à la conoiſſance des hommes.

Or il me ſemble que dans les études, on devroit principalement chercher cette ſolidité & cette droiture de jugement. Il n'y a que trop de bel eſprit dans le monde : mais il n'y aura

jamais aſſés de bon ſens. Pourquoi tant vanter aux écoliers ce brillant & ce feu d'eſprit, que l'on ne peut donner à ceux qui ne l'ont pas naturellement ; & qui nuit plus d'ordinaire qu'il ne ſert à ceux qui l'ont ? Cultivons le bon ſens & le jugement. Tous ceux qui ne ſont pas nez ſtupides, peuvent arriver à la droiture d'eſprit pourveu qu'on les acoûtume à s'apliquer & ne point précipiter leurs jugemens : & ce n'eſt que par-là, que l'on reüſſit dans les afaires, & dans toute la conduite de la vie. La conoiſſance des afaires contribüeroit encore, à détacher les jeunes gens, de la bagatelle; & à les rendre ſérieux, car nous ſommes tels, que les penſées qui nous ocupent. Elle les acoûtumeroit à s'apliquer, à être foigneux, à aimer la régle & la juſtice, que l'on ne peut manquer d'aimer, ſi on la conoît, avant que d'avoir intérêt de s'y opoſer. Or les jeunes gens ne ſont pas encore ſenſibles à l'intérêt ; l'avarice eſt le moindre de leurs vices. Pour donner de l'aplication & du ſoin, il ſeroit fort à ſouhaiter, que

l'on joignît la pratique aux inſtructions qu'un pére fit entrer ſon fils dans les conſeils de ſes afaires domeſtiques ; qu'il le fit parler ſur celles qui ſe préſentent, qu'il le chargeât de quelques-unes les moins dificiles, qu'il lui donât à gouverner quelque partie de ſon bien, dont il lui fit rendre compte. Rien ne ſeroit plus ſalutaire à un grand ſeigneur que d'avoir été ainſi élevé : d'être tellement capable d'afaires, qu'il n'eût des intendans, des agens & des ſoliciteurs, que pour ſe ſoûlager, & non pour ſe décharger tout-à fait : qu'il conduiſit lui-même tout le gros de ſes afaires, ne laiſſant à ſes gens que l'éxécution & le détail : en un mot, qu'il gouvernât ſes gens, au lieu d'en être gouverné, comme il n'arive que trop ſouvent. Car n'eſt-il pas évident, que cette dépendance abſoluë où les gens d'afaires tiennent leurs maîtres, & cette inaplication, qui ruïne tant de grandes maiſons, vient principalement de l'ignorance des gens de qualité, & de leur mauvaiſe éducation? Je ſay bien qu'il y a beaucoup de ge-

reſſe & d'atachement au plaiſir. Mais il arrive quelquefois, que l'on ſe dégoûte du plaiſir, & que l'on ſecouë la pareſſe: au lieu que l'on ne s'inſtruit point, quand on a paſſé à un certain âge. D'abord on conçoit de l'averſion pour les afaires, parce que l'on n'entend point les termes, & que l'on ne ſait point les maximes. On ſe flate que le bon ſens ſufit pour les régler, & chacun croit en être bien pourveu. Mais on ne conſidére pas, que le droit eſt mélé d'une infinité de faits & de régles établies par les hommes, qu'il eſt impoſſible de déviner. Quand on vient à reconoître la néceſſité de s'en inſtruire, on a honte d'avoüer ſon ignorance. Enfin la longue habitude de ne s'apliquer à rien, & de ne ſe point contraindre, l'emporte ſouvent ſur les interêts les plus preſſans. Voilà ce que j'entens par les noms de grammaire, d'arithmétique, d'œconomie, & de juriſprudence; & voilà toutes les études que j'eſtime les plus néceſſaires.

XXIV. Politique.

CEux qui par leur naiſſance ſont deſtinés à de grands emplois, ont beſoin de quelques inſtructions plus étenduës, que les ſimples particuliers. Leur juriſprudence doit embraſſer le droit public : leur morale doit s'étendre juſques à la politique. Car pour les gens du commun, ces études ne peuvent être miſes qu'au rang des curioſités. Il eſt dificile d'empécher les hommes de diſcourir : mais il eſt dificile auſſi, que des princes ou des miniſtres d'état s'empéchent de rire, quand ils voyent des bourgeois ou des artiſans diſputer ſur les intérêts des potentats, & leur preſcrire des régles pour leur conduite. A l'égard des enfans, dont on peut raiſonablement prévoir, qu'ils ariveront un jour à de grandes places ; il eſt important de leur donner de bonne heure des maximes droites, de peur qu'ils n'en prennent de fauſſes, ou qu'ils n'agiſſent au hazard. Je voudrois donc leur faire conoître, premiérement l'état du gouvernement préſent de leur païs ; les differentes

parties dont ce corps eſt compoſé, les noms & les fonctions des Oficiers qui le gouvernent, la maniére de rendre la juſtice, d'adminiſtrer les finances, d'exercer la police, & ainſi du reſte : la forme des conſeils pour les afaires publiques. Je voudrois que chacun començât par l'état de ſon païs, comme le plus néceſſaire & le plus facile à conoître : enſuite qu'il s'étendit aux païs étrangers les plus proches, & avec leſquels il a le plus de rélation. En lui montrant comment les choſes ſont en éfet, je lui montrerois comment elles devroient être : non pas encore, ſuivant les opinions des philoſophes & le pur raiſonement ; mais ſuivant les loix de l'état même, & ces anciens uſages. Voilà ce que j'apéle droit public. Les régles, ſuivant leſquelles châque état eſt gouverné : les droits du ſouverain, & des Oficiers dont il ſe ſert : les droits des états & des ſouverains à l'égard les uns des autres. Cette étude eſt plus de poſitive, que de raiſonement, & elle enferme beaucoup d'hiſtoire, qui peut la rendre agréable.

La politique consiste plus en raisonnement, & doit remonter plus haut dans la recherche des principes. Elle ne regarde pas seulement comment la France ou l'Alemagne doivent être gouvernées ; suivant la forme particuliére de leur état, & les loix qui s'y trouvent établies : elle considére en général ce que c'est que societé civile, quelle forme d'état est la meilleure, quelles sont les meilleures loix, & les meilleurs moyens de maintenir le repos & l'union entre les hommes. Ces considérations générales sont fort utiles pour donner à l'esprit, de l'élévation & de l'étenduë, pourveu que l'on en fasse l'aplication sur les éxemples particuliers, & que l'on ne se contente pas des éxemples anciens d'Athéne ou de Lacédémone, mais que l'on en prenne de modernes, qui nous touchent & nous instruisent mieux. L'avis qui me paroit le plus important en cette matiére, est de faire conoître de bonne heure à un jeune prince, ou à quelque enfant que ce soit, la diference de la vraye & de la fausse politique. Qu'il ait

horreur de celle qui n'a pour but, que de rendre puiſſant le prince, ou le corps qui gouverne, aux dépens de tout le reſte du peuple. Qui met toute la vertu du ſouverain, à maintenir & à augmenter ſa puiſſance, laiſſant aux particuliers la juſtice, la fidélité & l'humanité. Qu'il ne faſſe pas grand cas des artifices, par leſquels on afoiblit ſes voiſins, en leur ſuſcitant des énemis, ou en excitant chés eux de la diviſion : ni de l'adreſſe à tromper ſes propres ſujets, en leur faiſant croire l'état plus puiſſant qu'il n'eſt. Pour éviter tous ces inconveniens, il faut laiſſer la plûpart des politiques modernes ; & ſur tout Machiavel, & l'Anglois Hobbes R. venons à Platon & à Ariſtote, dont la politique eſt fondée ſur des principes ſolide de morale & de vertu. Elle a pour but, non pas d'élever un certain homme, ou un certain genre de perſones, au deſſus des autres; mais de faire vivre les hommes en ſocieté, le plus heureuſement qu'il eſt poſſible : de procurer à tous les particuliers la ſureté, la poſſeſſion paiſible

de leurs biens, la ſanté du corps, la liberté d'eſprit, la droiture de cœur, la juſtice. Pour donner de ſi grands biens à toute une ſocieté, ces Philoſophes ont crû qu'il étoit juſte; que quelques-uns euſſent la peine de veiller continuellement ſur elle, de pourvoir à tous ſes beſoins, de la défendre des araques du dehors, de maintenir la tranquilité au dedans. Voilà, ſi je ne me trompe, les principes de la véritable politique. Mais pour le voir dans ſa pureté il faut remonter plus haut que Platon & Ariſtote; il faut l'aprendre de Moïſe, de David, de Salomon, des Prophétes, & des Apôtres: ou plûtôt de Dieu même, dont ils n'ont été que les interprétes. Ils nous diront que tous les hommes ſont fréres: que les premiers états n'ont été que de grandes familles: que chacun doit aimer la terre où Dieu l'a fait naître, & la ſocieté où il l'a mis: qu'il eſt juſte qu'un particulier donne ſa vie pour le ſalut public: que c'eſt Dieu qui a établi des hommes pour gouverner les autres: que la perſone du Prince eſt ſacrée: qu'il

eſt établi pour défendre le peuple, & lui rendre la juſtice: qu'il ne peut s'aquiter de ſon devoir, ſi Dieu ne lui donne la ſageſſe; & une infinité d'autres maximes ſemblables, dont on pouroit compoſer un corps entier de politique, tiré de l'Ecriture ſainte. Je n'en ay peut-être que trop dit, ſur une matiére dont peu de diſciples ont beſoin, & que peu de maîtres ſont capables d'enſeigner.

XXV. Lãgues, Latin, &c.

OUtre les études néceſſaires, il y en a de fort utiles à tous ceux qui ſont d'une condition honête, mais dont on peut ſe paſſer abſolument. Premiérement le latin. Car je n'ay point ſupoſé que les études dont j'ay parlé en dépendiſſent: & ce que j'ai dit du ſecours que l'on tire des auteurs antiques pour l'œconomie & la juriſprudence, ſe doit entendre pour ceux qui aprendront d'ailleurs le latin, ou même le grec, ou qui liront les traductions. Or quoi que le latin ne ſoit pas néceſſaire, il eſt tré-utile pour la religion, pour les afaires, & pour les études. Puiſque

l'Egliſe romaine n'a pas jugé à propos de changer la langue de ſes priéres & de ſes offices, non plus que l'Egliſe gréque, & les autres orientales, il ſeroit à ſouhaiter que tous les Chrétiens puſſent entendre cette langue; & tous ceux qui ont la comodité de l'aprendre, ne la doivent pas négliger. Joint la ſatisfaction qu'il y a de pouvoir lire les écrits de tant de péres latins, & d'entendre cette verſion de l'Ecriture, dont l'Egliſe a autoriſé l'uſage. Pour les afaires, la plûpart des termes que l'on employe pour en parler ſont latins, & empruntés du droit romain, dont il eſt impoſſible de bien parler, en une autre langue, comme on voit par les livres de droit, des Grecs modernes. Enfin pour toutes les études, on eſt tellement acoûtumé à ſe ſervir de cette langue, qu'elle eſt devenuë la langue commune des gens de lettres par toute l'Europe, que la plûpart des auteurs modernes l'ont employée, & qu'elle ſert à entendre tous les anciens.

J'ay déja parlé de la maniére de l'a-

prendre, & j'ai conſeillé de compter bien plus ſur l'uſage, que ſur les préceptes. J'ajoûterai qu'il faut être fort ſoigneux de faire obſerver au diſciple le génie de chaque langue, & l'acoûtumer à ne rendre jamais le latin, que par de bon françois; ni le françois que par de bon latin. Il faut lui montrer que l'on ne peut pas toûjours rendre un mot par un mot de même eſpéce, verbe pour verbe, nom pour nom; ni mettre toûjours un mot par un mot: parce que ſouvent un mot d'une langue exprime une fraſe entiére de l'autre. Les hommes ont bien plus de penſées, qu'ils n'ont inventé de ſons differents pour les exprimer; ainſi il n'y a point de langue où on ne demeure court à quelque endroit. Ce n'eſt donc pas traduire parfaitement, que de tourner ſeulement les mots, s'ils ont une conſtruction barbare dans la langue où on les rend. Il eſt vrai que cette maniére de traduire eſt la plus ſeure pour la fidelité, & qu'elle donne au lecteur le plaiſir de voir dans la traduction le génie de la langue origi-

nale. Telle eſt la fameuſe verſion des ſeptante. Elle repreſente l'original mot pour mot, & rend toûjours les mêmes mots hebreux, par les mêmes mots grec: on ne peut traduire avec plus d'exactitude & de religion. Le reſpect du texte ſacré, faiſoit craindre d'en altérer le ſens par le moindre changement. Mais ordinairement pour bien traduire, il faut rendre la même penſée, & autant qu'il ſe peut la même figure, & la même force d'expreſſion, ſelon le naturel d'une autre langue: & quand l'écolier s'en écarte, il faut lui faire ſentir le défaut de ſa traduction. Diriés vous, par exemple, en vous pleignant d'un ingrat: j'ay remporté peu de graces de mon bienfait envers lui? Vous diriés plûtôt il a mal reconu l'obligation qu'il m'avoit. Le latin a cela de particulier pour nous, que comme nôtre langue en vient, nous croyons que les mots ſignifient ceux dont ils viennent, quoi que ſouvent il ne ſoit pas ainſi. Table vient de *tabula*, qui ſignifie une planche: chambre vient de *camera*, qui ſignifie une voute;

fortis ſignifie, vaillant; & *valens*, ſignifie fort.

Il faut encore ſe guérir de l'erreur, que l'on puiſſe aprendre parfaitement le latin, ni aucune autre langue morte. Nous ne pouvons ſavoir que ce qui eſt écrit, & nous ne pouvons pas même entendre tout ce qui eſt écrit. Combien y a-t'il de mots dans Caton, & dans les autres auteurs des choſes ruſtiques, que perſone n'entend plus ? Et combien y a t'il de ces ſortes de choſes vulgaires & triviales, qui n'ont jamais été écrites en latin ? Dans les diſcours même que nous croyons entendre le mieux, il y a des fineſſes que nous ne pouvons reconoître: comme celles que remarque Aulu-gelle, en certains endroits de Cicéron & de Virgile. Que s'il eſt preſque impoſſible d'aprendre dans la derniére perfection, même les langues vivantes, qui ne nous ſont pas naturelles; que peut-on eſpérer de celles qui ne ſubſiſtent plus que dans les livres ? Mais ce qui nous doit conſoler, c'eſt qu'il ſeroit inutile de les *ſavoir mieux*. Nous n'avons beſoin

Gell. lib. 1. *c.* 7. 13. *c.* 19.

aux étrangers, il faut parler
à peu prés comme eux. Je ne
drois pas toutefois imiter les
mands & les Polonois, qui empl
ſans ſcrupule, le latin le plus
ſier, pourveu qu'ils le parlent
ment. Mais j'éviterois encore
plus de ſoin l'afectation de ce
ſavans, qui à force de parler
trop finement, ſont dificiles à
dre : j'aimerois mieux parler plu
& être entendu. Je voudrois
proportioner mon ſtyle à la
du commun des gens de lettres
le négliger, en ſorte qu'il fut ba
ni le travailler tellement qu'
obſcur. Je voudrois ſur tout

V. Gell lib. 1. c. 10.

ques, ou de grandes figures tirées des philippiques de Cicéron. Ces avis ſont néceſſaires, puiſque la vanité des ſavans modernes les a fait donner dans tous ces inconveniens. Souvent auſſi il leur arive de méler des mots grecs, dans leur latin : en quoi il me ſemble qu'ils ne ſe font guére d'honeur, puiſque c'eſt avoüer tacitement, qu'ils ne ſavent pas exprimer en latin, ce qu'ils diſent en grec ; car ce n'eſt pas bien ſavoir une langue, que de ne ſavoir pas dire tout ce que l'on veut, du moins en prenant un peu de détour ; & c'eſt inſulter à ceux qui ne ſavent pas le grec, que de couper ainſi le diſcours par des mots qui leur en font perdre la ſuite. Que ſi j'étois forcé de méler à un diſcours latin, ou françois, quelque mot grec, ou hébreu, ou d'une autre langue : je l'écrirois toûjours en lettre latines, pour n'embaraſſer perſonne.

LA ſeconde de ces études utiles eſt l'hiſtoire. Mais comme il eſt *difficile* qu'un ſeul homme liſe tout

XXVI. Hiſtoire.

ce que nous en avons, de tous les tems, & de tous les païs ; & qu'il n'eſt pas à propos, que beaucoup de gens s'ocupent entiérement à cette lecture : il faut du choix & de l'ordre, autant ou plus qu'en aucune autre étude. Celui qui ſe contente, comme l'on fait ſouvent, de lire au hazard le premier livre d'hiſtoire, qui lui tombe entre les mains, ſe met en danger, de charger ſa mémoire de beaucoup de fables, ou de ne rien retenir, faute d'entendre ce qu'il lit. On doit donc donner aux jeunes gens des principes, pour diſcerner les hiſtoires qui leur ſeront utiles, & pour les lire utilement. Mais pour bien faire, il faut avoir poſé les fondemens de cette étude, dés l'enfance. Car quoi que la nouveauté ſoit un grand charme dans l'hiſtoire, rien n'eſt plus incommode, que d'y trouver tout nouveau ; & n'y rien voir de nôtre conoiſſance ; pas un lieu, pas un homme. L'hiſtoire de la Chine eſt pleine de grands événemens, & d'éxemples de vertus rares : cependant, parce que nous n'avons

vons jamais oüy parler d'Iao ni de Chintamyon, & que la géographie, même la plus récente de ce grand païs ne nous eſt pas familiére, cette hiſtoire nous eſt d'abord trés-désagréable. La mémoire travaille continuellement; quand nous trouvons un nom propre, nous ne ſavons ſi nous l'avons déja vû ou non: on ſe ſouvient de l'avoir vû, mais on a oublié qui il eſt, on prend un royaume pour un homme, un homme pour une femme; on ne voit point l'intérêt que l'un avoit d'aimer ou de haïr l'autre. Enfin l'eſprit eſt tiré tout à la fois par tant de nouveautés différentes, qu'il eſt dans une peine continuelle. Au contraire, quand un homme qui a quelque étude lit Herodote ou Titelive, il ſe reconoît par tout; les plus grands objets lui ſont tous familiers. Toute ſa vie il a oüi parler de Cyrus & de Creſus, de Rome & de Cartage. Mais il voit un grand détail, qu'il ne ſavoit point; & c'eſt cette nouveauté qui lui donne du plaiſir: parce qu'il ſait où raporter tout ce qu'il aprend, &

qu'il ne travaille point, pour entendre ou pour retenir les principales choſes. La peine eſt bien plus grande pour ceux qui n'ont point de lettres ; auſſi ſe pleignent-ils la plûpart de leur mémoire. Ils devroient plutôt ſe plaindre de leur mauvaiſe éducation ; qui fait que l'hiſtoire gréque ou la romaine leur eſt preſque auſſi inoüie, que celle des Chinois ou des Muſulmans, à ceux qui ont fait les études ordinaires. Encore y a-t'il une difference bien grande. Il y a peu de gens parmi nous qui n'ayent oüi parler d'Aléxandre, de Ceſar, de Charlemagne; mais qui conoît Almamon ou Ginguiſcan, ſi ce n'eſt quelque peu de curieux ?

On ne peut donc commencer trop tôt, à donner aux enfans les principes de l'hiſtoire. En même-tems qu'on leur contera les faits, qui ſervent de fondement aux inſtructions de la réligion : il faut leur conter auſſi ceux, que l'on trouvera dans l'hiſtoire les plus grands, les plus éclatans, les plus agréables, & les plus faciles à retenir. Il faut choiſir entre les au-

tres ceux qui peuvent fraper l'imagination. La louve de Romulus la mort de Lucrée, la priſe de Rome par les Gaulois ; le triomphe de Pompée, ou celui de Paul Emile ; la mort de Céſar. Et ſi l'on peut leur faire voir des médailles, des ſtatuës ou des eſtampes ; les images en ſeront bien plus vives, & s'imprimeront bien plus avant dans la mémoire. C'eſt ſans doute le plus grand uſage de la peinture & de la ſculpture : & c'étoit un grand avantage aux anciens grecs, de pouvoir aprendre leur hiſtoire, même ſans ſavoir lire, en ſe promenant dans leurs villes. Car, de quelque côté qu'ils ſe tournaſſent, ils trouvoient ou des bas reliefs, ou des peintures excélentes, dans les Temples & les galéries publiques, qui repréſentoient des batailles, & d'autres événemens fameux ; ou des ſtatuës d'hommes illuſtres, dont les viſages étoient reſſemblans, & dont l'habit & la poſture marquoient le ſujet qui les avoit fait ériger. Dans la campagne même, on voyoit des trophées, des tombeaux, des piramides, qui étoient *Pauſanias & paſſim.*

autant de monumens hiſtoriques.

Il faut encore avoir grand ſoin de dire aux enfans quantité de noms propres d'hommes & de lieux: afin qu'ils leurs ſoient familiers de bonne heure,& qu'ils excitent leur curioſité. Je voudrois ſur tout leur nommer, ceux qui font plus grande figure dans l'hiſtoire du monde. Seſoſtris, Ninus, Nabucodonoſor, Cyrus, Hercules, Achilles : Homére, Licurgue ; & les Romains à proportion. Mais je voudrois y joindre les noms de l'hiſtoire moderne ; dont toutefois on parle beaucoup moins aux enfans. Guillaume le conquérant, Godefroy de Boüillon, Sanche le grand, Roy de Navarre: & tous les autres qui ont été les plus illuſtres dépuis ſix cens ans. Je ne voudrois pas même obmettre les orientaux, & je voudrois qu'un enfant eut oüi parler des califes de Bagdad & du Caire, de la plus grande puiſſance des Turcs Seljouquides, & de celle des Mogols: leurs noms ne lui paroîtroient point ſi barbares dans la ſuite, s'il y étoit acoutumé de bonne heure. On ſe ſerviroit des cartes

de géographie, pour les noms des lieux, qu'il faudroit auſſi leur aprendre, ſelon tous les tems & toutes les langues, autant que l'on pouroit. Je ne voudrois dans le commencement de ces inſtructions, m'atacher à aucun ordre de dattes ni de cronologie : mais ſuivre l'ocaſion de la curioſité des enfans, pour leur dire tous ces noms & tous ces faits.

La matiére de l'hiſtoire étant ainſi préparée, je commencerois à l'aranger, lorſque mon diſciple auroit dix ou douze ans. Je lui ferois obſerver les époques, dont on s'eſt ſervi pour compter les tems. Les Olympiades & la fondation de Rome, Aléxandre, l'incarnation, l'hegire des Mahométans. Mais je ne voudrois point l'embaraſſer d'une cronologie éxacte, ni l'obliger à retenir des dates toutes ſimples ; qui démandent un grand éfort de mémoire. Je me garderois donc bien de lui parler de la période Julienne ; & je ne me ſervirois pas même des années de la création du monde. Il eſt trés dificile, pour ne pas dire impoſſible, de les fixer : &

elles ne ſont pas de grand uſage, puiſque juſques au tems de Rome & des olympiades, car c'eſt à peu prés le même, il n'y a guére que l'hiſtoire ſainte. Je me contenterois qu'il en fût bien la ſuite, ſelon les époques ordinaires, du déluge d'Abraham, de Moïſe, de Salomon; ſans ſe trop mettre en peine de la ſomme totale des années, qui ne ſe peut tirer ſans de grandes dificultés. Je lui ferois raporter à ces perſones, & à ces événemens, qui nous ſont plus conus, le peu d'hiſtoire profane qu'il y a dans ces tems-là. Danaüs & Cecrops à Moïſe; Cadmus à Joſüé, Homére au Prophéte Elie: laiſſant le ſoin de ſuputer les années du monde, à ceux qui ont le loiſir & la curioſité, d'étudier plus à fond la cronologie.

De plus, je lui répéterois ſouvent, certaines obſervations générales, qui rendent l'étude de l'hiſtoire plus courte, plus facile, & plus utile. Vous devés ſavoir, lui dirois-je, que nous n'avons pas des hiſtoires de tous les tems, non plus que de tous les païs.

Il y a toûjours eû une infinité de nations ignorantes ; & de celles qui ont écrit, il y en a peu dont nous conoiſſons les livres. Toutes les hiſtoires des anciens orientaux, des Egiptiens, des Syriens, des Caldéens & des Perſes, toutes ont peri ; & la plus ancienne qui nous reſte, hors celle du peuple de Dieu, eſt l'hiſtoire d'Herodote : qui n'a écrit qu'environ deux mille ans aprés le déluge, & douze cens ans aprés Moïſe. Nous n'avons juſques au tems de JESUS-CHRIST, que les livres des Grecs, & des Romains qui ne contiennent guére d'hiſtoire certaines & dignes de foi, plus ancienne, que la fondation de Rome. Aprés JESUS-CHRIST, pendant prés de cinq cens ans, vous n'avés qu'une ſeule hiſtoire à ſuivre, qui eſt la Romaine. Mais dépuis la ruïne de l'Empire d'Occident, l'Eſpagne, la France, l'Italie, & l'Angleterre font chacune leur hiſtoire particuliére : à quoi il faut ajoûter celles d'Allemagne, de Hongrie, de Pologne, de Suéde & de Danemarc, à meſure qu'elles commencent. On peut néan-

moins raporter toutes ces hiſtoires à celle de France, parce que l'Empire de Charlemagne embraſſoit la plûpart de ces païs; & dans les autres, il étoit tellement reſpecté, que les peuples tenoient à honeur d'imiter les mœurs de ſes ſujets : d'où vient que les levantins comprennent ſous le nom de Francs toutes les nations que j'ay marquées.

Voilà toute la ſuite de l'hiſtoire, qui nous eſt la plus conuë: ſi ce n'eſt que l'on y veüille ajoûter l'hiſtoire Byzantine, que nous avons depuis deux ſiécles. Pour celle des Muſulmans, qui comprend tout ce qui s'eſt paſſé depuis mil ans, dans l'Egypte, la Syrie, la Perſe, l'Afrique, & tous les autres païs où la Religion de Mahomet s'eſt étenduë, nous l'avons ignorée juſques à preſent. Ce n'eſt pas comme l'on croit communément que les Mahométans n'ayent point écrit, ou que leurs livres ſoient perdus; il y en a de leur hiſtoire ſeule dequoi faire une bibliotéque entiére; mais ils ne ſont ni imprimés ni traduits, hors deux ou trois qui cou-

rent entre les mains des curieux. Nous ſavons encore que les Chinois ont une trés-longue ſuite d'hiſtoire, dont on nous a donné un échantillon en latin depuis environ 30. ans. Nous ſavons que les Indiens ont des traditions trés anciennes écrites en une langue particuliére. On ſait quelque choſe du Méxique & des Incas, mais qui ne remonte pas loin : & on a depuis deux cens ans une infinité de rélations de divers voyages. C'eſt tout ce que je conois d'hiſtoires. On voit combien c'eſt peu, en comparaiſon de toute l'étenduë de la terre, & de toute la ſuite des ſiécles : mais il y en a encore trop pour un ſeul homme : & c'eſt particuliérement en cette étude, qu'il faut choiſir & ſe borner.

Premiérement il faut ſavoir à quoi s'en tenir, dans les commencemens de châque hiſtoire, pour ne pas donner dans la fable, en voulant remonter trop haut. La régle la plus ſure, eſt de tenir pour ſuſpect, tout ce qui précéde le tems où chaque nation a reçû l'uſage des lettres. De plus,

il faut obſerver ſoigneuſement, la qualité & le tems des hiſtoriens. On peut dire en général, qu'il n'y a d'hiſtoires dignes de foy, que celles des contemporans ; ou de ceux qui ont écrit ſur des contemporains, dont les livres pouvoient être venus juſques à eux, par une tradition ſuivie. Mais quand il y a de l'interruption dans une hiſtoire, & de grands vuides obſcurs, tout ce qui les précede doit être ſuſpect. Je me contenterois de cét ordre & de ces régles générales, pour l'hiſtoire univerſelle ; & je renfermerois mon diſciple, pour ſavoir quelque détail, dans l'hiſtoire particuliére de ſon païs. Encore cette étude doit-elle être fort diverſement étenduë, ou reſerrée, ſelon la qualité des perſonnes. Un homme de condition médiocre, a beſoin de fort peu d'hiſtoire : celui qui peut avoir quelque part aux afaires publiques, en doit ſavoir beaucoup plus ; & un prince n'en peut trop ſavoir. L'hiſtoire de ſon païs lui fait voir ſes afaires, & comme les titres de ſa maiſon ; & celle des païs étrangers les plus

proches, lui aprend les afaires de ſes voiſins, qui ſont toûjours mélées avec les ſiennes. Toutefois, comme il a beaucoup d'autres choſes à ſavoir, & que la capacité de l'eſprit humain eſt bornée : il faut qu'il étudie principalement l'hiſtoire de ſon païs & de ſa maiſon, & qu'il ſache plus en détail, ce qui eſt le plus proche de ſon tems. Je voudrois à proportion que châque Seigneur ſût bien l'hiſtoire de ſa famille, & que châque particulier ſût mieux celle de ſa province & de ſa ville, que du reſte. Le livre de la Geneſe eſt un parfait modéle du choix que chacun doit faire dans l'étude de l'hiſtoire. Moïſe y a renfermé tous les faits qu'il étoit utile aux Iſraëlites de ſavoir, s'étendant principalement ſur les plus importans : comme la création, le peché du premier homme, le déluge & l'hiſtoire des Patriarches, à qui Dieu avoit fait les promeſſes, qu'il aloit éxécuter. Il ne laiſſe pas d'y marquer l'origine de toutes les nations : & de s'étendre plus ou moins ſur leur hiſtoire, ſelon qu'el- *Gen. 8.*

les avoient plus ou moins de raport, au peuple pour qui il écrivoit. Que ſi l'on veut un abregé qui ne ſerve qu'à rafraîchir la mémoire, on en a l'éxemple dans le premier chapitre des Paralipoménes ; où les ſeuls noms mis de ſuite rapélent toute l'hiſtoire de la Genéſe. Il eſt toutefois à ſouhaiter, quoi qu'il ne ſoit pas néceſſare, que tous ceux qui ont le loiſir, liſent les principaux hiſtoriens Grecs & Romains. Il y a à profiter & pour la morale & pour l'éloquence. Car en y aportant le corectif, que j'ay marqué, les éxemples des grandes actions & de la bonne conduite des anciens, peuvent être fort utiles ; & la maniére d'écrire des hiſtoriens, peut nous ſervir beaucoup, & pour la métode & pour le ſtile, ſi nous ſavons les imiter. Ainſi il vaudra bien autant s'éxercer à la langue latine, en liſant des hiſtoriens, que d'autres auteurs : puis qu'on ne la peut aprendre ſans lire beaucoup.

XXIX. Histoire naturelle.

APrés l'hiſtoire des mœurs & des actions des hommes, l'étude la plus utile, ce me ſemble, eſt l'hiſtoire naturelle. Je comprens ſous ce nom toutes les conoiſſances poſitives & fondées ſur l'expérience, qui régardent la conſtruction de l'Univers, & de toutes ſes parties: autant qu'en a beſoin un homme, qui ne doit être ni aſtronome, ni médécin, ni phiſicien de profeſſion. Car encore ne faut-il pas ignorer tout-à-fait ce que c'eſt que ce monde où nous habitons, ces plantes & ces animaux qui nous nouriſſent; ce que nous ſommes nous-mêmes. Je ſay bien que la conoiſſance de nous-mêmes eſt la plus néceſſaire de toutes. Mais c'eſt la conoiſſance de l'ame, que je raporte à la logique & à la morale. Pour le corps; comme nous le gouvernons bien moins par la conoiſſance, que par une volonté aveugle, qui eſt ſuivie des mouvemens qui dépendent de nous, ſans que nous conoiſſions les reſſorts & les machines qui en ſont les cauſes prochaines; la conoiſ-

touchez, de ce que nous trouvon
nous-même. D'ailleurs la conoiſſ
de nôtre corps eſt fort utile, pour
tendre les paſſions, leurs cauſes
leurs rémédes, qui eſt une grande
tie de la morale; & pour diſcern
qui eſt propre à conſerver la ſant
ce qui lui eſt contraire; qui eſt un
études que j'ay marquées entr
plus néceſſaires.

Cette hiſtoire naturelle, ou
ſique poſitive, comprendroit do
coſmographie & l'anatomie. P
coſmographie, j'entens le ſyſ
du monde, la diſpoſition des aſ
leurs diſtances, leurs grandeurs,
mouvemens: ſuivant les derniére

cher les cauſes, mais ſeulement pour conoître les faits : la deſcription de la terre ; non pas tant de ſa ſurface, qui regarde la géographie, & ſe raporte à l'hiſtoire morale, que de ſa profondeur, & des diférens corps qu'elle contient. Il ſemble d'abord que ces conoiſſances ne ſoient que de pure curioſité : mais elles ſont en éfet fort utiles, pour élever l'eſprit, & lui donner de l'étenduë, fournir des idées juſtes de la ſageſſe infinie & de la toute-puiſſance de Dieu, de nôtre foibleſſe & de la petiteſſe de toutes les choſes humaines. Sous le nom d'anatomie je comprens celles des plantes, auſſi bien que celle des animaux, & ſans ſe répandre dans la curioſité, qui n'a point de bornes, je voudrois que mon diſciple connût bien les animaux de ſon païs, les plus fameux des païs étrangers & les plantes les plus d'uſage : qu'il ſût diſtinguer les principales parties d'une plante, & d'un animal ; qu'il vît comment tous ces corps vivans ſe nourriſſent & ſe conſervent : mais particuliérement qu'il vît la

ſtructure admirable des reſſorts, qui font mouvoir les animaux; je dis ce que l'on en touche au doigt, c'eſt-à-dire, les os & les muſcles. On pouroit ſuivant ſon loiſir & ſon génie pouſſer cette étude juſques à la conoiſſance des arts, qui employent des machines fort ingénieuſes, ou qui produiſent des changemens conſidérables dans les corps naturels: comme la chimie, la fonte des métaux, la verrerie, la pelleterie, la teinture.

XXX. Géométrie. JE mets encore la géométrie au nombre des études les plus utiles à tout le monde. En éfet, elle ne contient pas ſeulement les principes de pluſieurs arts trés-utiles, comme les mécaniques, l'arpentage, la trigonométrie, la gnomonique, l'architecture toute entiére, & particuliérement la fortification de ſi grand uſage aujourd'hui: mais elle forme l'eſprit en général, & fortifie extrémément la raiſon. Elle acoutume à ne ſe pas contenter des aparences, à chercher des preuves ſolides, à ne ſe

point arrêter tant que l'on peut douter avec la moindre vrai-ſemblance : & à diſcerner ainſi les raiſons convaincantes & démonſtratives, d'avec les ſimples probabilités. Elle ſeroit dangereuſe toutefois, ſi elle n'étoit précedée de la logique, telle que je l'ai marquée entre les études néceſſaires. Car c'eſt de cette logique, qu'il faut prendre les grandes régles de l'évidence, de la certitude & de la démonſtration : pour ne pas croire qu'il n'y ait que des choſes ſenſibles & imaginables, comme ſont les objets de la géométrie, que nous conoiſſions clairement : qu'il n'y ait des raiſonemens certains, que touchant le raport des angles & des lignes, ou les proportions des nombres; & qu'il faille chercher en toutes matiéres la même eſpéce de certitude. Mais quand on aura fondé ces diſtinctions, & ces régles générales, par une bonne logique, la géométrie fournira un grand éxercice de définir, de diviſer & de raiſoner.

XXXI. Rétho. rique.

SUr la fin des études, comme dépuis l'âge de quatorze ou quinze ans, ou plûtard encore; à proportion de l'eſprit & du loiſir de l'écolier: on pouroit lui faire conoître les regles les plus ſolides de la veritable éloquence. Je ne propoſe pas cette étude comme néceſſaire, parce que l'on peut ſans être éloquent, être homme de bien, & même être habile juſques à un certain point; & que l'éloquence dépend pour le moins autant du naturel, que de l'étude. Il faut toutefois avoüer, qu'elle eſt d'une grande utilité; & que c'eſt elle qui fait réüſſir pour l'ordinaire, les afaires les plus grandes & les plus dificiles. Car je n'entens pas icy par éloquence ou réthorique, ce que l'on entend d'ordire, abuſant du nom que les pedants & les déclamateurs ont décrié. Je n'entens pas, dis-je, ce qui fait faire ces harangues de cérémonies, & ces autres diſcours étudiés, qui chatoüillent l'oreille en paſſant, & ne font le plus ſouvent qu'ennuyer. J'entens l'art de perſuader éfectivement, ſoit

que l'on parle en public ou en particulier. J'entens ce qui fait qu'un Avocat gagne plus de cauſes qu'un autre ; qu'un Prédicateur, humainement parlant, fait plus de converſions; qu'un magiſtrat eſt le plus fort, dans les délibérations de ſa compagnie; qu'un négociateur fait un traité avantageux pour ſon prince ; qu'un Miniſtre domine dans les conſeils. En un mot, ce qui fait qu'un homme ſe rend maître des eſprits par la parole. Je ſay bien que ſouvent ceux qui réüſſiſſent dans les plus grandes afaires, ont plus de talent naturel & d'expérience, que d'étude, mais je ne donte point qu'elle ne leur fut trés-utile. Ils n'en auroient pas moins ce beau naturel, & ce grand uſage : & ils auroient de plus quelques régles un peu plus ſures, & les éxemples des plus grands hommes de l'antiquité. Un Prince ou un Miniſtre d'état qui auroit été aſſés bien élevé pour ſe familiariſer dés ſa jeuneſſe avec Cicéron, Démoſthéne & Thucidide, auroit un grand plaiſir à les relire en âge meur, & en tireroit un grand profit.

Mais ces auteurs demeurent inutiles & mépriſez pour l'ordinaire, faute de lecteurs proportionnés. On les fait lire à des enfans, qui n'entendroient pas même en françois, des diſcours ſemblables, faute d'expérience des choſes de la vie, & d'atention aux afaires ſérieuſes. Ou ſi des hommes les liſent, ce ſont des ſavans de profeſſion, des régens, des Prétres, des Réligieux, éloignés du commerce du monde; & remplis d'idées toutes diférentes de celles qui ocupoient ces auteurs. Cicéron & Démoſthéne étoient des hommes nourris dans le monde, & dans les afaires. Ils s'éleverent par leur mérite beaucoup au deſſus de leur naiſſance, qui toutefois étoit honête, ſelon les mœurs de leur nation: & ils arrivérent à la plus grande puiſſance, que l'on pût avoir dans leurs républiques. Cicéron fut conſul, c'eſt-à-dire, que pendant une année, il fut à la tête d'un Empire auſſi grand que douze Royaumes, comme ceux que nous voyons en Europe. Il gouverna une Province, il commanda des troupes, il étoit égal

en dignité à Céſar & à Pompée, des Rois lui faiſoient la cour. Cependant, parce qu'on a lû ces auteur dans les claſſes, il en reſte ſouvent une idée dés-agréable, parce que l'on voit qu'ils plaidoient des cauſes, on les prend pour des Avocats, comme les nôtres, & on ne conſidére pas que Céſar plaidoit auſſi, & pouvoit diſputer de l'éloquence avec Cicéron. D'ailleurs on voit quantité de gens qui les étudient toute leur vie, ſans en devenir plus propres au monde & aux afaires; & on ne prend pas garde, qu'ils n'y cherchent que le langage ou les figures de réthorique, pour les copier ſouvent mal à propos; & qu'ils n'y cherchent rien moins que la maniére de traiter les grandes afaires. *Suet. in Iul. 55.*

Plus l'écolier ſaura de choſes, & aura le raiſonement formé; plus il ſera capable de cette étude d'éloquence. Car elle ne fait que donner la forme au diſcours, il faut que le bon ſens & l'expérience en fourniſſent la matiére. J'atendrois donc qu'un jeune homme eut des penſées, & que

dire quelque choſe de lui-même, pour lui montrer la maniére de le dire. Je ne laiſſerois pas de jetter de loin les fondemens de cét art. Premiérement j'en établirois la morale ; & je lui ferois entendre, auſſi-tôt qu'il en ſeroit capable, que l'éloquence eſt une bonne qualité, n'étant que la perfection de la parole. Que comme la parole nous eſt donnée pour dire la vérité ; l'éloquence nous eſt donnée pour faire valoir la vérité, & l'empêcher d'être étoufée, par les mauvais artifices de ceux qui la combatent, ou pour la mauvaiſe diſpoſition de ceux qui l'écoûtent. Que c'eſt abuſer de l'éloquence, que de la faire ſervir à ſes intérêts & à ſes paſſions, quoi que Cicéron & la plûpart des orateurs en ayent uſé de la ſorte. Que ſon uſage légitime, eſt de perſuader aux hommes, ce qui leur eſt véritablement bon, & principalement ce qui peut les rendre meilleurs ; leur peignant vivement l'horreur du vice & la beauté de la vertu ; comme ont fait les Prophétes, & les Péres de l'Egliſe. Voilà ce que j'apéle la morale de l'éloquence.

V. Plat. Gorg.

Auguſt. Doctr. Chriſt. lib. 3. c. 2. 5. &c.

L'art conſiſte à ſavoir bien parler & bien écrire, en toutes les rencontres de la vie, non ſeulement dans les actions publiques, comme ces harangues qui ne ſe font que pour ſatisfaire à certaines formalités; mais dans les délibérations, dans les afaires ordinaires, dans les ſimples converſations : ſavoir faire une relation, écrire une lettre; tout cela eſt matiére d'éloquence, à proportion du ſujet. Pour en montrer le ſecret, je voudrois principalement employer les éxemples & l'éxercice. Les éxemples ſe prendroient dans Cicéron, ou même dans Démoſthéne, ſelon les langues que le diſciple ſauroit. S'il ne ſavoit point de latin, on pouroit ſe ſervir des traductions de Cicéron, ou de quelque bon livre moderne, comme les lettres du Cardinal d'Oſſat, qui ſont pleines de l'éloquence ſolide, par où l'on réüſſit dans les afaires. Ces éxemples ſerviroient à donner aux préceptes, du corps & de l'agrément. Car des préceptes tous ſeuls, donnés en génétal, *ſeront toûjours* ſecs & ſtériles : & 4. *Doct. Chriſt.* c. 3.

comme dit S. Auguſtin, un beau naturel acquerra plutôt l'éloquence, en liſant ou en écoutant des diſcours éloquents, qu'en étudiant des préceptes de l'éloquence. On poura profiter de toutes ſortes de lectures, on trouvera par tout des éxemples de ce qu'il faut ſuivre, ou de ce qu'il faut éviter: & cét exercice ſervira encore pour former le jugement du diſciple. Car il faut l'acoûtumer à juger de ce qu'il lit, & à rendre raiſon pourquoy il le trouve bon ou mauvais. Ces raiſons ſont tout l'art de la rétorique: il n'a été formé que ſur les éxemples, en obſervant ce qui perſuadoit & ce qui nuiſoit à la perſuaſion, & s'en faiſant des régles; afin de ne le pas faire ſeulement par hazard ou par habitude. Non ſeulement la lecture, mais les converſations & les diſcours les plus communs de la vie, ſont de bonnes leçons d'éloquence. Ces éxemples vivans & familiers, ſerviront plus à la rendre ſolide & éfective, que les livres, & tout ce qui ſent l'école. Il eſt donc important d'aprendre à un jeune homme à en profiter.

Ariſt. 1. rethor. init.

profiter : & de lui faire étudier ſur le naturel tout l'art du diſcours. Faites-lui remarquer les adreſſes, que les gens les plus groſſiers employent pour faire valoir leurs interêts: avec quelle force les paſſions font parler, & quelle varieté de figures elles fourniſſent : enfin comment la voix, le geſte, tout l'extérieur, eſt proportionné au mouvement de celui qui parle. Ces éxemples ſont plus forts dans les perſones exercés aux afaires, que dans les autres, à la ville, qu'à la campagne, à la cour qu'à la ville : & les figures ſont plus vives dans les femmes, que dans les hommes.

L'autre moyen pour aprendre cét art, qui eſt l'éxercice, doit conſiſter non ſeulement à écrire, mais à parler. Je voudrois que cét éxercice ſe fit toûjours en françois, quelque bien que l'écolier ſût le latin. C'eſt aſſés qu'il ſoit ocupé à bien paler, ſans l'apliquer encore à une langue qui ne lui eſt plus naturelle. Il eſt à craindre qu'il ne force ſes penſées, faute de les ſavoir exprimer aſſés juſte, ou pour ne pas perdre quelque

belle période de Cicéron : s'il traite un ſujet antique, il tranſcrira peut-être, ſans les entendre ; des fraſes des auteurs qu'il aura lûs : & ſi le ſujet eſt moderne, il ſera embaraſſé d'en parler en latin. Car étant acoûtumé à ne parler qu'à des Grecs ou à des Romains : il ſera tout déconcerté, quand il faudra parler à des hommes portant des chapeaux & des perruques, & traiter des interêts de la France & de l'Allemagne ; où il n'y a ni tribune aux harangues, ni comices, ni conſuls. Qu'il écrive donc en ſa langue, premiérement des narrations, des lettres, & d'autres piéces faciles. Qu'il faſſe enſuite quelque éloge d'un grand homme, quelque lieu commun de morale, mais ſolide, ſans galimatias, ni penſées fauſſes ; qu'il exprime ſérieuſement ſes véritables ſentimens. Enfin, quand il ſera plus avancé, qu'il écrive des diſcours entiers : comme des déliberations ſur les hiſtoires qu'il aura leuës, & ſur les ſujets qu'il ſaura le mieux ; afin qu'il tire, autant qu'il pourra, toutes ſes preuves des circonſtances de l'a-

faire, évitant les diſcours vagues & généraux. Ces compoſitions écrites, acoûtument les jeunes gens à s'apliquer, à fixer leurs penſées, à choiſir les meilleures, & les aranger; à faire des périodes, & y obſerver le tour & la meſure qui contente l'oreille, en un mot à parler exactement. L'éxercice de parler les acoûtumera à parler aiſément de ſuite, ſans chercher, ſans héſiter, ni ſe reprendre: à être hardis & atentifs. Or par cét exercice de parler, je n'entens pas tant ce que l'on apéle déclamation, qui n'eſt d'uſage tout au plus que pour ceux qui doivent un jour parler au public; que des diſcours familiers, ſuivis & ſoûtenus, comme ſont ceux des gens qui parlent bien d'afaires, ou qui content bien une hiſtoire en converſation. Voilà ce que j'apéle rétorique.

XXXIII. Poëſie.

QUe ſi vôtre diſciple a un génie extraordinaire, vous pouvés le pouſſer juſques à la poëſie: qui n'eſt que en éfet qu'une éloquence plus ſublime. Je ne croy pas que l'on en doive

enſeigner l'art à beaucoup de gens, puis qu'il eſt bien plus important, qu'il n'y ait point de méchans poëtes, qu'il n'eſt néceſſaire qu'il y ait des poëtes, & il eſt inutile de l'enſeigner à des enfans, puiſque pour y réüſſir, toute la force de l'eſprit eſt néceſſaire. Car il ne faut pas prendre la verſification pour la poëſie, ni croire que la poëſie ne ſoit qu'un jeu, nous réglant ſur les éxemples modernes. Pour en voir le véritable caractére, il faut remonter juſques à Sophocle & à Homére. On verra une poëſie trés-ſérieuſe & trés-agréable tout enſemble : propre à former le jugement pour la conduite de la vie, & pleine des inſtructions les plus néceſſaires à ceux pour qui elle étoit faite: c'eſt-à dire de leur réligion, & de l'hiſtoire de leur païs. On verra la même choſe dans Pindare, & dans tous les autres poëtes grecs. Les latins n'ont fait que les imiter. Il eſt vrai qu'Homére & Pindare qui ont ſi bien entendu cét art, l'ont employé à fomenter l'idolâtrie, & à ſe faire paſſer, par une impoſture crimi-

nelle, pour des hommes inſpirez & des prophétes, ſans parler de l'imperfection de leur morale: de ſorte que pour trouver une poëſie pure, établie ſur un fondement ſolide, où l'on puiſſe goûter en ſûreté le plaiſir que peut donner le langage des hommes, il faut remonter juſques aux cantiques de Moïſe, de David, & des autres vrais prophétes. C'eſt-là qu'il faut prendre la véritable idée de la poëſie. Elle conſiſte, ce me ſemble à rendre agréables & touchantes les vérités les plus néceſſaires pour former la conduite des hommes, & les rendre heureux: & à employer pour une fin ſi noble tout ce que l'eſprit humain a de plus fort, de plus ſublime, de plus brillant, tout ce que la parole a de plus expreſſif & de plus propre, tout ce que le ſon de la voix a de plus harmonieux & de plus paſſioné. Ce n'eſt donc pas un jeu d'enfans; & c'eſt abuſer miſérablement de ces beaux talens, quand Dieu nous les donne, que de ne les employer qu'à des ſujets mauvais ou inutiles. On devroit plutôt travailler à réconcilier le bel

eſprit avec le bon ſens, & avec la vertu.

Il ne faudroit pas beaucoup de préceptes de poëtique à un homme qui ſauroit ceux de l'éloquence : il n'y auroit guére que des exceptions à donner; en marquant juſques où la poëſie s'éleve, & ce qu'elle retranche des diſcours ordinaires. Le plus néceſſaire ſeroit de montrer les différens caractéres de ſes ouvrages. Ce que c'eſt qu'une ode, qu'une hymne, une élegie, une éclogue, & ainſi des autres, les réglant ſur les modéles des anciens, principalement des Grecs, & faiſant voir coment nous les pouvons imiter. Pour les régles de la verſification, c'eſt une afaire de peu de leçons, & l'éxercice ſeul en donne la facilité. Je ne parle point icy des vers latins; ſi l'on en fait, ce ſera comme un exercice de grammaire, pour aprendre la quantité, & pour avoir plus de mots à choiſir, en compoſant : & je ne ſay ſi ce profit vaut la peine, que donnent les vers latins. Mais ceux qui veulent prétendre à la poëſie, doivent s'y exercer en leur

langue, & écrire pour leur nation. Au reſte, je ne voudrois pas dire, que la poëtique fut une conoiſſance inutile, à tous ceux qui ne ſont pas nez poëtes, ou qui ne veulent pas exercer ce talent. Il eſt bon que la plûpart des honêtes gens ſachent juger de la poëſie, par les véritables principes : & pour cela qu'ils conoiſſent les caractéres des ouvrages, & les éxemples des anciens. Mais je ne puis me réſoudre à mettre cette étude entre les études les plus utiles, dont j'ay parlé juſques icy. Je la mets ſeulement au rang des curioſités loüables ; dont je vay faire le dénombrement.

JE conteray donc par la premiére de ces curioſités la poëtique en théorie, & la lecture des poëtes antiques. Ce n'eſt pas que quand on les entend bien il n'y ait à profiter, particuliérement des Grecs; mais pour les lire avec plaiſir, il faut ſavoir ſi bien leur langue, leur mythologie & leurs mœurs ; que l'utilité, ou le plaiſir qui en revient, ne me ſemble pas

XXXIII Etudes curieuſes.

digne de ce travail : veu le grand nombre de conoiſſances qui nous ſont plus néceſſaires. A la poëtique, je joints la muſique : je ne dis pas ſeulement l'éxercice de chanter, & les régles pour conduire la voix : mais l'art & les principes de ces régles. J'y joints auſſi la peinture, le deſſein, & tous les arts qui en dépendent. Je conte encore pour études curieuſes toutes les mathématiques, qui vont au de là des élémens d'arithmétique & de géométrie. J'y comprens la perſpective, & l'optique, l'aſtronomie & la théorie des planétes : la cronologie éxacte ; la recherche des antiquités, comme des médailles & des inſcriptions : la lecture des voyages : l'étude des langues : car hors le latin ; le reſte ſe peut mettre au rang des curioſités.

Ce n'eſt pas que le grec ne ſoit fort utile, à tous ceux qui veulent bien ſavoir les humanités, & principalement aux Eccléſiaſtiques. L'italien & l'eſpagnol ont tant de raport au françois ; que pour peu que nous ayons de génie pour les langues, nous ne devons pas les né-

gliger. Pour les autres langues étrangéres, comme l'anglois & l'aleman, il n'y a que l'utilité particuliére qui puiſſe en recompenſer la dificulté. Mais la curioſité la plus dangereuſe en ce genre, eſt celle des langues orientales. Elle flate la vanité, par la ſingularité & le prodige. Outre qu'elle marque une profonde éruditiõn, parce que l'on n'aprend d'ordinaire ces langues, qu'aprés celles qui ſont plus comunes. Mais aprés tout, l'utilité n'en eſt pas aſſés grande pour le tems & la peine qu'il en coûte. Comme les peuples entiers profitent du courage & de la curioſité de quelque peu de voyageurs, qui ont découvert les pais les plus éloignés; & du travail des marchands qui y trafiquent tous les jours: ainſi il ſufit qu'il y ait un petit nombre de curieux, qui par leurs traductions & leurs extraits nous faſſent conoître les livres des Arabes, des Perſans, & des autres orientaux. La curioſité va plus loin que l'étenduë de la mémoire, ou même de la vie: & entre les curieux *mêmes*, il eſt à ſouhaiter que

chacun ſe borne à une langue, pour la bien ſavoir, ou tout au plus à deux ou trois, qui ayent grande liaiſon enſemble; plutôt que d'en conoître un grand nombre imparfaitement.

J'excepte la langue hébraïque pour le reſpect de l'Ecriture ſainte; qu'il eſt dificile de bien entendre, ſans en avoir quelque teinture: & j'eſtime utile à l'Egliſe, qu'il y ait toûjours pluſieurs Eccléſiaſtiques, qui la ſachent: quand ce ne ſeroit que pour impoſer ſilence aux hérétiques, qui veulent s'en prévaloir; & pour travailler à la converſion des Juifs, dans les païs où il y en a. Mais hors la néceſſité de cette controverſe, je ne voudrois pas m'amuſer à lire beaucoup de Rabins. Il y a plus à perdre qu'à gagner à cette étude. Ne nous laiſſons pas tromper par la vanité de ſavoir ce que tous les autres ignorent, voyons à quoi il ſert éfectivement. S'il y avoit quelque choſe d'utile dans les Rabins, ce ſeroit les faits & la tradition des anciennes coûtumes de leur nation; mais ils ſont la plûpart ſi modernes, qu'il eſt bien

dificile de croire, qu'ils ayent conſervé ces traditions. Il y en a guére de plus anciens que de cinq cens ans ; ainſi quand il n'y auroit que mille ans, que le Talmud ſeroit écrit il y a toûjours plus de cinq cens ans, où il faut que ces traditions ſe ſoient conſervées, ſans écrire ce qui n'eſt guére vrai ſemblable. Le tems & le ſtile de leurs livres ſemble montrer qu'ils n'ont écrit que par émulation des Mahométans. Cependant, ſi quelque particulier avoit aſſés d'inclination à cette ſorte d'étude, pour s'y donner tout entier, je voudrois qu'il s'atachât au Talmud, où l'on trouvera ſans doute leurs traditions les plus anciennes & les plus utiles, pour conoître les mœurs des Juifs, principalement depuis le retour de la captivité, juſques à l'entiére diſperſion ſous les Romains, mais ce travail eſt trop pénible & trop ingrat pour y exciter beaucoup de gens.

Une autre étude curieuſe, qui peut avoir de grandes utilités, eſt la théorie des arts & des manifactures différentes. Je mets en ce même rang, la

conoiſſance des plantes ; non ſeulement de celles qui ſont d'uſage, mais de tout ce qui en a été dit ; & ainſi des animaux, & de toute l'hiſtoire naturelle, à proportion : les expériences de chimie, ou des autres arts, qui ont fait découvrir de nouveaux ſecrets : les diférens ſyſtémes, que les Philoſophes ont inventés pour expliquer les éfets de la nature : c'eſt à dire, en un mot, toute l'étude de la phiſique. J'apéle tout cela curioſité : il vaut mieux s'y ocuper que de demeurer oiſif ou s'abandonner au jeu : mais il faut bien ſe garder de ſe livrer tellement aux curioſités, que l'on quite les devoirs eſſentiels de la vie, que l'on néglige les afaires & les études plus utiles, quoi que moins agréables ; & que l'on ſe prive de l'éxercice du corps, qui entretient la ſanté, ou du divertiſſement néceſſaire pour rélâcher l'eſprit, & le mettre en état de s'apliquer aux choſes utiles. C'eſt cette paſſion de curioſité, qui nuit le plus aux gens de lettres ; quoi que d'ailleurs elle ſerve ſouvent, pour mener bien loin certaines conoiſſances. Mais il

ſufit pour cela, de quelques particuliers, qui s'y laiſſent emporter.

XXXIV. Etudes inutiles

IE fais grande diférence entre ces curioſités loüables & bonnes d'elles-mêmes, & les études mauvaiſes ou tout-à-fait inutiles. J'aime mieux que l'on ſe répoſe, que de chercher la pierre philoſophale : j'aime mieux que l'on ne ſache rien, que de ſavoir le grand ou le petit art de Raimond Lulle, qui ne fait rien ſavoir en éfet; & fait que l'on croit tout ſavoir, parce que l'on ſait des alphabets & des tables, où l'on arange, ſous certains mots & ſous certaines figures, des notions ſi générales, que perſone ne les ignore, même ſans étude; mais auſſi qui ne conduiſent à rien. Je mets à peu prés en ce rang tout ce qui trompe, ſous le nom de philoſophie : la phiſique qui ne fait point conoître la nature & la métaphiſique qui ne ſert point à éclairer l'eſprit, & à fonder les grands principes des ſciences.

L'aſtrologie judiciaire eſt encore *plus mépriſable*, que la mauvaiſe

philoſophie, puis qu'elle a moins d'aparence de raiſon : & elle eſt bien plus dangereuſe, puis qu'elle a pour but de conoître l'avenir, & qu'elle porte ceux qui y croyent à régler leur conduite ſur ſes lumiéres trompeuſes : malgré les défenſes expreſſes de la loy de Dieu, qui condamne en général toute ſorte de divination; & en particulier la crainte des ſignes du Ciel. Cependant il n'y a que trop de gens, qui s'en laiſſent enchanter : & peut-être la défenſe y contribue-t'elle. Car ce ne ſont pas les eſprits les mieux faits, ni les plus gens de bien, qui s'y amuſent. Il eſt vrai qu'elle n'eſt pas criminelle, quand on la réduit à prédire les changemens des ſaiſons, & tout ce qui dépend du mouvement de la matiére; mais en cela même elle eſt fauſſe & impertinente; puis qu'elle raiſone ſur des principes établis à fantaiſie, & qui n'ont aucun fondement ſur la raiſon ou ſur l'expérience, ni aucune liaiſon avec les conſéquences que l'on en tire. Telle eſt encore la chiromancie, qui s'aréte aux lignes

Deut. XVIII. 11. *Ier.* X. 2.

du dedans des mains ; & je ne ſay pourquoi on n'a pas auſſi raiſoné ſur celle des piés, ſi ce n'eſt parce qu'il n'eſt pas ſi comode d'y regarder.

Ce ſont des reſtes des anciennes ſuperſtitions : car toute la divination des Payens étoit de cette nature. Ils obſervoient les divers mouvemens de la flâme alumée ſur un Autel, ce qu'ils nommoient pyromantie ; ils regardoient la conformation & l'arangement des entrailles de leurs victimes ; & c'étoit l'art des aruſpices : les augures obſervoient le vol des oiſeaux, leur chant, leur maniére de manger : d'autres dévins obſervoient les prodiges : ſoit que la nature en produiſit éfectivement, ſoit qu'ils fiſſent valoir ce qui n'étoit pas fort extraordinaire, car la ſuperſtition faiſoit prendre garde à tout. Si l'on avoit rencontré un chien noir, ſi on avoit trouvé un ſerpent, ſi l'on s'étoit chauſſé de travers : & mille autres accidents ſemblables, à quoi nous aurions peine à croire que l'on ſe fut arrêté, ſi les livres des anciens n'en

Soph. Oedip. Tyrp.

Theophr. charact. ſuperſt.

Terent. Pherm. act 4. ſc. 4.

faiſoient foy, & ſi nous n'en voyions encore des reſtes. Il y en avoit qui expliquoient les ſonges ; d'autres qui diſtinguoient les jours heureux & malheureux. Une infinité de gens vivoient de ce métier de déviner, il y en avoit une infinité de livres : c'étoit une étude trés-longue & trés-dificile. Car comme elle n'étoit fondée que ſur l'opinion des hommes, & ſur de prétenduës expériences ; elle ne pouvoit avoir rien de certain. Cét art de divination ſe ſoûtenoit comme le reſte de l'idolâtrie, par le reſpect de l'antiquité, car il étoit trés-ancien dans le monde. Les Romains & les Grecs l'avoient apris des Egyptiens, des Chaldéens & des autres Orientaux : & la religion l'autoriſoit. Le Chriſtianiſme l'avoit entiérement décrié ; mais les Mahométans & les Juifs ont réciieilli avec grand ſoin ce qui en reſtoit, & dans les livres, & dans la mémoire des hommes : ils y ſont fort adonnés encore aujourd'hui, & les Indiens idolâtres encore plus. Entre les nations Chrétiennes, celles qui ont le plus de

créance à ces impoſtures, ſont celles qui cultivent le moins les bonnes lettres ; car rien n'eſt plus propre à en dés-abuſer, que l'étude de la phyſique, & de la vraye aſtronomie.

Il faut encore conter entre les études pernicieuſes, tout ce qui s'apéle magie, même naturelle : & que l'on fait conſiſter dans des ſympathies, & des raports ; entre certains nombres, certaines figures, & certains corps naturels ; entre les aſtres & les métaux, ou les plantes, ou les parties du corps humain : en un mot toutes les rêveries de la cabale. Je tiens auſſi qu'il eſt indigne d'un honête homme, d'aprendre à joüer des gobelets, ou à faire de ces tours d'adreſſe, qui font admirer les charlatans. Pour les bien faire, il faut y être fort éxercé : & le plaiſir que l'on en tire ne peut jamais valoir le tems que l'on y met. J'en dirois volontiers autant de tous les jeux ſédentaires, qui demandent une telle aplication, qu'aprés y avoir joüé quelque tems, la tête en eſt fatiguée : car ce ſont d'étranges *divertiſſemens*, que ceux

aprés leſquels on a beſoin de ſe divertir. La gloire de bien joüer aux échecs, ne vaut pas ce me ſemble cette aplication ; qui étant bien employée, pouroit nous aquérir des conoiſſances ſolides : & ſi ceux qui ont de l'eſprit & du loiſir dónoient à quelque eſpéce d'étude, ſelon leur goût, une partie de ce grand tems qu'il faut donner aux jeux, pour les ſavoir en perfection : il leur en reſteroit plus d'utilité, & peut-être ne laiſſeroient-ils pas d'avoir du plaiſir. Les anciens Grecs, & les anciens Romains ne laiſſoient pas de vivre agréablement, joüant beaucoup moins, & donnant beaucoup plus à la converſation & à la lecture. Mais la coûtume l'emporte ; & l'on joüe plus par intéreſt, que par plaiſir.

XXXV. Ordre des études ſelon leur âge.

APrés avoir parcouru toutes les études où l'on peut s'apliquer pendant la jeuneſſe, avant que d'être déterminé à une profeſſion ; je croy néceſſaire de marquer à quel âge je voudrois les placer, & comment on pouroit ménager tout le tems, depuis

la plus tendre enfance, juſques au tems d'entrer dans le monde, & dans les afaires. Premiérement, il doit y avoir toûjours pluſieurs études, qui régnent en même-tems. Je l'ay marqué en divers endroits de ce diſcours; comme quand j'ay dit, que la morale, la logique, l'hiſtoire, l'œconomique, devoient commencer, ſi-tôt qu'un enfant eſt capable d'entendre ce qu'on luy dit : quoy qu'il faille, ſelon les âges, y garder des métodes bien différentes. J'ay parlé de même, à proportion, de la grammaire, de l'arithmétique, de la juriſprudence, & de la rétorique ; & il faut l'entendre des autres études, & des exercices du corps, qui doivent ſe faire auſſi en même-tems. Que ſi quelqu'un s'en étonne, je le prie de conſidéter, que les enfans agiſſent en même-tems par l'ame & par le corps, & par les diverſes facultés de l'ame, que l'on cultive par ces différentes études. Ils exercent tout enſemble la volonté, la raiſon, la mémoire, l'imagination. Si on ſépare les études, il eſt à craindre que les mœurs ne ſe corrompent,

plaît ſur tout en cét âge : les
étudient plus volontiers, deux
res durant, quatre matiéres di
tes, qu'une ſeule pendant une
une étude ſert de diverti ſſen
l'autre, & plus elles ſont di
moins il eſt à creindre qu'elles ſ
fondent.

Pour venir à la diſtinction des
& marquer plus nétement ce q
voulu dire juſques icy : je vo
que l'on commençat à prendre
d'un enfant, dés qu'il comm
entendre & à parler, ce que
à trois ans. Juſques à ſix, je le
rois ſe divertir & s'amuſer

mais de ſorte qu'il pût l'entendre. Je ne voudrois juſques à cét âge l'obliger à rien dire, ni lui rien faire aprendre par cœur : ſinon le *Credo*, le *Pater*, & quelques autres priéres. Un pére & une mére ſoigneux de leur devoir, aidés par des domeſtiques ſages & afectionnés, peuvent donner ces premiéres inſtructions. A ſix ans on pouroit leur donner un maître & commencer à éxiger doucement, quelque choſe de plus réglé. Redire châque jour quelque hiſtoire, particuliérement celles qui regardent la religion, aprendre le catéchiſme, pour fixer la doctrine, dont on les entretiendroit plus au long ; lire, écrire. Cependant il faudroit continüer avec plus de ſoin, ce que l'on auroit commencé ; leur raconter grand nombre de faits ; leur nommer beaucoup de perſones illuſtres, leur faire voir des portraits & des cartes géographiques, leur expliquer aux ocaſions ce qui regarde le ménage, l'agriculture, & les arts. C'eſt pendant ces premiéres années, qu'il faut particuliérement s'apliquer, à mener les enfans par le

plaiſir. Depuis neuf ou dix ans on peut les aſſujetir davantage, & uſer de plus de ſeverité, s'il eſt beſoin. C'eſt auſſi le tems de faire des études plus pénibles ; comme la grammaire, & les compoſitions en françois, les langues, ſelon la profeſſion, où l'on peut prévoir que l'enfant s'adonnera ; le latin, le grec, l'alleman. Il eſt bon de les commencer dans cét âge, depuis huit ou neuf ans, juſques à douze. C'eſt auſſi le tems d'aprendre les pratiques d'arithmétique & de géométrie les plus ſimples, d'aranger l'hiſtoire par la cronologie, & par la géographie.

Il ſeroit tems à douze ans, de travailler à former le jugement, & à conduire la raiſon par la logique, acoûtumant à bien diviſer & à bien définir, & à faire des réfléxions ſur ſes penſées. C'eſt auſſi le tems d'aprendre les démonſtrations de la géométrie, & des autres parties de mathématiques, que l'écolier doit ſavoir. D'ailleurs il faut le faire beaucoup lire, & l'exercer à juger des auteurs : & il faut commencer alors, ou

plutôt, s'il ſe peut, à expliquer les termes & les principales maximes de la juriſprudence. A quinze ans, ſi vous n'étes preſſé, il ſera aſſés tôt d'enſeigner la rétorique: quoy que vous puiſſiés dés auparavant éprouver le génie de vôtre diſciple, par diverſes petites compoſitions; en l'éxerçant à la grammaire, & lui faiſant rédiger les hiſtoires qu'il doit le mieux ſavoir: elles lui formeront toûjours le ſtile. C'eſt auſſi dans ces derniéres années des études, qu'il doit aprendre plus exactement, ce qu'il n'aura fait encore qu'ébaucher, comme la juriſprudence & la politique, s'il eſt de condition à s'en ſervir; & la morale, qu'il lui faut faire aprofondir, s'il eſt poſſible, juſques aux prémiers principes. On peut encore reſerver à cette fin des études, celles qui tiennent plus de la curioſité: comme la poëſie, la phyſique, l'aſtronomie: afin d'y donner plus ou moins ſelon le loiſir & l'inclination. Voilà l'ordre de ménager les études ſelon les âges, qui me ſemble le plus comode. Je ſay bien qu'il eſt impoſſible d'en

préſcrire un, qui conviene à tous les enfans : & qu'il peut y avoir de trés-grandes diférences par la diverſité des eſprits, qui s'avancent plus ou moins : des conditions, qui donnent plus ou moins le loiſir, & demandent plus ou moins d'études; enfin de la ſanté & des rencontres de la vie. Mais j'ai crû qu'il ne ſeroit pas inutile d'en tracer groſſiérement un plan, ſur lequel on pût prendre ſes méſures à peu prés.

xxxvi. Etudes des fémes.

IL eſt encore néceſſaire de m'expliquer ſur les études des filles, dont j'ai touché quelque choſe en divers endroits. Ce ſera ſans doute un grand paradoxe, qu'elles doivent aprendre autre choſe que leur catéchiſme, la coûture, & divers petits ouvrages ; chanter, danſer, & s'habiller à la mode, faire bien la révérence, & parler civilement : car voilà enquoi l'on fait conſiſter, pour l'ordinaire, toute leur éducation. Il eſt vrai qu'elles n'ont pas beſoin de la plûpart des conoiſſances, que l'on comprend aujourd'hui ſous le nom d'études

d'études, ni le latin, ni le grec, ni le réthorique, ou la philoſophie des coléges ne ſont point à leur uſage; & ſi quelques-unes, plus curieuſes que les autres, ont voulu les aprendre, la plûpart n'en ont tiré que de la vanité, qui les a renduës odieuſes aux autres femmes, & mépriſables aux hommes. De là cependant on a conclu, comme d'une expérience aſſurée, que les femmes n'étoient point capables d'études: comme ſi leurs ames étoient d'une autre eſpéce que celles des hommes, comme ſi elles n'avoient pas, auſſi-bien que nous, une raiſon à conduire, une volonté à régler, des paſſions à combatre, une ſanté à conſerver, des biens à gouverner; où s'il leur étoit plus facile qu'à nous, de ſatisfaire à tous ces devoirs, ſans rien aprendre. Il eſt vray que les femmes ont pour l'ordinaire moins d'aplication, moins de patience, pour raiſoner de ſuite, moins de courage & de fermeté que les hommes: & que la conſtitution de leur corps y fait quelque choſe, quoy que ſans doute la mau-

vaiſe éducation y faſſe plus. Mais en récompenſe elles ont plus de vivacité d'eſprit & de pénétration, plus de douceur & de modeſtie : & ſi elles ne ſont pas deſtinées à de ſi grands emplois que les hommes, elles ont d'ailleurs beaucoup plus de loiſir, qui dégénére en une grande corruption de mœurs, s'il n'eſt aſſaiſonné de quelque étude. Au reſte nous avons une raiſon particuliére en France, de ſouhaiter que les femmes ſoient éclairées & raiſonables ; c'eſt le crédit & la conſidération qu'elles ont dans le monde. Ce qui fait que pluſieurs hommes des plus polis raiſonent peu, & parlent avec peu de ſuite : qu'ils tournent les études en raillerie, & font profeſſion d'ignorance : c'eſt qu'ils ſe ſont formés dans la converſation des femmes, & en conſervent l'eſprit : au contraire chés les anciens où l'on honoroit les lettres & le raiſonement, les femmes étoient plus ſavantes ; & toutefois moins conſiderées.

Pour voir les études, qui peuvent être à l'uſage des femmes, je croy

que le plus ſeur eſt de parcourir toutes celles que j'ay expliquées. Premiérement, elles ne doivent ni ignorer la religion, ni y être trop ſavantes. Comme elles ſont pour l'ordinaire portées à la dévotion; ſi elles ne ſont bien inſtruites, elles deviennent aiſément ſuperſtitieuſes. Il eſt donc trés-important qu'elles conoiſſent de bonne heure la religion auſſi ſolide, auſſi grande, auſſi ſérieuſe qu'elle eſt. Mais ſi elles ſont ſavantes, il eſt à craindre qu'elles ne veüillent dogmatiſer, & qu'elles ne donnent dans les nouvelles opinions, s'il s'en trouve de leur tems. Il faut donc ſe contenter de leur aprendre les dogmes communs, ſans entrer dans la théologie, & travailler ſur tout à la morale: leur inſpirant les vertus qui leur conviennent le plus, comme la douceur & la modeſtie, la ſoûmiſſion, l'amour de la retraite, l'humilité: & celles dont leur tempérament les éloigne le plus; comme la force, la fermeté, la patience. Pour l'eſprit, il faut les éxercer de bonne heure à penſer de ſuite, & à raiſoner ſolidement, ſur

les ſujets ordinaires, qui peuvent être à leur uſage; leur apreanant le plus eſſentiel de la logique, ſans les charger de grands mots, qui puiſſent donner matiére à la vanité. Pour le corps, il n'y a guére d'éxercices qui leur conviennent, que de marcher: mais tous les préceptes de ſanté, que j'ay marqués, leur conviennent: & ce ſont elles qui en ont le plus de beſoin, puis qu'elles ſont les plus ſujettes à ſe flater, en cette matiére, & à ſe faire honneur de leurs maladies & de leurs foibleſſes. La ſanté & la vigueur des femmes eſt importante à tout le monde; puis qu'elles ſont les méres des garçons, auſſi-bien que des filles. Il eſt bon auſſi qu'elles ſachent les remédes les plus faciles, des maux ordinaires: car elles ſont fort propres à les préparer dans les maiſons, & à prendre ſoin des malades. La grammaire ne conſiſtera, pour elles, qu'à lire & écrire, & compoſer correctement en françois une lettre, un mémoire, ou quelqu'autre piéce à leur uſage. L'arithmétique pratique leur ſuffit, mais

elle ne leur eſt pas moins néceſſaire qu'aux hommes : & elles ont encore plus beſoin de l'œconomique, puis qu'elles ſont deſtinées à s'y aplíquer davantage, au moins à entrer plus dans le détail. Auſſi a-t'on aſſés de ſoin de les inſtruire du ménage : mais il ſeroit à ſouhaiter qu'il y entrât un peu plus de raiſon, & de réfléxion ; pour rémédier à deux maux trés-communs : la petiteſſe d'eſprit & l'avarice, dans les femmes ménageres ; & d'un autre côté la fainéantiſe & le dédain, dans celles qui prétendent au bel eſprit : Il ſeroit beaucoup de leur faire comprendre de bonne heure, que la plus digne ocupation d'une femme, eſt le ſoin de tout le dedans d'une maiſon, pourveu qu'elle ne faſſe pas trop de cas de ce qui ne va qu'à l'interêt, & qu'elle ſache mettre châque choſe en ſon rang.

Quoi que les afaires du déhors regardent principalement les hommes, il eſt impoſſible que les femmes n'y ayent ſouvent part : & quelquesfois elles s'en trouvent entiérement chargées ; comme quand elles ſont veuves,

Il eſt donc encore néceſſaire de leur aprendre la juriſprudence, telle que je l'ai marquée, pour tout le monde; c'eſt-à dire, qu'elles entendent les termes communs des afaires, & qu'elles ſachent les grandes maximes; en un mot, qu'elles ſoient capables de prendre conſeil. Et cette inſtruction eſt d'autant plus néceſſaire en France, que les femmes ne ſont point en tutelle; & peuvent avoir de grands biens, dont elles ſoient les maîtreſſes abſolues. Elles ſe peuvent paſſer de tout le reſte des études: du latin, & des autres langues, de l'hiſtoire, des mathématiques, de la poëſie, & de toutes les autres curioſités. Elle ne ſont point deſtinées aux emplois qui rendent ces études néceſſaires ou utiles, & pluſieurs en titeroient de la vanité. Il vaudroit mieux toutefois qu'elles y employaſſent les heures de leur loiſir, qu'à lire des romans, à joüer, ou parler de leurs jupes, & de leurs rubans.

JE penſe avoir ſufiſamment expliqué, toutes les études que l'on doit faire en jeuneſſe, & qui conviennent à toutes ſortes de perſonnes, de l'un & de l'autre ſexe : maintenant il faut parler de celles, qui ſont particuliéres à ceux de diverſes profeſſions, raportant tout aux trois principales, l'Egliſe, l'épée, & la robe. Un Eccléſiaſtique eſt deſtiné à inſtruire les autres de la religion, & à leur perſuader la vertu. Il doit donc ſavoir trois choſes, les myſtéres de la foy : la morale : la maniére de les enſeigner. Sa principale étude doit être l'Ecriture ſainte. Qu'il commence à la lire dés l'enfance: & qu'il continuë cette lecture ſi aſſiduëment pendant toute ſa vie : que tout le texte ſacré lui ſoit extrémément familier, & qu'il n'y ait aucun endroit qu'il ne reconoiſſe auſſi-tôt. Quand il l'aprendroit tout par cœur, il ne feroit que ce qui étoit aſſés commun dans les premiers tems de l'Egliſe, même entre les laïques. XXXVII Etudes des Eccléſiaſtiques.

Cette lecture aſſiduë de l'écriture ſervira d'un bon commentaire,

pourveu que vous n'y cherchiés d'abord que le ſens litéral, qui s'ofrira naturellement à l'eſprit; ſans vous arréter aux dificultés. Vous y trouverés toûjours aſſés de vérités claires, pour vôtre édification, & pour celle des autres. Aprés avoir lû atentivement toute la ſainte écriture de ſuite ſans rien paſſer; quand vous viendrés à la relire, une bonne partie de vos dificultés s'évanoüiront. Elles diminuëront encore à la troiſiéme lecture; & plus vous la litès, plus vous y verrés clair: pourveu que vous la liſiés avec reſpect & ſoûmiſſion, conſidérant que c'eſt Dieu même qui vous parle. Le catéchiſme hiſtorique pourra faciliter la lecture de l'écriture ſainte, à ceux qui commencent: pour diſcerner les endroits les plus importans, & qui doivent le plus être médités. Le traité des mœurs des Iſraëlites eſt comme un commentaire général, qui léve pluſieurs dificultés litérales. Pour les ſens ſpirituels de l'écriture, il faut réchercher ſobrement: s'arrétant premiérement à ceux qui ſont marqués dans l'écriture

JE penſe avoir ſuffiſamment expliqué, toutes les études que l'on doit faire en jeuneſſe, & qui conviennent à toutes ſortes de perſonnes, de l'un & de l'autre ſexe : maintenant il faut parler de celles, qui ſont particuliéres à ceux de diverſes profeſſions, raportant tout aux trois principales, l'Egliſe, l'épée, & la robe. Un Eccléſiaſtique eſt deſtiné à inſtruire les autres de la religion, & à leur perſuader la vertu. Il doit donc ſavoir trois choſes, les myſtéres de la foy : la morale : la maniére de les enſeigner. Sa principale étude doit être l'Ecriture ſainte. Qu'il commence à la lire dés l'enfance : & qu'il continuë cette lecture ſi aſſiduëment pendant toute ſa vie : que tout le texte ſacré lui ſoit extrémement familier, & qu'il n'y ait aucun endroit qu'il ne reconoiſſe auſſi-tôt. Quand il l'aprendroit tout par cœur, il ne feroit que ce qui étoit aſſés commun dans les premiers tems de l'Egliſe, même entre les laïques. XXXVII Etudes des Eccléſiaſtiques.

Cette lecture aſſiduë de l'écriture ſervira d'un bon commentaire,

liéres, proportionnées à la capacité des auditeurs : oüir des confeſſions, & donner des avis ſalutaires. Un Prêtre vertueux & zélé, peut s'aquiter de tout cela, ſans autre lecture que de l'Ecriture ſainte, du catéchiſme, du concile, des inſtructions de ſon rituel, de quelques Sermons de S. Auguſtin, ou de quelque autre livre moral des Péres, qui lui tombera entre les mains. Voilà ce que l'on peut apéler le néceſſaire, en maniére d'étude Eccléſiaſtiques.

Ceux qui ont du loiſir, & qui ſe trouvent au milieu des livres, & des comodités d'étudier, doivent être en garde, contre la curioſité. Le meilleur préſervatif, ce me ſemble, eſt de conſidérer de bonne heure toute l'étenduë de nôtre profeſſion, & toutes les conoiſſances qu'elle démande. Un Eccléſiaſtique habile doit être capable de prouver la réligion aux libertins & aux infidéles : & par conſéquent, il doit ſavoir trés-bien la logique & la métaphyſique, telles que je les ay répréſentées, afin de montrer par des raiſonemens ſolides, coment tout

homme de bon ſens doit ſe rendre à l'autorité de l'Egliſe. Il doit auſſi pouvoir défendre la réligion, contre les hérétiques ; & pour cét éfet ſavoir les preuves poſitives de châque article de nôtre créance, tirées de l'Ecriture, des conciles ou des péres. Il faut qu'il ſache l'hiſtoire Eccléſiaſtique : qu'il ſache le droit canonique ; je ne dis pas ſeulement la pratique bénéficiale, ni ce qu'il y a de curieux dans les anciens canons ; mais les véritables régles de la diſcipline Eccléſiaſtique ; ſurquoi eſt fondé ce qui ſe pratique ; & comment ce qui ne ſe pratique plus s'eſt aboli. Qu'il conoiſſe la morale Chrétienne dans toute ſon étenduë : qu'il ne ſe renferme pas à ſavoir les déciſions des caſuiſtes modernes, ſur ce qui eſt péché, & ſur ce qui ne l'eſt pas ; qu'il voye comment les anciens en ont jugé ; & qu'il voye auſſi la métode qu'ils ont enſeignée, pour avancer dans la vertu, & pour conduire les ames à la perfection. C'eſt ce qu'il trouvera dans Caſſien & dans les régles monaſtiques. On doit faire grand cas de

ces ouvrages, qui ſont le fruit des expériences de tant de ſaints. Enfin il faut qu'il ſache les cérémonies de l'ofice public, & de l'adminiſtration des Sacremens; & la pratique de toutes les fonctions Eccléſiaſtiques: mais cette étude conſiſte moins dans la lecture des livres, que dans l'obſervation de la tradition vivante. Quand on a une fois les grands principes, que donne la lecture de l'écriture & des péres, on s'inſtruit beaucoup en voyant travailler les autres, & en travaillant avec eux.

Comme un Eccléſiaſtique eſt deſtiné à inſtruire les autres, ce n'eſt pas aſſés qu'il ſache tout ce que j'ay dit: il doit ſavoir parler & perſuader. Il a donc beſoin de cette forte dialectique & de cette éloquence ſolide, dont j'ai parlé. Car, il ne faut pas s'y tromper, un homme ſans talent, n'eſt pas propre pour le miniſtére de l'Egliſe. Un bon Prêtre n'eſt pas ſeulement un homme qui prie Dieu, & même une vie innocente, ce ſeroit tout au plus un bon moine. Il eſt Prêtre pour aſſiſter les autres; & comme on ne nomme bon médecin que celui

qui guérit beaucoup de malades, on ne devroit nommer bon prêtre que celui qui convertit beaucoup de pécheurs. Je ne dis pas qu'il ne doive point y avoir de Prêtres, qui n'ayent l'eſprit brillan, la mémoire heureuſe, la voix belle, & les autres qualités qui font ordinairemen paroître les prédicateurs : mais je ſouhaiterois qu'il n'y en eut point, qui n'eût le jugement ſolide, & le raiſonement droit; & qui ne ſût inſtruire & exhorter en public & en particulier avec toute la douceur & toute la force que démande la diverſité des ſujets, & des perſones : en un mot, qui n'eût quelque rayon de cette éloquence apoſtolique, dont nous voyons dans S. Paul le parfait modéle. Un Eccléſiaſtique à qui tant de conoiſſances ſont néceſſaires, ne doit donc pas perdre le tems à des études prophanes, ou à des curioſités inutiles. Il doit même uſer d'un grand choix dans les études de ſa profeſſion. Qu'il ne donne pas trop de tems à ces grands commentaires ſur l'écriture, dont la vûë ſeule épouvante,

par la groſſeur & la multitude des volumes, & fait déſeſperer de jamais entendre le texte. Qu'il ne s'amuſe pas à des ſpéculations inutiles, & à de vaines chicanes de ſcolaſtique. Qu'il ne ſe laiſſe pas emporter à la critique des faits, & à la recherche trop curieuſe des antiquités Eccléſiaſtiques : car il a tous ces écüeils à éviter, même dans les études qui lui conviennent. Il doit toûjours ſe ſouvenir que la réligion chrétienne n'eſt pas un art ou une ſcience humaine, où il ſoit permis à chacun de chercher & d'inventer. Qu'il ne s'agit que de récueillir & de conſerver fidélement la tradition de l'Egliſe. Il doit méditer attentivement les régles que S. Paul donne à Timothée & à Tite, contre les queſtions curieuſes, pour éviter les vaines diſputes, & pour raporter à la chatité. Ainſi il s'atachera aux études les plus néceſſaires, & qui vont le plus à la pratique.

2. *Tim.* 1. 3. vi. 3. 20. 2. *Tim.* 11. 24. *&c.* *Tit* 1. 10. *&c.* 111. 9. 20.

Car un Eccléſiaſtique ne doit pas être un ſavant de profeſſion, qui paſſe ſa vie dans ſon cabinet, à étudier, ou à compoſer des livres. Il doit être

homme d'action, & ſur tout homme d'oraiſon. Ce ſont les deux parties de la vie apoſtolique ; la priére & le miniſtére de la parole. Il faut donc employer châque jour un tems conſidérable à s'entretenir avec Dieu ; pour ſe purifier des taches que l'on contracte dans l'action & dans le commerce des hommes ; pour lui repréſenter nos beſoins & ceux de toute l'Egliſe. Il faut donner au prochain tout le ſecours que nous lui devons, ſuivant le rang que nous tenons dans l'Egliſe, & ſuivant les ocaſions particuliéres que la charité nous préſente. L'étude doit être l'ocupation de la jeuneſſe : & dans le reſte de la vie, être ſeulement nôtre repos & nôtre divertiſſement, pour remplir utilement les intervales de l'action. Quand vous ſerés fatigué par des viſites de malades ou de pauvres, par l'adminiſtration des ſacremens, ou l'inſtruction : lors que vous ſentirés vôtre voix afoiblie, vôtre poitrine échauffée, vous trouverés une grande douceur, à lire quelque bel endroit des péres ou de l'hiſtoire Eccléſiaſtique ; Act. VI. 4.

à méditer tranquilement quelque grande vérité de l'Ecriture, à écouter la converſation d'un ami ſavant & pieux. Voilà les divertiſſemens qui conviennent aux Eccléſiaſtiques.

XXXVIII Etudes de gés d'épee.

VEnons maintenant aux gens d'épée. Ce ſont ceux qui étudient le moins pour l'ordinaire : & toutefois il y a deux raiſons d'étudier, qui leur ſont ſinguliéres. Un homme qui eſt naturellement brave, fier & porté aux actions de vigueur, à qui ſa naiſſance ou ſon employ, hauſſe encore le courage, qui a les armes à la main, & des hommes ſous lui, prêts à lui obéir aveuglément: cét homme eſt en état d'éxecuter toutes ſortes de violences : & s'il eſt méchant, ou ſeulement paſſioné & capricieux, il eſt inſuportable à tous les autres. C'eſt un lion déchaîné, c'eſt un frénétique armé. Il eſt donc bien important que ceux que leur inclination & leur profeſſion, mettent dans un état ſi dangereux, ayent beaucoup de raiſon & de pouvoir ſur eux-mêmes, afin de n'uſer de leur courage & de leurs

Platon. Repub. 2.

forces, que pour l'utilité publique, & contre les énemis de l'état. Il vaudroit mieux que la maiſon ne fût point gardée; que d'avoir des chiens qui ſe jettaſſent ſans diſtinction ſur les domeſtiques, auſſi-tôt que ſur les voleurs. L'autre raiſon eſt la grande oiſiveté, que la vie de la guerre atire pour l'ordinaire. On ne ſait que faire en garniſon, en quartier d'hiver, dans un ſéjour un peu long, pendant que l'on ſe fait penſer d'une bleſſure. Heureux alors celui qui a un livre, & qui prend plaiſir à lire. Au reſte je ne doute pas qu'il n'y eut beaucoup plus de gens d'épée qui aimaſſent l'étude, s'ils ſavoient ou s'ils conſidéroient qu'Aléxandre & Céſar étoient fort ſavans, & que l'ignorance jointe à la valeur, n'a produit que des conquérans brutaux, & des détructeurs du genre humain, comme les Turcs, & les Tartares.

Voici les études qui me paroiſſent les plus propres aax gens d'épée. Entre les langues, le latin; plus encore pour la comodité des voyages, que pour la lecture. C'eſt pourquoi,

voudrois qu'ils le ſuſſent parler, ſi non élegamment, du moins aiſément. Cette ſeule langue peut conduire dans tout le nord, & tient lieu de pluſieurs autres. Il eſt toutefois trés bon qu'ils ſachent l'aleman, & le plutôt qu'ils l'aprendront ſera le meilleur. Quand ils ſauront bien le latin, ils aprendront aiſément l'italien & l'eſpagnol. Ainſi en quelque païs qu'ils ſoient nés, ils aprendront les langues voiſines les plus néceſſaires. Ils doivent ſavoir beaucoup d'hiſtoires : l'antique pour voir les éxemples des grands capitaines grecs ou romains ; & pour conoître le plus en détail qu'ils pouront cette diſcipline militaire, & cét art de la gnerre, qui les avoit mis ſi fort au deſſus des autres hommes. L'hiſtoire moderne leur fera conoître l'état preſent dés afaires, & leur origine ; le droit du Prince qu'ils ſervent, & les intérêts des autres ſouverains. La géographie leur eſt auſſi fort néceſſaire ; & pour les païs où ils font la guerre, ils ne peuvent les conoître trop en détail, ni décendre dans une topo-

graphie trop éxacte. Quant aux mathematique, ils ont principalement beſoin de l'arithmétique, de la géométrie & de la mécanique : les ſachant bien, ils aprendront aiſément la pratique des fortifications, & tout ce que les livres & les maîtres ont acoûtumé d'enſeigner de l'art de la guerre. Mais il y a une étude, que ne font guére les gens d'épée, & qui toutefois me ſemble bien néceſſaire, du moins à ceux qui ont quelque comandement : c'eſt la politique & la juriſprudence de la guerre. Je veux dire qu'ils devroient ſavoir le droit de la guerre dans toute ſon étenduë. Qu'elles en ſont les cauſes légitimes, quelles formalités ſe doivent garder, pour la commencer, avec quelle meſure ſe doivent éxercer les actes d'hoſtilité, quels lieux & quelles perſones en ſont exemptes ; en un mot, tout ce qui regarde cette partie du droit public, dont l'éxécution leur eſt confiée. Qu'ils fuſſent bien informez des ordonances de leur Prince, & des réglemens particuliers pour la ſubſiſtance & la diſcipline des troupes : &

ſur tout qu'ils ſuſſent bien les régles de ces jugemens ſi rigoureux, qu'ils doivent éxercer contre la déſertion, & les autres crimes militaires.

Le reſte de l'art de la guerre, qui en eſt le plus eſſentiel, ne ſe peut aprendre dans les livres, ou par des leçons: il dépend de l'éxercice du corps, de la converſation avec les gens expérimentés dans le métier, & du ſervice éfectif de celui qui veut s'inſtruire. Mais s'il a été bien élevé, s'il eſt acoûtumé de bonne heure à chercher le vrai & le ſolide en toutes choſes, à faire réfléxion ſur tout ce qu'il voit, & queſtioner utilement toutes ſortes de gens; il en ſaura plus en deux campagnes, que les autres en dix. La guerre eſt un métier plus ſérieux, que ne ſe figurent les jeunes gens qui s'y engagent, & qui n'y cherchent bien ſouvent que le libertinage & le plaiſir. Au reſte, plus celui que l'on inſtruit eſt de grande naiſſance, plus ſes conoiſſances doivent être étenduës. Celui qui doit n'être qu'un ſimple oficier, ou ne commander que des corps particuliers, doit ſavoir

beaucoup plus du moindre détail, & beaucoup moins des choſes générales, que celui qui doit un jour gouverner des provinces, ou commander des armées. Et cette régle eſt commune à toutes les profeſſions. Plus un homme eſt élevé haut, plus ſa vûë embraſſe d'objets tout à la fois, pour voir leur ordre en général; mais il eſt moins en état de conoître châque objet exactement, qu'un autre homme qui en eſt proche, & qui n'en voit qu'un à la fois.

XXXIX. Etudes des gens de robe.

LEs gens de robe ont véritablement beſoin de plus de lettres, que les gens d'épée: mais ils ne doivent pas s'en trop charger. Ils ſont deſtinés aux afaires, & ne doivent étudier que pour s'en rendre capables. Ils doivent donc éviter cét eſprit d'étude opoſé à l'eſprit d'afaires, qui ne cherche que le plaiſir de ſavoir, ou la gloire d'en avoir la réputation. Ils doivent chercher le milieu entre le ſavoir ſcolaſtique des docteurs de loix, & l'ignorance groſſiére des purs praticiens. Car ce ſont pour ainſi

dire deux nations toutes diférentes. Les docteurs pour l'ordinaire ſe piquent de ſavoir fournir des antinomies & des ſolutions pour la reception d'un officier, ou pour quelque autre diſpute : d'entendre les loix du code & du digeſte, les plus fameuſes pour leur difficulté, ou d'en donner une nouvelle explication : de reſtituer un paſſage : d'expliquer un mot difficile, de découvrir dans un auteur d'humanités, quelque antiquité du droit : d'avoir réduit le droit en ordre par de nouvelles diviſions, d'avoir trouvé quelque métode ſinguliére. Cependant ils ne s'apliquent pas aſſés à ce qui eſt d'uſage en France : on a remarqué que Cujas lui-même étoit fort ignorant des afaires. D'un autre côté les praticiens ne ſavent que le détail de ce qui ſe pratique : ſans remonter plus haut que les vingt ou trente ans que chacun d'eux a paſſés dans les afaires ; & ſans regarder plus loin que la juriſdiction où il travaille : ſans ſavoir ni l'origine ni la raiſon de rien. Ils diſent ſeulement, cela ſe fait, & cela ne ſe fait

point ; ne reconoiſſant plus ce qui a changé de nom. Ils ne ſavent ni aſſembler, ni diviſer, ni aranger. En un mot, ils travaillent comme les artiſans, qui n'ont pour art que l'éxemple de leur maître. C'eſt de cette ignorance des praticiens, qu'eſt venu le ſtile des procédures des contracts, des Lettres Royaux, des Ordonnances mêmes & des coûtumes, qui ſont la plûpart rédigées avec ſi peu de méthode & de clarté. Mais le plus grand mal qui en vient, eſt la chicane & la confuſion dans les affaires. Il faut donc que l'étude des gens de robe ait pour but de leur donner les grands principes des afaires les plus ordinaires ; & de leur éclairer l'eſprit, pour traiter avec ordre & avec netteté ces afaires ſi embaraſſées naturellement, & ſi obſcures.

Ainſi les gens de robe ont grand beſoin de logique, pour ſavoir bien diviſer & bien définir: non pas dans l'éxactitude des mathématiciens, mais autant que l'utilité des afaires le demande. Ils ont beſoin d'arithmétique, d'œconomique, & d'une grande co-

noiſſance du détail de la vie, du ménage de la campagne, du commerce, de la banque, & de toutes les maniéres de ſubſiſter & de s'enrichir. Car la plûpart des afaires ſe décident plus par le fait que par le droit. C'eſt pourquoy il faut les acoûtumer de bonne heure à être apliquez, patiens & laborieux. Ils doivent ſur tout ſavoir la juriſprudence. Elle renferme & les principes généraux de l'équité naturelle, qu'il faut principalement chercher dans les livres du droit romain; & les régles poſitives de nôtre droit particulier, qu'ils trouveront dans les ordonnances & dans les coûtumes. Il y a toutefois un grand nombre de maximes, qu'ils n'aprendront que par l'uſage. Qu'ils s'atachent ſur tout à la lecture des textes, ſoit du droit romain, ſoit de nôtre droit françois, puis qu'il n'y a que les textes qui ſoient des preuves ſolides, dans les queſtions de droit: mais qu'ils ne négligent pas la lecture des commentaires, dans les queſtions qu'ils auront le loiſir d'aprofondir; ils y trouveront ſouvent de bonnes ouvertures, pour-

vû qu'ils ſachent en uſer avec jugement. Comme la juriſprudence eſt l'étude la plus propre à leur profeſſion, ils n'en doivent négliger aucune partie ; juſques à n'ignorer, s'il eſt poſſible, aucun détail de procédure. Il eſt bon qu'il ſachent auſſi l'hiſtoire, par raport à la juriſprudence. C'eſt-à-dire, qu'ils obſervent les loix & les maximes diverſes qui ont régné dans leur païs, en divers tems. Ils doivent encore aller plus loin, s'ils ſont juges & élevés aux grandes places. Il leur ſied bien de remonter aux ſources des loix: & d'en éxaminer les raiſons, par les principes de la véritable morale, & de la véritable politique. En un mot, quoi qu'ils ne ſoient chargé que de l'éxécution des loix : il eſt bon qu'ils ſoient capables d'être légiſlateurs. Enfin l'éloquence eſt fort utile, non ſeulement aux avocats, mais aux juges, & à tous ceux qui doivent parler d'afaires. J'entens cette éloquence ſolide, que j'ai déja marquée tant de fois. Voilà les études

que j'eſtime les plus néceſſaires & plus utiles, à tous les hommes général, & à ceux de châque profeſſion en particulier.

FIN.

PLATON.

A MONSIEVR DE LAMOIGNON DE BASVILLE.

MONSIEUR,

La réputation de Platon a quelque choſe de bigearre. On lui donne des titres magnifiques, on le nomme, tout payen qu'il étoit, le divin Platon on le traite de profõd génie, d'eſprit ſublime, d'homme univerſel en toutes les ſciences: on vante ſon éloquence & la beauté de ſon ſtile, & on raporte avec plaiſir les éloges que les anciens lui ont donnés. Cependant, quand on en parle plus ſimplement, & pour marquer la véritable opinion que l'on en a on en témoigné peu d'eſtime : de ſorte, que je ne m'étonne pas qu'il y ait ſi peu

de gens qui le liſent. Car en même-tems que l'on dit que c'eſt un génie élévé : on l'acuſe de n'être point réglé, de voler ſi haut, qu'on ne le peut ſuivre, d'être preſque toûjours dans les allegories & dans les myſtéres. On dit qu'il eſt plein de belles choſes, mais qu'elles ne ſont point arangées ; qu'il n'inſtruit point avec métode, qu'il n'en reſte rien aprés l'avoir lû ; qu'il eſt agréable à la vérité, mais qu'il n'eſt pas ſolide. En un mot, on en parle comme d'un auteur de trés peu d'utilité. Au reſte on ne manque jamais de dire, qu'il a crû des idées que l'on conçoit comme de pures chimétes : qu'il a bâti en l'air une république, où il vouloit que les femmes fuſſent communes, & que le Prince fut philoſophe, & dont il a pris grand ſoin de bannir les poëtes. Si l'on en cite choſe, c'eſt quelque raiſonement fondé ſur les myſtéres des nombres ; quelque obſervation ſur l'ordre des intelligences, & ſur la muſique des globes céleſtes. Sur ces échantillons, il ne faut pas s'étonner qu'il paſſe

pour un viſionaire, & pour un auteur, dont les ouvrages ne peuvent ſervir, tout au plus, que pour orner des harangues. Je le croyois tel moy-même avant que je l'euſſe lû; & je vous avoüe que je fus bien étonné de le trouver au contraire trés ſolide, aprofondiſſant extrémement les ſujets qu'il traite, allant toûjours à prouver quelque vérité, ou à détruire quelque erreur, établiſſant ou inſinuant en tous ſes ouvrages une morale merveilleuſe, & fourniſſant une infinité de réfléxion capables de dés-abuſer les hommes les plus prévenus, & d'aréter les plus emportés. Peut être me ſuis-je trompé, mais il me paroît tel, jugés-en vous-même, Monſieur, & ne vous laiſſés pas prévénir en ſa faveur, comme je l'étois à ſon dés-avantage.

Penſant depuis aux cauſes qui avoient pû donner une idée de cét auteur ſi diférente de celle qu'il m'a donnée de lui-même, j'en ay imaginé quelques-unes. Le nom de philoſophe éfarouche beaucoup de gens. Ils ſe figurent un profeſſeur qui enſeigne un cours en deux années; ou

bien un particulier fantaſque ataché à des opinions ſinguliéres, & qui fuit le commerce des autres hommes. Dés le tems de Platon & de Socrate, le peuple tenoit les Philoſophes pour des cervaux creux, & des hommes inutiles : & vous ſavés comment ils furent traités par les poëtes comiques. Ceux qui ont paſſé depuis pour Philoſophes, ont donné encore plus de ſujet à ces fauſſes idées ; & il eſt arivé au nom de philoſophie, comme à ceux de rétorique, de poëſie, de grammaire, d'architecture, à qui dans le langage ordinaire, on ne fait plus ſignifier rien de ſolide, & à qui l'on n'atribuë que la ſuperficie des ouvrages, & les petits ornemens. Un autre raiſon qui peut avoir décrié Platon, eſt qu'il y a, comme j'ai dit, peu de perſones qui le liſent : & ceux qui le liſent, ſe ſervent ordinairement des traductions, & liſent les argumens & les notes des interprétes. Or les interprétes l'ont pris ſelon leur ſens, & non pas toûjours ſelon le ſien. Car généralement la plupart des comentaires ſont plus propres à faire conoître

les penſées & le génie du comentateur, que de l'auteur comenté. Chacun y prend ce qui eſt de ſa porté & de ſon goût. Les grammairiens ſemblent n'avoir étudié Cicéron que pour les mots latin : d'autres ont été plus curieux des choſe dont il parle. Frigius a obſervé les noms de tous ſes argumens, & de toutes ſes figures : il y en aura peut être quelque jour, qui conoîtront ſon artifice & le fonds de ſon éloquence, mieux que l'on ne conoît à preſent.

Je n'ay point lû Plotin, Porphyre, Jamblique, Proclus, ni les autres anciens Platoniciens : mais je conois les deux Modernes, qui ſont Marſile Ficin & Jean de Serres. Car j'ai apris, Monſieur, non ſans quelque ſurpriſe, que ce *Ioannes Serranus*, dont le Platon eſt ſi eſtimé, ſoit à cauſe de Henry Etienne qui l'a imprimé, ſoit par quelque autre raiſon : eſt le même Jean de Serres qui a écrit l'hiſtoire de France, ſous le titre d'inventaire. Je ne conois point d'auteur à qui il ait mieux réüſſi de déguiſer ſon nom. Nous avons l'obligation à Marſile Ficin, de nous

avoit fait conoître Platon dans ces derniers tems, & il l'a traduit avec aſſés de fidélité. C'étoit un homme d'un grand travail & d'une grande étude, mais autant que je puis juger ſolitaire, abſtrait, ſpéculatif; & j'ajoûterois peu poli, ſi je ne ſavois qu'il a paſſé ſa vie à Florence, dans la famille des Médicis, & dans le tems où cette ville a le plus cultivé les belles lettres, & les beaux arts. Quoi qu'il en ſoit, il paroît avoir fait grand cas de la prétenduë théologie de Platon, & de ſa doctrine des intelligences & des idées : il cherche par tout des myſtére, & explique par des allégories ce qui pris à la lettre ne convient pas à ſes principes, quoi que peut-être il convint à ceux de Platon. Et c'eſt par-là qu'il ſauve ce qu'il y a de plus condamnable dans cét auteur : car il eſt étrangement prévenu en ſa faveur. On doit pardoner cette préocupation à un homme qui en avoit fait ſon étude capitale pendant toute ſa vie.

La traduction de Jean de Serres eſt plus latine, mais elle n'eſt pas ſi fidéle,

Il abandonne la plûpart des allégories & des miſtére de Marſile; en retenant ſeulement quelques unes au beſoin, pour expliquer ce qu'il n'entend pas: comme dans la Timée, quand il veut concilier avec la forme ſubſtantielle d'Ariſtote, les figures des petites parties, auſquelles Platon attribuë la diſtinction des élemen-. Mais enquoi j'eſtime de Serres plus dangereux, c'eſt dans ſa métode. Car ayant crû que Platon manquoit d'ordre, ou du moins que ſon ordre n'étoit pas aſſés intelligible aux lecteurs: il a tout réduit en métode ſcholaſtique, c'eſt à dire, qu'il a dés habillé & décharné ſa doctrine, pour la montrer en l'état où Platon n'avoit pas voulu la faire paroître, & pour découvrir ce qu'il avoit caché avec tant de ſoin, afin de rendre ſes ouvrages plus naturels & plus agréables. Toutefois ce travail de Jean de Serres a quelque utilité, pour marquer au Lecteur les endroits où il peut ſe repoſer, & lui faire repaſſer en peu de tems ce qu'il a lû. Mais un atentat que je ne lui puis pardoner, c'eſt d'avoir oſé changer

l'ordre des ouvrages, ou plutôt y en avoir voulu donner un nouveau. Car de Serres voulant rendre Platon tout à fait régulier, & compoſer de ſes œuvres un corps entier de philoſophie : les a de ſon autorité privée, & contre la tradition de tous les ſiécles, rangés en diverſes claſſes, qu'il apéle ſyzygies, & ſous leſquelles il les a placées, non pas ſelon leur véritable matiére, mais ſelon ce que le titre ſemble promettre.

Chaque dialogue de Platon a trois titres: dont le premier eſt un nom propre, le ſecond ſemble marquer le ſujet, le troiſiéme eſt une epithéte, qui marque le genre du traité, comme: Phedon ou de l'ame, moral. Phédre, ou de l'amour, moral. Le politique ou du royaume, logique. Gorgias, ou de la rétorique, deſtruc. & F. Menon, ou de la vertu, eſſai. C'eſt ainſi que ces titres, avec tous les autres, ſont raportés par Diogéne de Laërce en la vie de Platon. Or de ces trois titres, il n'y a que le premier tout au plus qui ſoit de Platon, tout le reſte eſt des interprétes; ce qui paroît en ce qu'il n'eſt

pas toûjours raporté de la méme maniére, & que le Phédre, qui eſt icy intitulé de l'amour, eſt ordinairement intitulé de la beauté. Cependant c'eſt au ſecond tître que de Serres s'eſt uniquement arrété : & il a entiérement négligé le troiſiéme, quoi que ce fut celui par lequel les anciens, qui l'entendoient ſans doute auſſi bien que lui, avoient voulu marquer à quel genre, & à quel ordre châque dialogue devroit être raporté. Ainſi il a rangé entre les traités de morale le Menon, parce qu'il eſt intitulé de la vertu ; quoi qu'il ſoit marqué, non comme moral, mais comme un eſſay de la maniére dont on pouvoit prouver l'opinion de la réminiſcence : ce qui apartient plutôt à la logique. Il a mis entre les traités de politique, le Politique : quoi qu'il ſoit marqué logique, comme il l'eſt en éfet, n'étant plein que de diviſions & de définition. Il fait paſſer le Gorgias pour un traité de rétorique : quoi que ce dialogue, comme les anciens ont fort bien marqué ne ſoit pas fait pour enſeigner, mais pour dé-

truire : & n'ait autre but que de montrer le mauvais principe de la conduite des orateurs, qui gouvernoient alors toutes les villes de Gréce ; de ſorte, qu'il doit être raporté à la morale. C'eſt ainſi qu'il met pour traité de poëtique l'Ion, qui n'eſt qu'une raillerie des rapſode ; & qu'il conte entre les traités de morale Laches & Lyſis, parce que l'un eſt intitulé de la valeur, & l'autre de l'amitié : quoy qu'il n'y ait dans l'un & dans l'autre que de la logique. Je ſerois trop long ſi je voulois marquer toutes les fautes qu'il a faites dans cét ordre, il ſufit qu'il l'a entierement inventé, & qu'il a ôté le moyen de le coriger à ceux qui n'ont veu que ſon édition ; n'y ayant point mis la vie de Platon tirée de Diogéne, où l'on voit les diférentes claſſes ſous leſquelles les anciens rangeoient ſes traités, & les diverſes maniéres dont ils les plaçoient. Car ils n'ont la plûpart aucune connéxion entre eux. Cependant ceux qui ſe fient à de Serres, comme je faiſois d'abord, cherchent dans un dialogue ce que

l'ordre & le titre leur promettent, & que Platon n'y a pas mis, faute d'avoir prévû la penſée de ſes interprétes, & enſuite ils l'acuſent de s'écarter de ſon ſujet; & ne ſe donnent pas la patience de l'entendre. Mais ſans m'arêter davantage à chercher les cauſes qui ont pû faire mal juger de Platon, il faut vous dire ce que j'en penſe moi-même: & pour obſerver quelque ordre, parler ſeparément de ſa perſonne, de ſa doctrine, & de ſes écrits.

Je ne vous ferai point, Monſieur, la vie de Platon, Marſile l'a faite, & avant lui Diogéne, il eſt aiſé de les lire; j'en ferai ſeulement un petit portrait. Il étoit bien fait de ſa perſone, & avoit la phiſionomie heureuſe, il y a encore quelque buſte de marbre à Rome, qui le fait voir. Il vécut longtems, & mourut aprés 80. ans, ſans maladie; ſon eſprit outre les qualités que l'on lui acorde d'ordinaire, d'avoir eû l'imagination belle, l'invention, le tour délicat, l'élevation, la grandeur de génie, avoit encore la ſolidité, le jugement, le bon ſens, &

il me paroît avoir plus excélé en ces derniéres qualités. Ses mœurs étoient nobles, honétes, douces, modeſtes; & on peut dire, qu'il aprochoit de l'humilité. Elien en raporte un éxemple conſidérable. Platon étant allé à l'aſſemblée des jeux olimpique, ſe trouva avec des étrangers, vivant avec eux, dont il gagna l'amitié, vivant avec eux d'une maniére fort honéte, mais ſi ſimple & ſi comune, qu'encore qu'il leur eut dit ſon nom, ils ne ſe figurérent point que cét homme, dont les entretiens étoient de matiéres ſi ordinaires, fut ce grand Philoſophe, dont ils avoient oüi parler. De ſorte qu'étant venus avec lui à Athénes, ils le priérent de leur faire conoitre l'illuſtre Platon, diſciple de Socrate: & furent extrémément ſurpris, quand il leur dit que c'étoit lui-même. Son beau naturel avoit été cultivé par une excélente éducation. Il nâquit à Athénes d'une maiſon trés-noble: ſon péte décendoit du Roy Codrus, & ſa mére de Solon. Il vint dans le meilleur tems de la Gréce, la mémoire d'Ariſtide, de Miltiade, de

Ael. var. hiſt. lib. 4. c. 8.

Themiſtocle, & de Pericles étoit récente : c'étoit alors que la poëſie, la peinture, & tous les beaux arts étoient dans leur plus grand luſtre: & s'il eſt vrai qu'Athénes ait été la ville du monde la plus polie, ç'a été principalement dans ce ſiécle.

Il eût de plus l'avantage d'être inſtruit par Socrate même : le plus grand homme que je conoiſſe, hors la véritable religion. Platon vécut toûjours dans le grand monde : il fut cheri des princes, particuliérement des Rois de Siracuſe : & il y eût quelque république qui le pria de lui donner des loix & à qui il en donna. Il ſe retira par ſageſſe des afaires publiques de ſon païs, où il eût pû avoir trés grande part : voyant qu'il ne pouvoit pas faire le bien qu'il ſouhaitoit. Voyez je vous prie la ſeptiéme de ſes lettres, adreſſée aux amis de Dion : où il rend conte de ſa conduite, & parle en homme fort désabuſé des penſées qu'il avoit euës étant jeune, de pouvoir réformer le monde. Il avoit apris tous les éxercices du corps, dont les Grecs fai-

ſoient tant de cas : & y avoit ſi bien réüſſi, qu'il auroit pû être un athélte fameux, s'il ne s'étoit rendu plus recommandable d'ailleurs. Il ſavoit chanter & joüer de la lire, il avoit bien lû les poëtes : il avoit lui-même compoſé des poëſies, & tenté le poëme héretique & la tragédie. Non content des études de ſon païs, il avoit voyagé en Egypte & en Italie, pour aprendre la théologie des payens dans ſa ſource, l'hiſtoire étrangére, les mathématiques, & la philoſophie de Pythagore. Mais ce qui l'avoit le plus inſtruit, étoient les converſations de Socrate, & l'uſage du monde ; l'obſervation continuelle des mœurs, des paſſions, & des inclinations des hommes : enquoy il faut avoüer que lui & les autres Grecs de ſon tems ont particuliérement excélé. Voilà l'idée que j'ay de ſa perſone : vous trouverés, peut être, que j'en dis beaucoup : mais je n'ay rien dit, dont je ne puiſſe donner des preuves.

Aelian. lib. 2. c. 9.

Je raporteray toute ſa doctrine aux quatre parties que l'on fait ordinai-

tement de la philoſophie, logique, morale, phiſique, métaphiſique. Je croi qu'il a bien mieux traité les deux premiéres, que les deux autres. Vous ſavés ce que dit Cicéron, que Socrate fut le premier qui tira la philoſophie du Ciel, & des ſecrets de la nature, & l'amena dans le commerce des hommes : pour leur enſeigner la maniére de bien conduire leur raiſon dans la recherche de la vérité, & dans la conduite de leur vie. Il le reconoit en éfet pour l'auteur de la logique & de la morale. C'eſt pourquoi ce que Platon en a écrit me paroît fort précieux, car comme il fait toûjours parler Socrate, il nous fait voir l'un & l'autre dans ſa ſource.

Acad. quæſt. lib. 1. n. 4.

On y voit donc ce que c'eſt proprement que logique, on y aprend les préceptes de cét art les plus néceſſaires, & ce qui eſt de plus important, on en voit l'uſage & la pratique réelle. Avant que d'avoir lû Platon, je n'avois jamais bien compris pourquoi on l'apéloit dialectique ; mais j'y ai vû que c'étoit l'art de chercher la vérité par la converſation &

le discours familier : diferens de l'art des harangues, & des discours publics, où l'on ne travaille pas seulement à convaincre l'esprit, mais encore à émouvoir ou apaiser les passions. Vous le pouvés voir, Monsieur, dans le commencement du Gorgias : où Porus ayant répondu par de grandes phrases à une petite question que Cherephon lui avoit faite, Socrate dit que Porus lui paroît plus éxercé à la rétorique qu'à la dialectique; c'est à-dire en françois, qu'il est plus acoûtumé à haranguer, qu'à parler en conversation. On voit donc par-là l'oposition & la diférence du rhéteur ou harengueur, & du dialectitien; & on entend aisément ce que veulent dire les premiéres paroles de la rétorique d'Aristote, que la rétorique est l'art qui répond à la dialectique dans le même genre, & touchant les mêmes sujets.

Helit. Henr. Steph. tom. 1. p. 448. E.

Ce que j'ai rémarqué dans Platon de l'art de la logique, est qu'il aprend à parler juste, & à répondre préciſément à ce que l'on demande : pour poser nétement l'état

d'une queſtion, & conduire droit le raiſonement. Il montre à faire des diviſions toutes éxactes & de deux membres; à bien définir & bien éxaminer les définitions. Son plus grand traité de logique eſt le Théetete, avec le Sophiſte & le Politique: car ces trois dialogues ne ſont qu'une même ſuite de pluſieurs converſations entre Socrate, Theodore de Cyréne grand géométre, le jeune Théetete, & quelques autres. Et il ſemble que, ce n'eſt pas ſans deſſein que Platon fait parler des géométres dans ce traité; car ils ont toûjours fait profeſſion de raiſoner plus éxactement que les autres hommes. Dans le premier de ces dialogues. Socrate éxamine & réfute pluſieurs définitions de la ſcience: dans le ſecond on établit pluſieurs définitions du ſophiſte; qui ſervent à montrer l'art de diviſer & de définir, & en même-tems à tourner les Sophiſtes en ridicule: & dans le troiſiéme, on définit l'homme politique, c'eſt-à-dire ſuivant le langage de Platon, l'homme d'état, ou l'homme propre à traiter des afaires publi-

que. Toutefois Marſile & de Serres ſe ſont tellement arrêtés à ce tître de politique ; qu'ils l'ont ſéparé d'avec les deux précédents , avec leſquels il eſt évident que Platon l'avoit joint, & l'ont rejeté bien loin, aprés les traités de morale. Le Cratile apartient auſſi à la logique, puiſque l'on y éxamine la nature des paroles & des mots ſimples. Il y a encore pluſieurs autres tra tés , qui ne ſont que de logique , comme ceux où il ſe jouë des ſophiſtes , ſavoir, l'Euthideme, le Protagore , & les deux Hippies : & ceux où cherche quelque vérité, ſans rien établir que la maniére de chercher , comme le Menon; & comme le Charmide, le Lachés, & le Lyſis , ſi je ne me trompe. Au reſte , ſa logique n'eſt pas tellement renfermée en certains traités, qu'il n'y en ait beaucoup en pluſieurs autres ; comme dans le premier Alcibiade , & dans le Philébe , où il y a des remarques excélentes touchant la diviſion : & généralement dans châque traité il met tout ce qui eſt néceſſaire à ſon ſujet.

Il m'a ſouvent paru qu'il s'étendoit trop dans les matiéres de logique, & qu'il s'arétoit à des diſcuſſions, & à des explications de termes aſſés inutiles. Dépuis que j'ai fait réfléxion, que Socrate, ou Platon même, ſelon d'autres, ayent inventé la logique; pluſieurs termes étoient alors nouveaux, & ſujets à explication, qui nous ſont aujourd'hui familiéres; parce que le monde s'y eſt acoutumé pendant vingt ſiécles, & que l'on nous les a expliqués dés la jeuneſſe. Il eſt vrai qu'il badine ſouvent avec les ſophiſtes; pour leur donner lieu de dire des impertinences: & enfin il peut être, qu'il s'eſt trop arété à des choſes de peu d'uſage. Mais je ne ſai ſi ceux qui l'ont ſuivi ont mieux fait; & ſi toutes ces belles démonſtrations qu'Ariſtote a trouvées touchant la valeur des propoſitions, & les figures des ſillogiſmes, ont donné aux hommes des moyens beaucoup plus faciles de devenir ſavans & raiſonables, qu'ils n'en avoient auparavant. Ces ſpéculations ſont auſſi vrayes, que des théoréme de géo-

métrie; mais la plûpart ne nous aident pas plus à raiſoner juſte, que les loix de la mécanique ne nous aprennent à marcher. La logique de Platon me paroît plus éfective & plus naturelle; il l'enſeigne plus par éxemples, que par préceptes, il prend toûjours des ſujets familiers, & ſouvent utiles pour les mœurs. Mais comme je veux loüer Platon, car vous le voyés bien, quand même je voudrois le diſſimuler, je paſſe vîte à ſa morale.

C'eſt à mon ſens la partie de la philoſophie en laquelle il a excélé; auſſi étoit-ce l'unique que ſon maître eût cultivée: où s'il s'étoit apliqué aux autres, ce n'étoit qu'autant qu'il les avoit crû néceſſaires pour celle-cy. La morale de Platon me paroît également élevée & ſolide. Rien de plus pur, quant à ce qui régarde le déſintéreſſement, le mépris des richeſſes, l'amour des autres hommes, & du bien public. Rien de plus noble, quant à la fermeté du courage, au mépris de la volupté, de la douleur, & de l'opinion des hommes; & à l'amour du véritable plaiſir, & de la

ſouveraine beauté. J'ay vû un homme trés-ſavant,& de trés-bon ſens, étre tranſporté aprés avoir lû le Philébe: & ſe plaindre ſeulement, que ce qu'il avoit vû étoit au deſſus de la portée des hommes. Cependant cette même morale eſt trés-ſolide. Il n'y a point de jeune homme ſi prévenu de ſon mérite, que le premier Alcibiade ne faſſe r'entrer en lui-même: ni de poëte, qui aprés avoir lû le traité de la république, ne ſe trouve fort au deſſous du héros: ni d'auteur qui ne trouve dequoi s'humilier à la fin du Phédre. Platon bat en ruïne, dans ſa république, dans ſes loix, dans le Gorgias, & dans pluſieurs autres traités, les principes de la mauvaiſe morale, & de la mauvaiſe politique; aprés les avoir fait poſer dans toute leur force. Il revient toûjours au bon ſens, à ce qui eſt utile & éfectif; il préche par tout la frugalité, la vie ſimple & réglée; & joint la ſévérité des mœurs, & une politeſſe extrême, & un enjoüement continuel de converſation. Il inſpire la patience, la douceur, la modeſtie; & je dirois l'humilité, ſi

Socrate ne parloit point tant de lui-même. Mais il dit trop de mal de lui, & trop de bien des autres, pour avoir été véritablement humble: ceux qui le ſont ne parlent point d'eux, s'il n'eſt extrémement néceſſaire ; & ſur tout ils ne raillent point les autres, comme Socrate fait continuellement. Auſſi, Monſieur, quelque prévénu que je ſois, en faveur de Platon ; j'avoüe que ni lui, ni ſon maître ne conoiſſent point cette vertu, quoi qu'ils ſemblent l'avoir entrevûë : elle étoit reſervée aux Chrétiens ; & il faudroit n'être ni Chrétien, ni raiſonable, pour ne pas voir que cette morale toute élevée, & toute ſolide qu'elle eſt, eſt infiniment au deſſous de celle que l'Evangile nous enſeigne ſi ſimplement. Car il faut encore avoüer, à la honte de la raiſon humaine, que ces philoſophes conoiſſoient moins la chaſteté, que l'humilité. Ils ont parlé avec ſi peu de ſcrupule des amours les plus infames ; & en ont fait des railleries ſi impudentes, que l'on voit ſenſiblement, que Dieu, comme dit S. Paul

Rom. 1. 24.

les

Dieu les avoit livrés au ſens reprouvé, & abandonés à l'impureté, pour les punir de n'avoir pas publié toutes les vérités qu'ils conoiſſent, & de ne lui avoir pas rendu tout l'honeur qu'ils ſavoient lui être dû. En éfet, quoi que Socrate & ſes diſciples ayent été les plus pieux de tous les philoſophes, qui ayent le plus parlé de Dieu, & le plus témoigné de reſpect pour la religion : ils n'ont oſé toutefois ſe déclarer contre l'idolâtrie : & l'un des chefs d'acuſation contre Socrate, ayant été, qu'il ne croyoit pas aux dieux ; que le peuple d'Athénes adoroit, Xenophon a travaillé à l'en purger, comme d'une calomnie : alégant qu'il ſacrifioit en public & en particulier, & qu'il croyoit à la divination, comme les autres. Les philoſophes manquant donc de ce grand principe, & laiſſant aller leur imagination, ſans avoir rien qui les retint : il ne faut pas s'étoner s'ils ont ſoûtenu quelques propoſitions paradoxes : comme cette communauté de femmes : qui toutefois ne conſiſtoit, qu'à permettre à certaines per-

Memorab. 1. commenc.

ſones choiſies de ſe marier tous les ans, & tous les ans faire divorce, aprés avoir habité peu de jours avec leurs femmes. Les autres penſées de morale & de politique, qui nous paroiſſent hors d'uſage, ſe trouveront fondées la plûpart, ſi on l'examine bien, ſur les mœus des Lacédémoniens, ou de quelques autres peuples: & quoi qu'il en ſoit, Platon a eu l'adreſſe de rendre plauſibles toutes ces propoſitions. Ses traités de morale ſont les dix livres de la république, les douze livres des loix, le Philebe, l'apologie de Socrate, le Criton, le Phedon, les deux Alcibiades, le Gorgias, le Banquet, & quelques autres; mais j'ai peine à me rendre à l'autorité des anciens, qui marquent pour moraux le Menexéne & le Phédre. Le Menexéne n'eſt, à mon avis, qu'une raillerie des oraiſons funébres: & toutefois il eſt bien plus ſolide, que la plûpart des diſcours ſérieux d'aujourd'hui. Le Phédre me paroît un traité de rétorique, où Platon veut enſeigner en quoi conſiſte la véritable éloquence, & la

beauté d'un diſcours écrit ou prononcé: & je ne crois pas en pouvoir donner une plus grande idée, qu'en le mettant au deſſus de la rétorique d'Ariſtote. Il me ſemble qu'il va plus au fond de l'art. Mais j'aimerois encore mieux placer le Phédre dans la morale, avec les anciens, que dans la métaphiſique, avec de Serres. Il faut ſe ſouvenir, que la morale eſt répanduë dans tous les ouvrages de Platon, & qu'il n'a rien traité, qu'il ne ſemble y avoir voulu raporter.

C'eſt ce qui paroît évidemment dans ſa phiſique. Le ſeul traité que nous en ayons eſt le Timée: ce dialogue eſt la ſuite de la grande converſation, qui fait les dix livres de la république, & y eſt ajoûté, pour apuyer les principes de la morale, par la conoiſſance de la nature: comme le Critias, qui eſt encore une ſuite du même deſſein, ſert à fortifier ces mêmes principes, par la conoiſſance de l'ancienne hiſtoire. Auſſi, quoi que dans le Timée, il explique les principes de toute la nature, il s'arête principalement à ce qui nous

regarde en particulier : c'eſt-à-dire, aux ſenſations & à la ſtructure du corps humain. Ce deſſein étoit ſans doute excélent; mais il a été mal éxécuté, & de toute la philoſophie de Platon, la partie que je croi moins ſoûtenable, eſt ſa phiſique. Auſſi ne l'avoit-il point apriſe de ſon maître. On ſait que Socrate l'avoit négligée, comme inutile ; & Platon qui vouloit embraſſer toutes les ſciences, penſa qu'il rémédiéroit à ce défaut par la philoſophie de Pythagore, qu'il aprit avec ſoin des philoſophes italiens, & qu'il joignit à celle de Socrate. Mais ce mélange ne lui a pas réüſſi: parce qu'étant acoûtumé à raiſoner moralement en morale, il a raiſoné de même en phyſique, & a voulu expliquer toute la nature par des convénances. Ce défaut venoit de Socrate même: car il dit dans le Phedon, qu'il ne ſe contentoit pas de la phîſique ordinaire, parce qu'elle s'arétoit à conſidérer les raiſons mécaniques, qui ſe tirent du mouvement & de la ſuite des corps ; pour lui, il vouloit conoître la premié-

re cauſe, & ſavoir les deſſeins de l'eſprit ſouverain, qui gouverne la nature. Ainſi mépriſant ce qui eſt proportioné à l'eſprit humain, & cherchant ce qui eſt au deſſus de ſa portée, il ne faut pas s'étoner, s'ils n'ont rien trouvé de ſolide. C'eſt ce qui donne priſe à ceux qui veulent décrier la phiſique d'Ariſtote : car il a ſuivi le même chemin : donnant encore plus dans les raiſonemens de morale & de métaphiſique, pour expliquer les choſes naturelles : au moins voyons-nous dans le Timée, que Platon attribuë la diſtinction des élemens aux diférentes figures des petites parties qui les compoſent, & les ſentations à l'éfet de ces figures. Un autre inconvénient de la phiſique de Platon, eſt qu'il erroit dans le fait, & croyoit la nature de pluſieurs choſes, autre qu'elle n'eſt, faute d'expériences. Il parle dans le Phédon, comme s'il ignoroit l'étenduë & la figure de la terre ; s'imaginant que les hommes n'en habitoient qu'une petite partie, & qu'il y en avoit beaucoup plus au deſſus de l'air & des nüées : & il eſt *Vers la fin.*

évident par le Timée, qu'il ne savoit point l'anatomie. Il ne faut donc pas s'étoner, s'il a mal raisoné en phisique, s'apuyant sur de mauvais fondemens, & employant des principes qui ne convenoient point à la matiére; mais au défaut de conoissance certaine, il a fait supléer l'esprit & l'invention, qui ne lui manquoient pas au besoin.

Cependant, admirés, Monsieur, le caprice des hommes. Ce qu'ils ont le plus vanté dans Platon, est cette phisique; & ceux que l'on apéloit Platoniciens, au moins dans les derniers tems, faisoient profession de croire ses opinions, touchant les mystéres des nombres, la structure de l'Univers, l'ordre des intelligences célestes & terrestres, l'éternité des ames, la réminiscence, l'état de la vie future, la métempsychose, & les autres réveries semblables, qu'il avoit débitées, sans les prouver. Je dis qu'ils faisoient profession de les croire, car ils en avoient fait une espéce de réligion. Il peut y avoir eu deux raisons de ce mauvais choix. La belle

morale de Platon lui ayant donné du comencement un grand nom ; on a crû, comme l'on va toûjours aux extrémités, qu'il n'avoit pû ſe tromper en rien. D'ailleurs, il eſt plus facile de céder à l'autorité, que d'éxaminer des raiſonemens, & la plûpart de ceux qui etudient ont de la mémoire; ainſi ils ſe ſont atachés au poſitif de ſa doctrine, ſans ſe mettre aſſés en peine, s'il avoit bien prouvé ſon ſyſtéme. Il eſt encore bien plus aiſé, de propoſer des faits, & de diſputer ſur des matiéres de pure ſpéculation, que de pratiquer une morale ſolide, qui oblige à combatre ſes paſſions, & à mépriſer ce que la plûpart des hommes recherchent. Or on ſait combien la philoſophie dégénéra dans les derniers tems, c'eſt à dire dans les prémiers ſiécles du Chriſtianiſme; & combien il y avoit alors de charlatans qui ſe diſoient Platoniciens & Socratiques ; quoi qu'ils fuſſent plus impertinens & plus vicieux, que les anciens ſophiſtes, dont Socrate ſe moquoit. Il ne faut donc pas s'étoner, s'ils prenoient pour le meilleur

de Platon, ce qui en étoit le plus foible.

Je ne dirai qu'un mot de ſa métaphiſique. Les anciens ne l'ont point diſtinguée de la logique, & en éfet, il y en a beaucoup dans les dialogues, que j'ai atribués à la logique. Le principal traité de métaphiſique eſt le Parmenide: il eſt intitulé des idées: & toutefois je n'y ay point trouvé, ni en aucun autre, cette doctrine des idées: ſéparées de Dieu, que l'on atribuë à Platon. Mais j'ai vû en pluſieurs endroits de ces écrits; que l'objet de la véritable ſcience, eſt, non pas la choſe ſinguliére & périſſable que nous voyons; comme un homme, une maiſon, un triangle: mais l'original immatériel & éternel, ſur lequel chaque choſe a été faite: ce qui n'eſt en éfet que la conoiſſance divine, premiére cauſe des créatures. Au reſte, l'opinion des idées ſéparées de Dieu, ſemble avoir été la ſource de ce que les Platoniciens ont dit des intelligences. J'avoüe que je n'ay pas tiré grande utilité du Parmenide, de Platon, ni de ſes autres trai-

tés de métaphiſique : ſoit qu'en éfet ils ne ſoient pas fort utiles, ſoit que je ne les aye pas bien étendus, comme il eſt aſſés vrai-ſemblable. Je n'en dirai donc pas davantage de ſa doctrine, & je paſſerai à ſa maniére d'écrire. Je ne conois point d'auteur qui ait été plus loin en ce genre : ſes diſcours ſont du même caractére que les plus beaux bâtimens, les plus belles ſtatuës, & les plus belles poëſies, qui nous reſtent de l'antiquité : & pour me ſervir d'une comparaiſon plus proportionnée, il a fait en matiéres d'études & de réfléxions, ce que Démoſthéne a fait en matiéres d'afaires ; c'eſt-à dire, qu'il eſt arrivé, à mon ſens, au dernier degré de l'éloquence. Je ne prétens pas expliquer tout ſon art, plus je le lis, plus j'y en trouve ; & il faudroit être auſſi habile que lui, pour le conoître entiérement.

On peut conſidérer dans un écrit, la métode & le ſtile. La métode eſt de deux ſortes : il y en a une ſimple & découverte, comme celle des géométres, qui ne conſiſte qu'à propoſer

les vérités dans l'ordre qui eſt de lui-même le plus naturel. Il ſufit donc pour cette métode de n'employer aucun terme qui ne ſoit défini, ni aucun axiome qui ne ſoit acordé, & ne raiſoner qu'en forme concluante; & pour la conduite générale de l'ouvrage, il faut ſeulement diviſer éxactement, & diſtinguer ſoigneuſement les diférentes matiéres, marquant le commencement par une propoſition, & la fin par une concluſion. Cette métode, qui eſt celle d'Ariſtote, de tous les Philoſophes, Arabes, & de la plûpart des Chrétiens modernes, eſt ſans doute trés-bonne & trés-ſolide, étant obſervée éxactement; mais comme elle n'a rien d'agréable, & ne conſiſte que dans un ſimple calcul de propoſitions; elle n'eſt propre que pour des eſprits dégagés de toute préocupation, & de toute paſſion, ſtudieux, patiens, atentifs & parfaitement raiſonables. Par malheur, la plûpart des hommes ne ſont pas tels: ainſi cette métode, qui eſt en ſoy la meilleure, n'eſt pas toûjours la plus utile: car les metodes ne ſont faites

que pour les hommes. L'autre, eſt celle des orateurs, qui eſt cachée : & qui ſous une aparence naturelle & négligée, couvre un artifice bien plus grand. Elle ſupoſe la premiére méthode, & ne doit jamais en être ſéparée, puiſque l'une & l'autre a le même but, de perſuader ; mais il y a cette difference, que la premiere n'employe que ce qui eſt abſolument néceſſaire pour cette fin, & ſans quoy l'on ne peut convaincre l'homme même le plus raiſonable : au lieu que l'autre y ajoûte ce qui peut faire éfet ſur la plûpart des eſprits, qui ne ſont pas dans une diſpoſition ſi parfaite. Son utilité eſt de lever les préjugés, ou d'apaiſer les paſſions : ce qui ſe fait en propoſant les raiſons avec des tours, & des figures : rediſant en diverſes façons ce qui doit être le plus retenu, propoſant quelquefois le premier, ce qui ſera le plus goûté, quoy qu'il deût être le dernier, ſuivant la métode géométrique : interrompant la ſuite du raiſonement pour délaſſer les eſprits : en un mot cherchant tous les moyens d'être véritablement agréa-

ble,& de ſe faire écouter. Quoi que j'attribuë cette métode aux orateurs, parce qu'ils n'en ont point d'autre, elle leur eſt toutefois commune avec les Philoſophes.

La diférence eſt,que ceux qui plaident ou qui haranguent,n'ayant pour but que de perſuader à quelque prix que ce ſoit, tous ceux à qui ils parlent, raiſonables, ou non; & ayant ordinairement un tems preſcrit, ſont obligés de s'éloigner beaucoup plus de la métode des géométres: de n'employer que des raiſonemens de ſens comun & proportionnés à toutes ſortes d'eſprits; d'employer des raiſonemens foibles, mais conformes aux préjugés, qu'ils ne peuvent ôter; & d'exciter les paſſions pour fortifier la conviction, ou pour y ſupléer à l'égard de ceux qui ne ſont pas capables de raiſonement. Au contraire,les Philoſophes diſcourant tout à loiſir avec des perſones choiſies, qui aiment à raiſoner; doivent, non pas émouvoir leurs paſſions, ou ſe prévaloir de leurs préjugés, mais les en délivrer; ils doivent prouver éxacte-

ment ce qu'ils enſeignent : commençant dés les premiers principes, conduiſant l'eſprit pas à pas lui faiſant faire tout le chemin qui eſt néceſſaire pour arrivet à la vérité, & ne le quitant point, qu'il ne ſoit entiérement ſatisfait. Or pour pratiquer utilement cette métode, il ne ſufit pas que celui qui enſeigne parle, il faut que le diſciple s'explique auſſi, afin que l'on puiſſe conoître s'il eſt paſſionné ou préocupé, & que l'on puiſſe voir quel éfet le raiſonement fait ſur lui: & c'étoit, comme j'ai dit, cét art de converſation & de diſpute familiére, que Socrate apéloit dialectique.

Il croyoit au reſte, que l'écriture étoit peu néceſſaire à l'éloquence & à la philoſophie, & que comme les orateurs étoient ceux qui parloient en public, & non pas ceux qui écrivoient pour le public ; ainſi la véritable maniére d'enſeigner les ſciences, étoit de perſuader un homme de telle ſorte, qu'il fut capable d'en perſuader un autre : car il tenoit que ſavoir une vérité, c'étoit être toûjours en état de la perſuader ſur le champ à *Dans le Phedre à la fin*

une perſone raiſonablement diſpoſée. Ce fut par ces motifs, que Socrate n'écrivit rien : & quoy que Platon ne fut pas en cela tout-à-fait de ſon avis ; il s'en eſt toutefois éloigné le moins qu'il a eſté poſſible. Il a écrit de telle maniére, que l'on croit plutôt entendre une converſation, que lire un livre : c'eſt Socrate qui parle encore aujourd'hui, qui inſtruit Theetete ou Alcibiade; & qui défend la vérité contre Gorgias ou contre Protagore : tout ce que Platon a fait a été d'empêcher que ces converſations ne périſſent, & de faire que ce qui avoit été dit à quelques particuliers, pût profiter à tous les hommes de tous les ſiécles. Encore ne ſavons-nous que par tradition, que ce travail ſoit de lui, car il ne paroît nulle part dans ſes ouvrages, ſinon en un endroit ou deux, où il ſe fait nommer en paſſant, mais jamais ce n'eſt lui qui parle. Ses dialogues ne ſont donc pas des pures fictions, comme l'on ſe pourroit imaginer ; ce ſont des peintures faites aprés nature : tout le fonds en eſt vray, & s'il

s'eſt donné quelque liberté, ç'a été ſans ſortir de la vray-ſemblance. Xenophon en eſt un bon témoin, car il n'a pas afecté de ſervir Platon ; au contraire, on croit qu'il y avoit quelque émulation entre eux : & néanmoins quoi que ce qu'il a écrit de Socrate ne ſoient que des mémoires, rédigés d'une maniére beaucoup plus ſimple, le dialogue y régne partout, & c'eſt toûjours Socrate qui parle avec Ariſtippe, avec Iſchomaque, avec Alcibiade, ou quelque autre de ceux que Platon a fait parler. Les autres Socratiques avoient écrit de la même maniére ; particuliérement, s'il men ſouvient, ce cordonnier d'Athénes, que Diogéne met entre les Philoſophes; qui avoit rédigé & mis en pluſieurs dialogues, les converſations que Socrate avoit faites dans ſa boutique.

Voilà, ſi je ne me trompe, les raiſons qui ont obligé Platon à préferer la métode des orateurs à celle des géométres, & à n'écrire que des dialogues. Aprés cela, Monſieur, vous ne vous étonerés pas, qu'il ne com-

mence pas toûjours parce qu'il a deſſein de prouver, ni qu'il faſſe ſouvent des digreſſions. Mais je vous ſuplie, ſi jamais ces préambules ou ces digreſſions vous choquent; de voir ſi elles ne ſervent point à établir quelque vérité, dont il ait beſoin dans la ſuite, où ſi elles ne tendent point à prouver le ſujet principal de la diſpute, par une autre voye que par le raiſonement, comme par l'autorité, ou par les exemples. Enfin quand elles vous paroîtront entiérement étrangéres au ſujet; conſidérés s'il n'étoit point néceſſaire de délaſſer le lecteur, aprés une longue conteſtation: ſi ces digreſſions ne ſont pas agréables en elles-mêmes: ſi elles ne ſont pas fort utiles & pleines de grandes & importantes vérités. Car je vous avouë que ce qui me fait le plus admirer cét auteur, & ceux de ſon ſiécle, c'eſt que j'y trouve par tout quelque choſe, je n'y voi ni paroles ſuperfluës, ni penſées fauſſes ou communes: ils n'ont rien écrit, ce me ſemble, qui ne meritât de l'être.

Au reſte, il faut n'avoir pas lû Platon, pour ne pas voir qu'il avoit parfaitement la métode des géométres, & que c'eſt à deſſein qu'il ne l'a pas employée toute ſeule & à découvert. On ne peut propoſer plus nettement qu'il fait l'état d'une queſtion, diviſer plus exactement un ſujet, & mieux examiner des définitions. Il n'oublie jamais aucune des choſes qu'il s'eſt propoſé de traiter ; il revient toûjours à ſon ſujet, quelque digreſſion qu'il faſſe ; il marque ſoigneuſement par des propoſitions & par des concluſions, le comencement & la fin de châque partie, & de châque digreſſion, & il uſe ſouvent de récapitulations : de ſorte, que ſon diſcours a tout enſemble la liberté de la converſation la moins ſuivie, la netteté du traité le plus métodique.

Voilà ce qui régarde ſa métode en général ; la conduite particulére de chaque ouvrage eſt toûjours diférente, ſuivant les ſujets & les ocaſions, mais toûjours trés-grande. Chacun à

conduit, & bien achevé. Je dis, Monſieur, chacun de ſes ouvrages ; car ils ſont la plûpart indépendans les uns des autres : & il ne faut pas prétendre en compoſer un cours complet de philoſophie à nôtre mode ; comme de Serres a voulu faire. Le plus grand traité eſt celui de la juſtice ou de la répulique, qui contient ouze dialogues, les dix de la république & le Timée & le Critias. La connection eſt manifeſte au commencement du Timée, & je m'étone que les anciens interprétes les ayent ſéparés. Ce traité comprend en mêmetems les principaux fondemens de la morale, & de la politique : l'on y voit une comparaiſon continuelle de la vertu ou des vices d'un particulier, avec le bon ou le mauvais gouvernement d'un état, du bonheur, ou du malheur de l'un & de l'autre. Je le mets le premier, comme le traité de morale le plus acompli. Les douze livres des loix, & l'Epinomis, que l'on a raiſon de conter pour le treiziéme, ſont d'un deſſein tout diférent, & ſont plus de politique, que de mora-

le. Dans la république Socrate propoſe l'idée qu'il avoit d'un état parfait ; ſimplement comme une idée, d'une choſe poſſible, mais trop difficile ; qui n'a peut être jamais été, & ne ſera peut être jamais ; & qu'il n'éxamine, que pour trouver les fondemens de la morale. Dans les loix ce ſont trois citoyens, des trois républiques de Gréce, dont les loix étoient les plus eſtimées; qui eſſayent de faire des loix conformes aux mœurs des peuples, & à ce que l'on peut éfectivement pratiquer. Il y a encore un grand traité de logique, comme j'ay déja obſervé, qui comprend le Théete, le ſophiſte, & le politique; mais il ſemble que ce traité ne ſoit pas entier, & qu'il dût y avoir un quatriéme dialogue, où l'on donât la définition du Philoſophe, aprés avoir donné celles du ſophiſte, & de l'homme d'état. Hors ces trois traités, je ne voi aucun des ouvrages de Platon que l'on doive joindre avec un autre : auſſi Diogene remarque, que les anciens les rangeoient diféremment. Mais quoi que l'ordre en ſoit arbi-

traire, il seroit très-utile de les distinguer en plusieurs classes, non pas tant par les matiéres, que par la maniére de les traiter ; ce que les anciens faisoient ainsi au raport de Diogéne.

Châque discours de Platon est composé ou pour instruire, ou pour chercher la vérité : celui qui instruit, a pour but, ou la spéculation, & se divise en physique & en logique, ou l'action, & il est moral ou politique. Celui où il cherche seulement, sans rien établir, sert à éxercer, ou à combatre. Il éxerce, ou en faisant produire à celui avec qui il raisone tout ce qu'il peut trouver de lui-même : ce que Socrate apéloit faire acoucher les esprits ; raillant sur le métier de sa mére, qui étoit sage-femme, & se qualifiant acoucheur de jeunes hommes : ou bien il éxerce en donnant des ouvertures au disciple, qui ne fait que le suivre, ce que les interprétes ont nommé tenter ou essayer. Je vous avoüe toutefois que je ne voy pas grande déference entre ces deux sortes de discours ; si ce

λόγος μαιευτικός.

V. Theetete.

λ. πειρατικός.

n'eſt que le premier aproche plus de l'inſtruction, comme on peut voir par les Alcibiades & le Théages, & l'autre eſt ſouvent malicieux, comme l'Euthiphron & l'Ion. Le diſcours qui ne ſert qu'à combatre, eſt encore de deux ſortes; le démonſtratif, qui n'eſt fait que pour donner du plaiſir au lecteur, en lui faiſant voir les défaut de certaines gens; & le deſtructif qui tend principalement à renverſer quelque erreur. Il n'y a que le Protagore, que l'on ait qualifié démonſtratif; & en éfet les ſophiſtes y ſont bien mis en leur jour; mais ils ne ſont pas plus épargnés dans l'Euthidéme. Voilà qu'elle eſt cette diviſion, d'où ſont venus les troiſiémes titres des dialogues de Platon, & quoi que je ne la tienne pas infaillible, je la croi plus ſure que celles des modérnes: elle eſt de grande autorité, & de grand ſecours pour conoître la métode particuliére de chaque ouvrage.

ἐπιδεικτικός.

ἀναιρετικός.

Je ne voi rien à remarquer touchant le ſtile de Platon: ce n'eſt pas qu'il ne ſoit admirable; mais c'eſt

qu'il n'y a perſonne qui n'en convienne. En éfet, il a tout enſemble, la clarté & l'élégance d'Iſocrate, la force de Démoſthéne, & l'agréement des Poëtes, qu'il imite en pluſieurs endroits, & une certaine douceur, qui ſemble lui être particuliére. Il peint admirablement les diférens caractéres des hommes: il ajuſte l'expreſſion, non ſeulement à la penſée, mais au tour de la penſée; il dit ce qu'il veut, & comme il veut: enfin je ne croi pas qu'il y ait de ſtile plus acompli entre les auteurs Grecs; & qu'il y a-t'il en ce genre au deſſus des Grecs?

Avant que de finir, je croi devoir répondre un mot à ce que les Péres de l'Egliſe ont dit contre Platon, car il me ſemble avoir répondu aux autres objections que l'on fait d'ordinaire contre lui.

S. Chryſoſtome, par exemple, le traite fort mal, dans la préface, de ſes commentaires ſur S. Mathieu. Il le nomme extravagant, il dit que le démon lui a inſpiré ſes écrits; & qui plus eſt, il le combat par des raiſons trés-ſolides. Elles ſe réduiſent à faire

voir que la philoſophie ne peut rendre les hommes heureux, & qu'elle ne contient que des réveries & des jeux d'enfant, en comparaiſon du chriſtianiſme. Nous ne conteſterons pas ſans doute cette verité à S. Chryſoſtome; au contraire, nous-nous ſervirions des preuves qu'il en donne, ſi nous voulions convaincre de l'excélence de nôtre réligion un homme qui n'y croiroit pas. Mais qu'il y a-t'il là contre ce que j'ai dit de Platon? Ce raiſonement ataque la Philoſophie en général, & non ſeulement la philoſophie; mais la ſcience, l'éloquence, & tout ce qui n'eſt l'éfet que des forces naturelles de l'eſprit humain. Platon y eſt nommé comme celui qui a été le plus loin en ce genre: on s'atache à le combatre, comme un chef, dont la défaite atire néceſſairement la perte de tous les énemis. En éfet, ſi l'on rejéte Platon, il n'y aura pas un auteur profane qui merite d'être conſervé. Ce ne ſera pas Ariſtote ſon diſciple, qui a ſuivi une morale plus humaine, qui a traité plus au long la phiſique, ſur

d'auſſi mauvais principes, & a beaucoup moins donné à Dieu. On ne dira donc pas qu'Ariſtote ſoit plus digne du chriſtianiſme : & en éfet, ceux d'entre les anciens Chrétiens & les Péres de l'Egliſe, qui n'ont pas dédaigné de faire quelque étude de philoſophie, ont laiſſé Ariſtote, & ont étudié Platon. Si l'on rejéte Platon, il faut auſſi rejéter les orateurs, qu'il condamne lui-même dans le Gorgias, faiſant voir leur mauvaiſe morale, & leur conduite intéreſſée ; & cela, par des principes de juſtice & d'humanité dignes du chriſtianiſme. On ne lui préférera pas non plus Homére, ou les autres poëtes, puis qu'il en fait voir la vanité, & bat en ruïne leurs maximes. Car je ne croy pas, que nous eſtimions digne du chriſtianiſme, ce qu'il a jugé digne de ſa morale, par des principes, dont nous convenons avec lui: & que mépriſant ſon philoſophe, comme fort au deſſous de ce que nous devons être; nous eſtimions un orateur ou un poëte, que nous voyons clairement avoir été bien au deſſous de ſon philoſophe. Il

faut

faut donc, l'on prend à la rigueur les paroles des péres de l'égliſe, condamner avec Platon tous les auteurs profanes, qui ont travaillé à cultiver la raiſon. Cependant les péres eux-mêmes ne l'ont pas fait : ils ont étudié les livres des payens : particuliérement ceux de Platon : On ne peut lire S. Juſtin, S. Clement Alexandrin, ni aucun des péres grecs, ſans voir combien ils étoient inſtruits de ſa doctrine, & S. Auguſtin en parle dans ſa cité de Dieu, comme du philoſophe, qui a le plus aproché de la vérité. VIII. *civit.* c. 4 5.

Mais ſi l'on conſidére l'état des tems où les péres ont écrit, je veux dire du troiſiéme & du quatriéme ſiécle, on n'aura pas de peine à entrer dans leurs ſentimens. La philoſophie, particuliérement celle de Platon, étoit cultivée & eſtimée avec trop d'excés: & on peut dire qu'elle tenoit lieu de religion aux payens, qui avoient l'eſprit & qui raiſonoient. Il y avoit longtems qu'ils avoient reconnu l'impertinence du culte des faux dieux, l'abſurdité des fables, & les impoſtures

des devins : & il ne reſtoit guére que le petit peuple & les gens de la campagne, qui fuſſent véritablement idolâtres. Les plus polis d'entre les gentils faiſoient la plûpart profeſſion de philoſophie, & prenoient pour principes de religion le poſitif de la doctrine des Platoniciens, qui étoit, comme j'ai obſervé, ce que l'on en étudioit le plus alors. Ainſi ils croyoient la ſubordination des intelligences, qui animoient les aſtres, les corps céleſtes, & toute la nature : l'éternité des ames, leur purgation aprés la mort, la métempſychoſe, la réminiſcence, & les autres réveries ſemblables : & trouvoient quelques raiſons myſtérieuſes, pour ſauver les aparences de l'idolâtrie, & entretenir la ſuperſtition.

Cét eſprit de philoſophie comença à s'introduire dans l'empire Romain, ſous l'empereur Adrien, & les Antonins, & ce fut une des cauſes des perſécutions. Car les Philoſophes étans forcés de reconoître la ſainteté des mœurs du chriſtianiſme, ataquoient la foy, ou par les dificultés

que la raiſon fait trouver dans les miſtéres, ou en général par la fermeté de la croyance, qu'il condamnoient d'opiniâtreté & d'injuſtice: ils vouloient ſe conſerver la liberté de douter de tout, ou de croire ce qu'il leur plairoit, à la charge de laiſſer chacun dans ſon erreur. Ainſi raiſonnent encore aujourd'hui ces Indiens, qui aprouvent toutes les réligions: & peut-être n'avons-nous que trop en Europe de ces eſprits doux & comodes.

Les péres de l'égliſe étoient donc obligés à combatre cette philoſophie ſi ſuperbe, & à la rendre mépriſable: & par conſequent ils avoient raiſon d'en ataquer le chef, qui étoit Platon: de l'ataquer par ſon foible, de relever ſes opinions paradoxes, les égaremens de ſa raiſon, l'imperfection de ſa morale, la longueur & l'obſcurité de ſes diſcours de métaphyſique. Je ne croi pas avoir défendu aucun de ces défauts: il eſt vrai que j'ai relevé ſes avantages, ce que les Péres de l'égliſe n'ont pas toûjours fait, parce que ce n'étoit pas l'intérêt de la cau-

ſe qu'il ſoûtenoient, & qu'il n'étoit que trop exalté par leurs adverſaires. Platon pouroit donc être reconnu pour le premier de tous les auteurs profanes, & pour celui qui auroit pouſſé le plus loin le raiſonement naturel, & l'art de la perſuaſion, ſans que la réligion y fut intereſſée ; au contraire, ou conoîtra mieux l'excellence de la réligion chrétienne : lors que l'on conſideréra combien elle eſt au deſſus de ces conoiſſances, qui paroiſſent ſi élevées, & de cette morale qui paroît ſi grande & ſi noble. Au reſte, il me ſemble que ce que les péres ont prouvé le plus fortement contre la philoſophie, c'eſt qu'elle ne peut faire le véritable bonheur des hommes ; ſi peu de gens en ſont capables, & elle eſt ſi dificile à aquerir, qu'il n'y auroit qu'un trés-petit nombre d'hommes qui pûſſent être heureux. Mais encore que Platon ne doive pas être nôtre tout, je ne laiſſe pas de croire qu'il peut être utile à quelque choſe, & c'eſt, Monſieur, ce qui me reſte à vous expliquer.

Ce que j'y trouve de meilleur, com-

me j'ai dit, eſt la dialectique & la morale : & je comprens ſous le nom de dialectique, non ſeulement la logique, mais l'éloquence, & tout ce qui régarde la perſuaſion. Premiérement, donc j'eſtime que l'on y peut puiſer une infinité d'excélentes maximes, pour régler les études en général. On y peut aprendre à faire le diſcernement des ſciences, à voir les conoiſſances qui ſont néceſſaires, & celles qui ſont dignes d'un honéte homme. On y peut voir la fin pour laquelle on doit étudier, la maniére de le faire ſolidement, & de ſe ſervir de ſes études. Il eſt plein de préceptes & d'éxemples de cette nature : & c'eſt ce qui ocupe la plûpart de ces digreſſions, qui ennuyent les impatiens. On y peut aprendre la véritable logique ; c'eſt-à-dire, l'art de bien déméler ſes penſées, de les exprimer préciſément, de bien définir, de bien diviſer, d'uſer de métode, & on en voit l'aplication & l'uſage éfectif.

On trouvera dans le Phédre les préceptes d'éloquence les plus eſſentiels, & on en verra des éxemples

dans tous les ouvrages de Platon, ſans en excepter un ſeul ; mais particuliérement dans l'apologie de Socrate: & quand il n'y auroit que ce fruit à tirer de Platon, il nous devroit être extrémément précieux.

Si l'on veut ſavoir le fonds de l'art poëtique, & diſcerner la bonne poëſie de la mauvaiſe ; c'eſt-à-dire, de celle qui eſt dangereuſe pour les mœurs : on peut lire le commencement du troiſiéme livre de la république, & le dixiéme, dont la moitié eſt du même ſujet, & c'eſt le lieu où il le traite le plus à fonds. Il en parle auſſi dans le deuxiéme livre des loix où il traite des divertiſſemens, & dans le ſeptiéme, qui eſt de l'éducation de la jeuneſſe : & l'on trouvera dans le Philebe beaucoup de choſes qui s'y raportent. Voilà ce qui regarde l'art du raiſonement & du diſcours.

Platon peut-être fort utile pour la morale, c'eſt-à-dire pour dés-abuſer des erreurs vulgaires, & des préjugés de l'enfance, pour ramener au bon ſens & à la conduite ſolide, & inſpirer des ſentimens nobles. Il eſt plein de cette

politique qui tend, non pas à rendre ceux qui gouvernent puiſſans ; mais les particuliers heureux : & de cette juriſprudence, qui ne cherche pas tant à juger des diférens, qu'à les prévenir, & qui s'atache plus aux mœurs des citoyens, qu'à leur intérêt pécuniaire. Il me ſemble même y voir les fondemens du droit Romain ; & en éfet, du tems que Platon écrivoit, il n'y avoit que 60. ou 80. ans que les Romains étoient venus à Athénes chercher des loix, pour compoſer les douze tables.

Je ne vois pas que l'on puiſſe tirer grand fruit de tout le reſte de ce que Platon a enſeigné. J'eſtime en général, qu'il ne faut chercher rien d'éxact dans les anciens touchant la phiſique & l'aſtronomie, aprés tãt de nouvelles découvertes que l'on a faites depuis. Tout ce que l'on en pouroit donc retenir, eſt la conoiſſance hiſtorique des opinions de Platon ſur ces matiéres ; mais je ne ſay ſi elles valent la peine d'être conuës, ſi ce n'eſt pour entendre pluſieurs auteurs, même les Péres de l'Egliſe, & pour conoître la

ſource de pluſieurs erreurs, qui durent encore aujourd'huy.

Il y a d'autres conoiſſances hiſtoriques à tirer de Platon, que je croy plus utiles, & qui ſont du moins plus agréables. On y voit des veſtiges conſidérables, des antiquités gréques : particuliérement pour ce qui regarde la réligion, les loix, & l'éducation de la jeuneſſe. On y voit la théologie des payens, & c'eſt peut-être ce qu'il contient de plus curieux. Car il raporte un grand nombre de fable des Egyptiens, & des autres orientaux, où l'on reconoît des traces de la véritable religion : comme la créance de la création du monde, de la providence de l'immortalité de l'ame, du jugement des hommes aprés la mort, des récompenſes & des peines de la vie future. Ces fables étoient les anciennes traditions de ces peuples : qui les avoient reçûës originairement ; ou du peuple de Dieu, ou des enfans de Noé & des anciens patriarches, & il ne faut pas s'étoner qu'elles euſſent été altérées par des idolâtres, dans la ſuite de

pluſieurs ſiécles, & que l'on y eût mélé pluſieurs erreurs. Telle eſt la fable de Protagore, touchant la création de l'homme, & l'invention des arts. Telle eſt auſſi la déſcription de l'état de la vie future, qui eſt à la fin du Phédon, celle du jugement qui eſt à la fin du Gorgias, & celle qui termine le traité de la république. Il y en a qui ont plus d'aparence d'hiſtoires véritables, comme l'hiſtoire de l'invention de l'Ecriture, qui eſt vers la fin du Phédre, & la déſcription des iſles Atlantiques, qui fait tout le Critias: & que l'on voit bien avoir eu un fondement réel, à preſent que l'on conoît l'Amérique.

Enfin Platon peut être utile, pour nous faire conoître les beautés extérieures de l'Ecriture ſainte. Ce n'eſt pas que tous les auteurs profanes, qui nous reſtent de cette grande antiquité, comme Homére, Héſiode, les autres poëtes, Hérodote & Xenophon, ne puiſſent beaucoup ſervir pour l'intelligence litérale des livres ſacrés: parce qu'ils ont conſervé la mémoire des coûtumes, & des manié-

res de parler des tems où les hiſtoires ſaintes ſont arrivées : mais il me ſemble que Platon, plus qu'aucun autre, fait voir ſans y penſer la grandeur du peuple de Dieu. Il faudroit, Monſieur, quelques converſations pour vous dire tout ce que je penſe là-deſſus ; ce que je vous en dois marquer ici, afin que cette lettre ne devienne pas un livre, eſt que la vérité paſſe les idées de nôtre philoſophe : que Moïſe a été un plus grand homme, que ce ſage à qui il vouloit donner la conduite d'un état, & qu'il creignoit de ne pouvoir trouver dans le monde : que la vie des Patriarches & des anciens Hebreux eſt celle qu'ils ſouhaite à ſes citoyens : & que la ſeule eſpéce de poëſie, qu'il a voulu conſerver, qui eſt la poëſie lyrique, pour chanter les loüanges de Dieu & des grands hommes & exciter à la vertu : eſt la ſeule que les Hebreux ayent pratiquée, car encore qu'ils faſſent quelquefois parler divers perſonages ; on voit que leur deſſein n'a pas été de repréſenter des actions, mais d'exprimer des ſentimens.

Voilà, Monſieur, ce que vous m'avés oüi dire de Platon, & quelque choſe de plus. Ce ne ſont que mes penſées, jugés de Platon par vous-même, à meſure que vous aurés le tems de le lire. Mais ne vous y embarqués pas quand vous aurés autre choſe à faire. Car il eſt fort engageant. Je n'en conſeillerois pas la lecture à toutes ſortes de perſones. Il faut avoir l'eſprit droit, & être afermi dans les bons principes, pour n'être pas ſcandaliſé de certains traits de libertinage, qui s'y rencontrent. Il faut entendre raillerie, pour s'acomoder des ironies de Socrate. Il faut de la maturité d'eſprit, & ſur tout beaucoup de patience & de retenuë. Tout ce que je crains qui vous manque, c'eſt le loiſir. Cicéron toutefois & les autres grands hommes de ſon tems, qui ne manquoient pas d'afaires; avoient donné beaucoup de tems à le lire avec des Philoſophes qu'ils tenoient auprés d'eux pour cét uſage. Je voudrois que nous euſſions encore de ces commentaires vivans: car je ne puis vous conſeiller de lire les autres: Platon s'eſt parfai-

tement bien expliqué de tout ce qu'il a voulu dire : & ſi vous y trouvés quelque choſe d'obſcur, ce ſeront des coûtumes de ſon tems, ou des dogmes des Philoſophes plus anciens ; mais c'eſt ce que les interprétes modernes ne nous ont guére expliqué. Je ſuis, &c.

Le 2, de Iuin 1670.

COMPARAISON D'UN PHILOSOPHE ET D'UN HOMME DV MONDE,

Tirée du Théetete de Platon.

Edit Henr. Steph. 1578. tom. 1. p. 172.

SOCRATE. THEODORE.

SOCRATE.

MAis je m'aperçoi, Theodore, que nous-nous engageons insensiblement, dans un discours plus grand, que celui que nous avons commencé.

THEODORE.

Eh bien, Socrate, n'en avons-nous pas le loiſir ?

SOCRATE.

Il me ſemble : & je reconois maintenant mieux que jamais, avec combien de raiſon ceux qui ont paſſé beaucoup de tems à philoſopher, paroiſſent de ridicules orateur, quand ils viennent dans les tribunaux.

THEODORE.

Comment cela ?

SOCRATE.

Ceux qui dés la jeuneſſe fréquentent les tribunaux, & les autres lieux ſemblables, étant comparés à ceux qui ſont nouris dans la philoſophie, & les éxercices d'eſprit, pouroient bien être comme des eſclaves à l'égard des perſones libres.

THEODORE.

Comment donc ?

SOCRATE.

C'eſt que les uns ont toûjours ce que vous venés de dire, beaucoup de loiſir : & diſcourent en paix, & à leur commodité. Comme nous, qui avons déja entrepris trois diſcours l'un aprés l'autre, parce que ce qui eſt ſurvenu nous a plû davantage, que ce que nous-nous étions propoſés ; & ils ne ſe ſoucient point que leur diſcours ſoit long ou court, pourveu qu'ils rencontrent la vérité. Les autres ſont toûjours contraints, quand ils parlent : l'horloge les preſſe, & ne leur permet pas de parler de ce qui leur plaît. Ils ont au reſte un adverſaire qui leur impoſe une dure néceſſité : faiſant lire la formule, dont il n'eſt pas permis de s'écarter. Ils ne parlent que pour des eſclaves comme eux, devant un maître qui les écoute aſſis, & qui tient

leurs droits entre ſes mains. Ils combatent toûjours pour un interêt preſſant, ſouvent même pour la vie. Tout cela les rend vifs & ardens. Ils ſavent gagner leur maître par des paroles flateuſes, & par des ſervices éfectifs : mais ils n'ont ni droiture ni grandeur d'ame. Car la ſervitude où ils s'engagent dés la jeuneſſe, les empéche de croître, d'avoir ni élévation, ni nobleſſe : les forçant de ſuivre des voyes obliques, & abatant leurs ames encore tendres, par de grands périls & de grandes craintes. Comme ils n'ont pas la force d'y réſiſter par la juſtice & la vérité, ils s'abandonnent d'abord au menſonge & aux injuſtices réciproques, ils ſe plient & ſe rompent en mille façons: de ſorte, que quand ils deviennent hommes, ils ont l'eſprit entiérement corompu, & croyent toutefois être devenus fort habiles. Voilà, Theodore, quels ſont ces gens-là. Quant aux gens de nôtre ſorte, voulés-vous les éxaminer ou les laiſſer, pour retourner à nôtre ſujet ; & ne pas trop abuſer, comme nous venons de dire,

de la liberté que nous avons de changer de diſcours.

THEODORE.

Point du tout, Socrate, il faut les éxaminer; car vous l'avés fort bien dit, nous autres nous ne ſommes pas eſclaves de nos diſcours, ce ſont nos diſcours qui ſont comme nos eſclaves: chacun d'eux attend d'être achevé quand il nous plaira: & nous ne dépendons ni d'un juge ni d'un ſpectateur, comme les poëtes, qui puiſſe nous reprendre ou nous commander.

SOCRATE.

Parlons donc, puiſque vous le voulés, des Philoſophes du premier ordre: car à quoi bon parler de ceux qui déshonorent la profeſſion. Dés leur jeuneſſe, ils ignorent le chemin de la place, les lieux où l'on rend la juſtice, où l'on tient conſeil, où l'on s'aſſemble pour les afaires publiques. Ils ne liſent & n'écoutent ni loix, ni ordonances écrites ou prononcée.

Former des cabale pour arriver aux charges, chercher les aſſemblées, les feſtins, la muſique, les femmes : c'eſt ce qui ne leur eſt jamais venu dans l'eſprit, même en dormant. S'il ſe fait dans la ville quelque choſe bien ou mal, s'il eſt arrivé autrefois quelque malheur dans une famille, les avantures des hommes ou des femmes : tout cela lui eſt auſſi inconnu que ce qui ſe paſſe dans l'autre monde: & il ne ſait pas même qu'il ne ſait pas tout cela : car il n'afecte pas de s'en éloigner, pour s'en faire honeur ; mais en éfet, il n'y a que ſon corps qui ſoit préſent dans la ville où il demeure, & ſon ame eſtimant tout cela trop petit, & le comptant pour rien ; ſe promène de tous côtés, & méſure, pour parler avec Pindare, tout ce que contient la terre deſſus & deſſous : elle vole au-de-là des cieux, elle étudie la nature de l'Univers dans toutes ſes parties : & ne s'abaiſſe pas à ce qui eſt auprés d'elle.

THEODORE.

Commment l'entendés vous, Socrate ?

SOCRATE.

On dit que Thales régardant en haut pour ſpéculers les aſtres, ſe laiſſa tomber dans un puïs, & qu'une Thracienne qui le ſervoit avec afection, le railla de ce qu'il étoit curieux de conoître le Ciel, & ne ſavoit pas ce qui étoit à ſes pieds. Il n'y a point de philoſophe dont on ne puiſſe faire la même raillerie. En éfet, il ne ſait pas ce que fait ſon voiſin le plus proche, à peine ſait-il, ſi c'eſt un homme ou un animal de quelque autre eſpéce. Mais de ſavoir ce que c'eſt que l'homme, qu'elle action, qu'elle proprieté diſtingue la nature humaine de toutes les autres ; c'eſt à quoi il s'aplique, & dequoi il fait ſon afaire. M'entendés-vous, Theodore, ou non ?

THEODORE.

Oüi, & ce que vous dites eſt vrai.

SOCRATE.

En éfet, quand nôtre philoſophe ſe trouve avec quelqu'un en particulier ou en public, ſoit devant des juges, ſoit ailleurs comme je diſois d'abord, & qu'il eſt obligé à parler de ce qui eſt à ſes pieds & devant ſes yeux: il donne à rire, non ſeulement aux ſervantes, mais à tout le peuple: tombant dans des puïs, & dans des embaras infinis, faute d'expérience. Il s'en tire de ſi mauvaiſe grace qu'il paroît imbécile. S'il faut quéréler quelqu'un, il ne trouve rien de particulier à lui réprocher, ne ſachant aucun mal de perſone, faute de s'y être apliqué, on rit de voir qu'il ne ſait par où s'y prendre. Si on loüe quelqu'un, ou ſi quelqu'un ſe vante, il s'en moque ſi ſérieuſement, que l'on croit qu'il radote. Quand on fait le panégirique d'un Prince ou d'un Roi

il lui ſemble que c'eſt un berger ou un bouvier que l'on félicite, de ce qu'il tire beaucoup de lait de ſon troupeau. Il eſtime que les animaux, dont les Princes ont le ſoin, & dont ils tirent leur ſubſtance, ſont plus dificiles à gouverner, & plus dangereux. Il croit impoſſible que les Princes ſe poliſſent, ou s'inſtruiſent non plus que les paſtres faute de loiſir: enfermés dans leur muraille, comme dans un parc, ſur une montagne. Lorſqu'il entend parler de dix mille arpens de terre, comme d'une richeſſe conſidérable: il trouve que c'eſt fort peu de choſe, étant acoûtumé à regarder toute la terre. Quant à ceux qui vantent la nobleſſe, & qui croyent noble celui qui peut conter ſept ayeuls puiſſans: il croit que pour loüer ainſi quelqu'un, il faut avoir la veuë bien courte: & être aſſés ignorant pour ne pas regarder tous les tems, ny faire réfléxion que chacun de nous a eu des milliers innombrables d'ayeuls & d'ancêtres, entre leſquels il y a eu une infinité de pauvres & de riches, de rois & d'eſcla-

ves, de barbares & de Grecs. Il s'étonne comme on peut avoir l'eſprit ſi petit, que de s'en faire accroire, parce que l'on conte vingt-cinq degrés de généalogie, & qu'on la fait monter juſques à Hercules. Il rit quand il penſe que celui qui étoit le vingt-cinquiéme au deſſus d'Hercule, étoit tel qu'il avoit plû à la fortune, & le cinquantiéme tout de même : & il admire qu'on ne puiſſe faire ces réfléxions, & ſe défaire de la vanité & de la ſotiſe. En tout cela nôtre philoſophe paroît ridicule à la plûpart des hommes : d'un côté il ſe met au deſſus de tout ; de l'autre il ignore les choſes les plus communes, & tout l'embaraſſe.

THEODORE.

Vous dites la choſe tout comme elle eſt.

SOCRATE.

Mais s'il peut tirer quelqu'un en haut, & le faire ſortir du cas particulier : Quel tort te fais-je, ou quel

tort me fais-tu, pour examiner ce que c'eſt que le tort & le droit, en quoi ils diférent l'un de l'autre & de toutes les autres choſes : ou s'il le tire de la queſtion ſi un Roi eſt heureux, à cauſe des grands tréſors qu'il poſſéde : pour conſidérer la royauté, & en général la félicité & la miſére humaine, enquoi l'un & l'autre conſiſte : & quelle régle on peut donner aux hommes, pour chercher l'un, & fuïr l'autre. Quand nous ferons raiſoner ſur ces matiéres, ce petit eſprit qui a tant de feu, cét habile plaideur, nous aurons bien nôtre revanche. La tête lui tourne, il eſt comme ſuſpendu en l'air ; & n'étant pas acoûtumé à regarder de ſi haut, il eſt tout éperdu, il ne ſait où il en eſt, il héſite, il bigaïe; & donne à rire, non pas aux ſervantes ni aux autres ignorans: ils ne s'en aperçoivent pas; mais à tous ceux qui ſont mieux élevés que des eſclaves. Voilà, Théodore, comme ils ſont faits l'un & l'autre. L'un que vous apélés philoſophe, ſent en éfet ſon homme de qualité nourri dans un beau loiſir, & on ne doit pas trouver

mauvais qu'il paroiſſe un innocent, & ne ſoit bon à rien, quand on le réduit à des fonctions ſerviles : qu'il ne ſache pas tendre un lit, ou aſſaiſonner un ragoût, ou dire des flateries. L'autre ſait rendre tous ces ſervices promtement & adroitement : mais il ne ſait pas s'habiller en honnête homme, ni porter ſon manteau de bonne grace : il ne ſait pas le ton qu'il faut prendre pour loüer dignement la véritable félicité des dieux & des hommes.

THEODORE.

Ah ! Socrate, ſi vous pouviés perſuader ce que vous dites, à tout le monde, comme à moi : il y auroit plus de paix, & moins de maux parmi les hommes.

SOCRATE.

Il n'eſt pas poſſible, Theodore, d'abolir le mal ; puis qu'il eſt néceſſaire qu'il y ait toûjours quelque choſe contraire au bien. Mais il ne faut pas

ſi placer le mal chés les dieux. Il
le par néceſſité autour de ces
x, & de la nature mortelle.
ſt pourquoi il faut nous éforcer
fuïr au plûtôt là-haut. Fuïr ainſi,
t nous rendre ſemblables à Dieu,
ant qu'il eſt poſſible, & cette reſ-
blance conſiſte dans la juſtice &
ainteté acompagnée de prudence.
is il eſt bien dificile, mon cher
, de perſuader aux hommes, qu'ils
doivent pas fuïr les vices, & em-
ſſer la vertu par les motifs ordi-
es, pour éviter la réputation d'ê-
méchant, & aquerir celle d'hom-
de bien. Car ſelon ma penſée, ce
t des bagatelles d'enfans, & dans
rai, voici ce qu'il faut dire. Dieu
eut être injuſte en quelque ma-
e que ce ſoit; au contraire, il eſt
niment juſte, & rien ne luy reſ-
blera jamais, tant que celui de
s, qui ſera auſſi juſte qu'il eſt
ible. C'eſt-là que ſe raporte la
e habileté d'un homme, ou ſa
vreté & ſon incapacité. Conoître
, c'eſt la ſageſſe & la véritable
u: ne le pas conoître, c'eſt vi-

gnorance & la méchanceté manifeſte. Tout le reſte de ce qui paſſe pour habileté ou pour ſageſſe, s'il ſe rencontre dans les puiſſances qui gouvernent, il eſt inſuportable ; ſi dans les arts, il eſt ſordide. Pour un homme injuſte & impie dans ſes diſcours ou dans ſes actions : le meilleur pour lui ſeroit de l'empêcher d'aquerir ni fineſſe, ni habileté : car ils triomphent de leur infamie & croyent mériter, que l'on diſe qu'ils ne ſont pas des hommes de bagatelles mais précieux à l'état ; quoi qu'ils ſoient à changer à la terre. Mais pour dire le vrai, ils ſont ce qu'il ne croient pas être, d'autant plus qu'ils ne le croyent pas; puis qu'ils ignorent ce qu'on doit le moins ignorer, quelle eſt la peine de l'injuſtice. Ce n'eſt ni la mort, ni les ſuplices, comme ils penſent, on peut les faire ſoufrir à des innocens : c'eſt une peine qu'il eſt impoſſible d'éviter.

THEODORE.

Quelle eſt-elle donc ?

SOCRATE.

Mon ami, il y a deux modéles dans la nature, l'un de ce qui eſt divin & tres heureux, l'autre de ce qui eſt ſans Dieu, & trés-miſérable. Ils ne le voient pas : & ſont ſi aveugles & ſi inſenſés, que s'en apercevoir ils ſe rendent ſemblables au dernier par leurs injuſtices, & diſſemblables à Dieu. Ils en ſont bien punis, menant une vie conforme à celui à qui ils reſſemblent. Et ſi nous diſions, que s'ils ne renoncent à leur habileté, ils ne ſeront point reçus, aprés leur mort, dans ce lieu où les maux n'ont point de place : mais qu'ils ſeront toûjours ici bas, dans un état conforme à leur conduite, méchans & environnés de maux : ſans doute qu'étant éclairés & habiles, comme ils ſont, ils prendroient ces menaces pour des réveries.

THEODORE.

Aſſurément.

SOCRATE.

Je le ſay bien mon ami. Mais aprés tout, ils ont un malheur. S'il leur faut rendre raiſon en particulier des choſes qu'ils blâment, ou ſoufrir qu'on en raiſone ; & qu'ils ayent le courage de ſoûtenir long-tems la diſpute, & ne pas fuïr comme des lâches ; ils en ſortent dés-agréablement, & mal ſatisfaits eux-mêmes de ce qu'ils diſent. Vous diriés que leur rétorique tarit en ces ocaſions, & vous les prendriés pour des enfans. Mais finiſſons ce diſcours, puis qu'auſſi bien il eſt hors de nôtre ſujet : autrement nous pourions faire tant de digreſſions : qu'à la fin elles nous feroient perdre de vûë ce dont nous parlions d'abord. Continüons donc, ſi vous le trouvés bon.

THEODORE.

Je vous aſſure, Socrate, que j'aime bien autant ces ſortes de diſcours : car il m'eſt plus aiſé à mon âge de

ıs y ſuivre. Toutefois ſi vous le
ılés, retournons à nôtre premier
et.

FIN.